

Half Moon Street

Anne Perry

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Anne Perry Half Moon Street

GRANDS DÉTECTIVES

10
18



ANNE PERRY

HALF MOON STREET

Traduit de l'anglais
par Anne-Marie CARRIÈRE

INÉDIT

10/18
« Grands Détectives »
dirigé par Jean-Claude Zylberstein

Titre original :
Half Moon Street
© Anne Perry, 2000.

© Éditions 10/18, Département d'Univers Poche, 2006
pour la traduction française.
ISBN 2-264-04253-2

À Carol Ann Lee
Avec tous mes remerciements

CHAPITRE PREMIER

La brume montait en volutes de la surface argentée du fleuve, étincelant dans les premières lueurs de l'aube. Sur la droite, contre le ciel perlé, se dressait l'arche sombre de Lambeth Bridge. Des péniches suivaient le courant descendant en direction du port de Londres, vers des docks encore invisibles dans le brouillard.

Le commissaire Thomas Pitt, chef de la police de Bow Street, debout sur une dalle de pierre humide au pied de Horseferry Stairs, regardait la petite barque à fond plat, amarrée, qui cognait doucement contre la dernière marche. Une heure plus tôt, un agent de police avait remarqué l'embarcation dérivant sur le fleuve. Pitt, fasciné, observait le tableau grotesque qui s'offrait à sa vue, étrange parodie de l'œuvre de Millais, Ophélie flottant sur un étang.

L'agent de police détourna les yeux pour ne pas voir le spectacle.

— Nous avons pensé qu'il valait mieux vous prévenir, monsieur.

Le corps allongé dans l'embarcation était vêtu d'une longue robe de velours vert à demi déchirée ; les chevilles et les poignets étaient menottés, enchaînés de chaque côté de la barque, les genoux écartés, la tête renversée en arrière, mimant une sorte d'extase. Une posture féminine, mais le cadavre était bel et bien celui d'un homme d'environ trente-cinq ans, aux traits agréables, à la chevelure et à la moustache blondes.

— Je ne vois pas pourquoi vous m'avez fait venir, remarqua Pitt. L'affaire ne relève pas de mon secteur.

Des vaguelettes vinrent clapoter contre les marches, sans doute provoquées par le passage d'un bateau, invisible dans la brume.

L'agent se dandina d'un pied sur l'autre, sans davantage regarder l'occupant de la barque.

— À cause du scandale, Mr. Pitt. Cette histoire pourrait mal tourner. Valait mieux que vous veniez tout de suite.

En faisant bien attention de ne pas glisser sur la dalle mouillée, Pitt s'approcha de l'embarcation. Le son mélancolique d'une corne de brume se propagea au fil de l'eau ; l'écho d'une voix résonna, venant d'une barge. La réponse se perdit dans l'épais brouillard.

Pitt regarda à nouveau la silhouette allongée dans la barque. De sa place, il ne pouvait rien deviner des circonstances du décès ; aucune plaie apparente, aucune arme en vue. Si l'homme avait succombé à une crise cardiaque ou à une attaque cérébrale, quelqu'un avait

volontairement placé son cadavre dans cette grotesque position. Pitt songea à la malheureuse famille qui allait bientôt apprendre l'horrible nouvelle. Pour elle, la vie ne serait plus jamais la même.

— Je suppose que vous avez fait appeler le médecin légiste ?

— Oui, monsieur. Il va arriver sans tarder.

L'agent avala sa salive et se remit à danser d'un pied sur l'autre.

— Monsieur Pitt... Il faut que je vous dise...

— Oui ? fit celui-ci tout en observant la proue de l'embarcation qui raclait la dernière marche des escaliers, à chaque passage d'une péniche.

— Y a pas que pour ça que je vous ai appelé.

Décelant la note angoissée dans la voix de l'agent, Pitt se retourna.

— Je crois savoir qui c'est. Et si c'est bien celui que je crois, on va avoir des ennuis.

Pitt sentit l'humidité du fleuve s'infiltrer dans ses veines.

— D'après vous, qui est-ce ?

— Ça pourrait bien être un certain... euh... Mr. Bonnard, porté disparu depuis avant-hier. Si c'est lui, les Français ont pas fini de nous embêter...

— Les Français ?

— Oui, monsieur. Il travaillait à l'ambassade de France.

— Vous pensez vraiment que c'est lui ?

— Il répond au signalement fourni, monsieur ; un gentleman, grand, mince, blond, belle allure, petite moustache. Du genre excentrique, vous savez, qui aime sortir, fréquenter ces gens de théâtre, ces poètes, qui se surnomment les... les Esthètes, ou quelque chose comme ça, si vous voyez ce que je veux dire...

Sa voix était chargée d'incompréhension et de dégoût.

À ce moment, un bruit de sabots et de roues se fit entendre ; quelques instants plus tard, Pitt vit la silhouette familière du médecin légiste descendre les escaliers, haut-de-forme de travers, mallette à la main. En apercevant le corps allongé dans la barque, il haussa les sourcils.

— Encore une affaire scabreuse, Pitt ? Je ne vous envie pas. Qui est-ce ?

Il atteignit la dernière marche, située juste au-dessus de l'eau.

— Eh bien, soupira-t-il, je pensais tout savoir ou presque de la nature humaine, mais franchement, en voyant cela, je me dis que certains hommes ne reculent devant rien...

Il monta avec précaution dans la barque, qui oscilla sous son poids, puis s'agenouilla pour examiner le défunt.

Pitt se surprit à frissonner, bien qu'il ne fît pas froid. Il avait fait chercher son adjoint, l'inspecteur Tellman, mais celui-ci n'était pas encore arrivé. Il se retourna et s'adressa à l'agent.

— Qui a trouvé le corps et à quelle heure ?

— Moi, monsieur, en faisant ma ronde. J'allais m'asseoir sur les marches pour manger un morceau quand je l'ai aperçu. Il était à peu près cinq heures et demie. Mais il pouvait être là depuis longtemps. Dans le noir, personne l'aurait vu.

— Mais vous, vous l'avez vu, et pourtant il faisait nuit, non ?

— J'ai entendu quelque chose cogner contre la berge et je me suis approché pour voir d'où venait le bruit. J'ai soulevé ma lanterne et... j'ai bien cru avoir une attaque ! Vraiment, ces beaux messieurs, je les comprendrai jamais.

— Vous pensez vraiment qu'il s'agit d'un gentleman ? releva Pitt, un peu amusé.

L'agent fit la grimace.

— Vous imaginez un ouvrier attifé comme ça, dans une robe de velours ? Et regardez ses mains. Il a jamais rien fait avec ses mains, celui-là.

L'agent avait sans doute ses préjugés, mais la remarque était judicieuse. Pitt le complimenta.

— Merci, monsieur, dit l'agent, tout content – peut-être un jour deviendrait-il inspecteur de police, qui sait ?

— Filez à l'ambassade de France et ramenez-moi quelqu'un susceptible d'identifier le corps, lui ordonna Pitt.

— Qui ? Moi, monsieur ? demanda l'agent sidéré.

Pitt sourit.

— Oui, vous. C'est vous qui avez remarqué la ressemblance entre le cadavre et ce diplomate, non ? Mais avant de partir, attendez les conclusions du médecin légiste.

Il y eut un silence, puis la barque oscilla encore et vint râper la dalle rocheuse.

— Il a été frappé à la tête avec un instrument dur et rond, peut-être une matraque, annonça le médecin légiste. Je doute qu'il s'agisse d'un accident ; il n'a pas pu se menotter et s'enchaîner tout seul. Quant à vous dire s'il s'est habillé lui-même ou si quelqu'un l'a fait à sa place, je ne m'avancerai pas. Un cadavre, c'est très difficile à manipuler. Les vêtements peuvent avoir été abîmés et déchirés au cours d'une bagarre.

Pitt se prit à espérer que le mort n'était pas le diplomate français.

— Venez voir vous-même, proposa le médecin.

Pitt monta maladroitement dans la barque. Le jour s'était levé ; il voyait maintenant assez clair pour examiner le cadavre. Un homme propre, bien nourri sans être gros, à la chair un peu molle. Des mains fines et douces. Une chevalière en or à l'annulaire gauche. Pas de cals ni de traces d'encre mais une fine cicatrice à l'index gauche. Des cheveux blonds, épais, soigneusement coupés. En les voyant, Pitt

songea qu'il était temps pour lui d'aller chez le coiffeur ; il repoussa machinalement la mèche qui tombait sur son front et cria à l'agent de police :

— Soyez diplomate ! Vous ne pourrez pas parler à l'ambassadeur, mais demandez à vous entretenir avec un attaché, pas un simple employé. Dites seulement que nous avons trouvé un corps et que nous souhaitons qu'il soit identifié dans les plus brefs délais.

— Dois-je parler de meurtre, monsieur ?

— Non, sauf si vous y êtes obligé. Mais ne mentez pas. Et, surtout, ne donnez aucun détail. L'affaire doit être présentée avec prudence.

— Bien, monsieur. Mais peut-être... à cause de la robe et tout ça, vous croyez pas que l'inspecteur Tellman devrait y aller à ma place ?

— Non, je préfère que ce soit vous, répondit Pitt, qui connaissait les préjugés de son adjoint.

— Je crois que je l'entends arriver !

— Dites-lui de nous rejoindre. Prenez un cab pour aller à l'ambassade. Tenez, voilà pour le trajet !

Il lui lança une pièce d'un shilling. L'agent la rattrapa, le remercia et attendit, espérant encore le voir changer d'avis, puis s'éloigna à contrecœur.

La brume s'était dissipée ; sur la surface miroitante du fleuve passaient de lourdes péniches noires chargées de marchandises en partance pour les quatre coins du monde. Dans Chelsea, les bonnes mettaient la table pour le petit déjeuner ; les filles de cuisine charriaient les seaux d'eau destinés à remplir les baignoires, les valets sortaient les costumes des armoires. Tout au long des quais, jusqu'à l'île aux Chiens, les dockers transbordaient de lourdes caisses. Depuis plusieurs heures, les marchés de Bishopsgate étaient ouverts aux chalands.

L'inspecteur Tellman descendit les escaliers, l'air lugubre et dégoûté.

Pitt entreprit d'examiner avec soin les vêtements du défunt : la longue robe verte était déchirée à de multiples endroits, notamment sur le devant ; le velours soyeux du corsage était lacéré au niveau des épaules et des bras. Des guirlandes de fleurs artificielles avaient été disposées tout autour du corps et sur la poitrine.

Pitt observa les menottes qui enserraient les poignets : il n'y avait pas de traces de contusions ni d'éraflures sur la peau. Il examina les chevilles, intactes elles aussi.

— D'après vous, a-t-il été tué avant d'être enchaîné ? demanda-t-il au médecin légiste.

— Oui, ou bien il a mis les menottes de son propre gré. Mais à première vue, on l'a menotté après sa mort.

— Et la robe ?

— Aucune idée. Mais il a dû peiner pour l'enfiler.

— À quand remonte le décès, selon vous ? reprit Pitt, se doutant qu'il n'obtiendrait qu'une réponse imprécise.

— Je n'en sais pas plus que vous pour l'instant, mais d'après la raideur cadavérique, je dirais dans le courant de la nuit. La barque n'a pas pu dériver très longtemps ; un marinier l'aurait remarquée.

Le médecin avait raison. Pitt en conclut que l'embarcation avait dû être mise à l'eau après la tombée de la nuit. La veille, il avait fait très beau, un après-midi sans brouillard ; de nombreux bateaux de plaisance sillonnaient la Tamise, et, au crépuscule, des familles se promenaient sur les quais. La barque ne serait pas passée inaperçue.

— Des traces de bagarre ?

Le médecin se redressa et descendit de l'embarcation.

— Apparemment, non. Les mains sont intactes, comme vous avez pu le constater. Désolé de ne pas pouvoir vous en dire davantage. Mais je ferai un examen plus approfondi à la morgue. Si vous voulez mon avis, vous avez une sale affaire sur les bras et mon rapport d'autopsie n'arrangera rien... Bonne journée, Pitt.

Sans attendre de réponse, il remonta l'escalier jusqu'au quai, où un petit groupe de curieux s'était rassemblé.

Tellman regarda la barque d'un air désapprobateur. Il resserra les pans de sa veste.

— Un Français, hein ? dit-il d'un ton qui laissait sous-entendre que ceci expliquait cela.

— C'est possible. Mais celui qui lui a fait ça peut être aussi anglais que vous et moi.

Tellman releva la tête et lui lança un regard oblique.

Pitt sourit d'un air innocent.

Tellman pinça les lèvres et se détourna pour regarder le fleuve. Là où la brume s'était dissipée, la surface de l'eau scintillait. La journée allait être belle.

— Je ferais bien d'aller voir la police fluviale, dit-il entre ses dents. Pour déterminer à partir d'où la barque a commencé à dériver avant d'arriver jusqu'ici.

— L'heure du crime n'est pas encore connue, répondit Pitt. Il n'y a pratiquement pas de sang dans l'embarcation ; or une plaie à la tête saigne beaucoup. L'assassin a pu envelopper le cadavre dans une couverture ou dans une voile qu'il a retirée par la suite. Deuxième hypothèse : notre homme a été tué ailleurs, avant d'être placé dans la barque.

— Habillé comme ça ? releva Tellman, incrédule. Une petite fête à Chelsea qui aurait mal tourné et on a voulu se débarrasser d'un cadavre encombrant ? Je sens que cette affaire va nous donner du fil à retordre.

— En effet. Mais c'est une bonne idée d'aller interroger la fluviale pour savoir d'où l'embarcation a dû partir pour arriver ici entre onze heures du soir et une heure du matin.

— J'y vais tout de suite, dit Tellman, qui préférait bavarder avec ses collègues de la brigade fluviale plutôt que d'attendre le bon vouloir d'un fonctionnaire de l'ambassade de France.

Il s'éloigna d'un air affairé, en grimpant les marches humides deux par deux, au risque de glisser.

Pitt retourna à l'embarcation et à son macabre chargement ; en examinant la barque de plus près, il s'aperçut qu'elle était anormalement enfoncée dans l'eau. Il promena sa main sur la vieille carcasse de bois et se rendit compte que plusieurs planches étaient pourries et gorgées d'eau ; de toute évidence, ce n'était pas un bateau que son propriétaire, s'il y en avait un, utilisait régulièrement. Il devait avoir été abandonné depuis fort longtemps.

Pitt, observant à nouveau le cadavre, se demanda quelle folie avait poussé l'assassin à vêtir sa victime de la sorte et à la placer dans cette position grotesque. L'homme avait-il apporté avec lui la robe verte, les guirlandes de fleurs artificielles, les menottes et les chaînes, ou tous ces accessoires se trouvaient-ils à portée de sa main au moment du crime ?

Les réponses à ces questions le mèneraient sans doute au meurtrier.

Debout à l'avant de la barque, il devait se camper sur ses jambes pour garder l'équilibre, tant la frêle embarcation oscillait après le passage d'une péniche poussant plusieurs barges. Ses pensées furent interrompues par l'arrivée d'un attelage qui faisait halte sur l'Embankment. Pitt sortit prudemment du bateau et se posta sur la dernière marche de pierre, couverte de vase, le niveau de l'eau commençant à baisser. En levant les yeux, il vit un homme vêtu d'un costume impeccablement coupé et dont les bottines cirées étincelaient au soleil. Tête penchée, le teint très pâle, l'homme l'observait d'un air anxieux.

— Bonjour, monsieur, fit Pitt en gravissant les marches pour le rejoindre.

— Bonjour, Gaston Meissonier, de l'ambassade de France, se présenta son interlocuteur dans un anglais parfait, en gardant son regard rivé sur Pitt, pour éviter de fixer la silhouette allongée dans l'embarcation.

— Commissaire Pitt, de Bow Street. Navré de vous avoir fait déplacer à une heure aussi matinale, monsieur Meissonier. Je crois savoir que votre ambassade a signalé la disparition de l'un de vos diplomates ; or malheureusement nous venons de découvrir le corps d'un homme dont le signalement semble correspondre à celui qui a été donné à la police.

Meissonier regarda la barque, pinça les lèvres et ne répondit pas.

Pitt attendit.

La brume s'étant évaporée, la berge opposée était à présent tout à fait visible. Au-dessus d'eux, la circulation sur l'Embankment se faisait plus dense.

— « Malheureusement » est un mot bien faible, commissaire. D'après ce que je vois, la chose est horrible...

Pitt s'écarta pour laisser passer le diplomate, qui s'approcha du bord de l'eau d'un pas peu assuré. Il s'arrêta devant la barque et jeta un coup d'œil au cadavre.

— Ce n'est pas Bonnard, affirma-t-il. Je ne connais pas cet homme. Désolé de ne pouvoir vous aider.

Pitt lut sur son visage non seulement du dégoût, mais aussi une tension que ne soulageait pas le fait de n'avoir pas reconnu le défunt. Il ne mentait peut-être pas, mais il ne disait pas toute la vérité.

— En êtes-vous certain, monsieur ?

Meissonier se tourna vivement vers lui.

— Sûr et certain. L'homme ressemble à Bonnard, c'est vrai, mais ce n'est pas lui. Je m'en doutais, mais je tenais à m'en assurer.

Il prit une longue inspiration.

— Vous avez été mal informé, commissaire. Bonnard n'a pas disparu, il est en congé. Un employé trop zélé a sans doute mal lu ses dernières instructions et a sauté à une conclusion hâtive. Je découvrirai de qui il s'agit ; il sera réprimandé pour avoir donné une fausse alerte et vous avoir fait perdre votre temps.

Il s'inclina avec courtoisie et s'apprêta à remonter l'escalier.

— Si Mr. Bonnard est en congé, monsieur, où est-il parti ? reprit Pitt en élevant la voix.

— Je n'en ai aucune idée. Nous n'avons pas pour habitude de nous immiscer dans la vie privée de nos diplomates. Il se peut qu'il séjourne chez des amis ici, en Angleterre, ou qu'il soit allé visiter quelque site touristique ; il est peut-être parti seul à l'étranger ; il peut aussi se trouver dans sa famille, dans le sud de la France, en Provence.

— Mais vous êtes tout de même venu voir le corps, insista Pitt.

Meissonier haussa un sourcil, montrant par là que la question lui paraissait déplacée.

— Je tenais simplement à m'assurer que Bonnard n'avait pas été victime d'un accident. C'était improbable, mais pas impossible. Et je voulais faire preuve de courtoisie vis-à-vis des représentants du gouvernement de Sa Majesté, avec lesquels nous entretenons des relations des plus cordiales et dont nous sommes les hôtes.

Une manière polie mais claire de rappeler au policier son statut de diplomate.

— Merci, monsieur Meissonier. C'est très aimable à vous de vous

être déplacé à cette heure matinale. Je suis heureux que le défunt ne soit pas l'un de vos compatriotes.

Pitt était sincère : si le corps avait été celui d'un diplomate français, il eût été quasiment impossible d'éviter un scandale qui aurait risqué de retentir sur les relations entre les deux pays.

Meissonier s'inclina légèrement, remonta les escaliers et disparut. Quelques instants plus tard, son attelage s'éloignait. Le fourgon mortuaire arriva peu de temps après ; les employés de la morgue libérèrent le cadavre de ses menottes et de ses chaînes, et l'emportèrent pour l'autopsie.

Tellman revint, accompagné d'un agent de la brigade fluviale, qui se chargea de déplacer l'embarcation. Celle-ci devait rester à flot, mais dans une eau moins profonde, pour ne pas risquer de couler.

— Alors ? C'était le Français ? demanda Tellman, après qu'ils eurent regagné l'Embankment.

Le vent s'était levé et charriait des odeurs d'iode, de boue et de poisson. En dépit du soleil, il faisait encore très frais.

— D'après le représentant de l'ambassade, ce n'est pas lui, répondit Pitt.

— Ça ne m'étonne pas, grommela Tellman. S'il ment, l'ambassade le couvrira et nous ne pourrons rien prouver. Et nous n'allons pas ramener tout Paris ici pour identifier le cadavre ! Nous aurons déjà assez de soucis pour retrouver l'assassin à Londres !

— Partons du principe que ce n'est pas Bonnard et suivons toutes les pistes. Dans l'état où elle est, la barque n'a pas dû venir de bien loin...

— C'est ce qu'a dit la fluviale. D'après eux, guère plus loin que Chelsea. Mais je persiste à croire que c'est le Français et que l'ambassade refuse de l'admettre.

Pitt n'avait pas envie de polémiquer avec son subordonné. Personnellement, il aurait préféré que la victime fût de nationalité britannique. Travailler avec une ambassade étrangère sur une affaire aussi sordide ne serait pas une sinécure.

— Vérifiez avec la fluviale à quel endroit pouvait être amarrée l'embarcation, aux alentours de Chelsea Reach. Et tâchez de savoir si, par miracle, quelqu'un l'a vue dériver...

— En pleine nuit ? Avec ce brouillard ? s'exclama Tellman. Les péniches qui sont passées là avant l'aube sont loin, maintenant.

— Je m'en doute ! riposta Pitt, agacé. Voyez sur les berges. Quelqu'un connaît peut-être le mouillage de cette barque. Manifestement, elle devait être amarrée depuis longtemps.

— Bien, monsieur. Je vous retrouve où ?

— À la morgue.

— Mais le médecin légiste n'aura pas eu le temps d'examiner le

corps. Il vient de partir !

— J'ai l'intention de rentrer chez moi prendre mon petit déjeuner, remarqua Pitt. Je meurs de faim. Vous pouvez toujours vous arrêter pour boire un thé à l'échoppe que je vois là-bas.

Tellman lui lança un regard torve et s'éloigna, très raide.

Il faisait grand jour quand Pitt arriva chez lui. Il fit tourner la clé dans la serrure, entra dans le vestibule silencieux, accrocha son manteau à la patère, ôta ses bottes et, fidèle à ses habitudes, marcha en chaussettes jusqu'à la cuisine. Le fourneau était pratiquement éteint ; il dut l'activer, sortir la cendre et remettre du charbon, comme il voyait Gracie le faire tous les jours.

Il se sentait perdu dans cette cuisine où ne s'affairait aucune présence féminine. Certes, Mrs. Brady venait le matin s'occuper du gros du ménage et de la lessive ; cette femme au grand cœur ne manquait pas de lui apporter une part de tarte ou des tranches de rôti, mais sa présence ne compensait pas l'absence de toute la famille.

Charlotte avait été invitée à Paris, avec sa sœur Emily et son beau-frère Jack, pour un séjour de trois semaines. Pitt avait mis un point d'honneur à prendre la chose avec légèreté et bonne humeur, pour ne pas gâcher son voyage. En épousant un homme d'une classe sociale inférieure à la sienne, Charlotte avait gagné une grande liberté personnelle, mais perdu son aisance financière ; son traitement de commissaire de police ne leur permettant pas de s'offrir un voyage à Paris en amoureux, Pitt avait fait contre mauvaise fortune bon cœur et l'avait laissée partir sans protester.

Gracie, la jeune bonne qui travaillait à leur service depuis si longtemps qu'elle faisait désormais partie de la famille, avait emmené les enfants, Jemima et Daniel, en vacances pour deux semaines. Tous trois avaient préparé leurs bagages, très excités à l'idée de ce qu'ils allaient découvrir ; ils partaient au bord de la mer pour la première fois, et c'était là une grande aventure. Gracie était fière que ses patrons lui aient confié l'immense responsabilité de s'occuper des deux enfants.

Pitt restait donc seul à la maison en compagnie des chats, Archie et Angus, qui, à cette minute, dormaient paisiblement, lovés dans le panier à linge.

Enfant, Pitt avait grandi dans la propriété d'un hobereau de campagne chez lequel sa mère travaillait comme cuisinière. Il était fort capable de se débrouiller, quoique, il fallait bien le reconnaître, il en ait perdu quelque peu l'habitude depuis son mariage. Tous les petits soins dont Charlotte l'entourait lui manquaient, mais ce n'était rien en comparaison du sentiment de solitude qui l'habitait depuis qu'il était privé de leurs conversations quotidiennes, du rire des

enfants, de leurs galopades dans les couloirs et de leurs questions incessantes. Personne ne l'interrompait pour lui dire « Regarde-moi, papa », ou « À quoi ça sert, papa ? », « Qu'est-ce que ça veut dire, papa ? » et surtout « Pourquoi, papa ? ». Sans eux, la paix n'était pas la paix, mais seulement le silence.

Au bout d'une vingtaine de minutes, la bouilloire chantait. Pitt se fit du thé et des tartines grillées. Il songea à frire des harengs, mais la crainte des odeurs et l'idée d'avoir à faire la vaisselle l'en dissuadèrent.

Au premier courrier du matin, il n'y avait qu'une facture du boucher. Pitt, qui attendait une lettre de Charlotte, fut terriblement déçu. Heureusement, ce soir-là, il allait au théâtre avec sa belle-mère, Caroline Fielding. Après avoir pleuré la mort de son époux Edward, Caroline était tombée amoureuse d'un jeune comédien, Joshua Fielding, de dix-sept ans son cadet[1]. Ce remariage avait scandalisé sa belle-mère, Mariah Ellison, d'autant plus que Caroline respirait désormais le bonheur et la joie de vivre. Elle avait adopté un mode de vie beaucoup plus libre, ce qui constituait une source permanente de conflits avec la vieille dame, au point que celle-ci avait refusé de continuer à loger sous le toit de sa bru et de son second mari. Elle avait donc emménagé chez sa petite-fille Emily, dont l'époux, Jack Radley, membre du Parlement, était éminemment plus respectable à ses yeux qu'un vulgaire acteur.

Emily supportait vaillamment l'odieux caractère de sa grand-mère. Parfois, excédée, elle lui disait son fait ; l'aïeule, folle de rage, battait en retraite dans sa chambre et y restait jusqu'à ce que l'ennui l'en fasse sortir, parée pour une nouvelle attaque.

Jack et Emily ayant profité de leur voyage à Paris pour engager des travaux de plomberie dans leur résidence londonienne, Mariah Ellison s'était trouvée obligée, contre son gré, de retourner vivre trois semaines chez Caroline. Pitt se prit à espérer que la vieille dame ne se joindrait pas à eux pour assister à cette soirée théâtrale, puis il se dit qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter : le genre de pièces qu'allait voir Caroline n'était jamais du goût de la grand-mère qui, même dévorée par la curiosité, ne se serait pas permis d'être vue dans ces lieux de perdition.

En fin de matinée, Pitt se rendit à la morgue pour entendre les conclusions du médecin légiste.

— Je vous confirme mon premier diagnostic, annonça ce dernier : votre homme a été frappé à la tête avec un objet long et cylindrique, plus grand qu'un tisonnier et plus régulier qu'une branche d'arbre.

— Une rame ou une perche ? suggéra Pitt.

— Possible. Très possible, même. L'avez-vous retrouvée ?

— Nous ne connaissons pas encore le lieu du crime, précisa Pitt.

Le médecin secoua la tête.

— Elle a dû tomber dans l'eau. Vous ne la retrouverez sans doute jamais ; de toute manière, le sang aurait depuis longtemps disparu. Vous pouvez toujours faire des suppositions, mais vous ne prouverez rien.

— L'heure du décès ?

Le médecin haussa les épaules.

— Environ cinq ou six heures avant sa découverte. Quand vous connaîtrez l'identité de la victime, vous pourrez sans doute réduire cette fourchette.

— Que pouvez-vous me dire de cet homme ?

— Entre trente et trente-cinq ans... très bonne santé... des mains soignées... des ongles propres... Aucune partie du corps exposée au soleil, donc, pas un travailleur manuel. Un riche oisif ou peut-être un artiste, un acteur. Mon Dieu, j'espère que je ne dis pas cela à cause de son accoutrement...

— Selon vous, aurait-il pu lui-même s'allonger dans la barque dans la position où nous l'avons trouvé et ensuite être frappé par son agresseur ?

— Non, affirma le médecin. Le coup a été porté sur l'arrière du crâne. Il aurait fallu qu'il fût assis, or il ne l'était pas. Les chaînes qui attachaient les poignets étaient trop courtes. Si vous ne me croyez pas, essayez par vous-même. Et il n'y avait pas de sang répandu dans la barque.

— Êtes-vous sûr qu'il ne portait pas cette robe quand il a été tué ? insista Pitt.

— Certain.

— Comment le savez-vous ?

— Parce qu'il n'y a aucune trace de contusion montrant qu'il a été maintenu de force. En revanche, de petites éraflures montrent qu'il a été égratigné par un ongle quand on lui a passé la robe par la tête et en la faisant glisser sur le corps. Il est très difficile d'habiller un cadavre, c'est moi qui vous le dis, surtout si l'on est seul.

— Pourquoi n'aurait-il eu qu'un seul agresseur ?

— Bonne question, concéda le médecin. Je ne fais qu'émettre des hypothèses. Je ne peux imaginer... une telle folie... commise par deux personnes. Il y a quelque chose de solitaire dans l'obsession, et si ce meurtre n'est pas celui d'un obsédé, je veux bien être pendu. Apportez-moi la preuve que son assassin n'était pas seul, et je vous croirai, mais à mon avis, celui qui a commis ce crime l'a fait par passion ou par perversité – appelez cela comme vous voudrez –, amour, haine, un sentiment si fort qu'il annihile toute raison ; non seulement il frappe sa victime pour la tuer, mais il se sent obligé de

l'habiller en femme et de la déposer dans une barque dont il rompt les amarres...

Il observa Pitt avec acuité.

— Je ne vois aucune raison logique à son geste. Et vous ?

— C'était peut-être un moyen de masquer son identité.

— Allons donc ! Il aurait pu simplement le déshabiller et l'envelopper dans une couverture. Il n'avait pas besoin de cette mise en scène qui rappelle le tableau représentant la blanche Ophélie flottant parmi les nénuphars...

— Je croyais qu'Ophélie s'était noyée, remarqua Pitt innocemment.

— Bon, si la Dame de Shalott vous convient mieux... plaisante le médecin. Le tableau la représente flottant dans une barque qui dérive au fil de l'eau.

Pitt sourit.

— Je cherche des preuves tangibles... Je suppose que vous ne pouvez pas me dire si l'homme était français ?

Le médecin écarquilla les yeux.

— Ah ça, non ! À quoi vous attendiez-vous ? À voir imprimé « Fabriqué en France » sous la semelle de ses chaussures ?

Pitt enfonça les poings dans ses poches.

— Non, bien sûr... Des traces de maladie, des cicatrices...

Le médecin secoua la tête.

— Rien de bien intéressant. La dentition est en excellent état. Juste une égratignure sur le doigt. Un mort ordinaire, vêtu d'une robe verte, et enchaîné. C'est tout. Désolé.

Pitt le remercia et quitta la morgue. En tout début d'après-midi, après avoir mangé un sandwich et bu un verre de cidre dans un pub, il se rendit à l'ambassade de France. Il ne tenait pas à revoir Gaston Meissonier, qui ne ferait que lui répéter que le cadavre n'était pas celui de Bonnard ; en quittant Horseferry Stairs, il avait paru soulagé, sans que son inquiétude se fût complètement dissipée. Pitt n'était pas convaincu de sa sincérité, mais comment parler à un autre membre de l'ambassade sans faire passer Meissonier pour un menteur ? Une telle maladresse pourrait déclencher un incident diplomatique dont Pitt serait tenu pour responsable.

Il fallait donc user d'un subterfuge. Mais lequel ? se demanda-t-il alors qu'il arrivait devant les grilles de l'ambassade.

Un portier en livrée le reçut.

— Monsieur ?

— Bonjour, dit Pitt en produisant sa carte. J'enquête sur la disparition de l'un des membres du personnel de l'ambassade. Selon Mr. Meissonier, il s'agit d'une erreur, mais avant de clore définitivement le dossier, j'aimerais parler à la personne qui a signalé cette disparition.

— Et de qui s'agit-il, monsieur ?

— Je l'ignore. Le diplomate disparu est Mr. Bonnard. Il doit donc s'agir d'un collègue ou d'un ami.

— Dans ce cas, ce pourrait être Mr. Villeroche. Si vous voulez bien patienter, je vais demander s'il peut vous recevoir.

Il lui désigna des banquettes recouvertes de cuir. Quelques minutes plus tard, il était de retour.

— Mr. Villeroche est occupé pour le moment, mais il vous recevra dans un quart d'heure, monsieur.

Il n'en dit pas plus et s'éloigna. Pitt s'apprêtait à s'asseoir quand un homme jeune, brun et élégant, sortit de son bureau et s'approcha de lui en jetant des regards furtifs autour de lui. Il paraissait inquiet.

— Commissaire Pitt ? Bonjour. Villeroche. Pardonnez-moi, mais j'ai une course urgente à faire en ville. Auriez-vous l'obligeance de m'accompagner ?

Sans attendre de réponse, il marcha jusqu'à la porte et sortit précipitamment dans la rue. Pitt dut allonger le pas pour se maintenir à sa hauteur. Arrivé au coin de la rue, Villeroche s'arrêta.

— Je... je suis désolé, fit-il avec un geste d'excuse. Je craignais que l'on ne surprenne notre conversation. L'affaire est... délicate. Je ne veux causer d'ennuis à personne, mais je me fais du souci...

Il s'interrompt, cherchant ses mots. Était-il au courant de la découverte du cadavre de Horseferry Stairs, annoncée dans les journaux de midi ? Sans doute pas. La nouvelle ne concernait pas directement l'ambassade de France.

— Voilà... reprit Villeroche, embarrassé. Je me suis rendu au commissariat de police le plus proche pour faire part de la disparition de mon collègue et ami Henri Bonnard. Disparu n'est peut-être pas le mot, mais Henri n'est pas venu à l'ambassade. Il est absent de chez lui, aucun de ses amis ne l'a vu depuis plusieurs jours, et il ne s'est rendu ni à ses rendez-vous de travail ni aux soirées auxquelles il était invité. Cette façon de faire ne lui ressemble pas du tout ! Je crains qu'il ne lui soit arrivé quelque chose, conclut-il en secouant la tête.

— Mr. Meissonier nous a dit qu'il était en congé. Mr. Bonnard serait-il parti en vacances sans vous prévenir ?

— C'est possible, bien sûr, répondit Villeroche, mais Henri est un diplomate ambitieux ; jamais il n'aurait mis sa carrière en danger en ne venant pas travailler à son bureau. Vraiment, je ne comprends pas...

— Quel genre d'homme est-ce ? demanda Pitt, repensant au mort couché dans la barque et à cette étrange robe verte. Quels sont ses loisirs, ses habitudes ? Va-t-il souvent au théâtre ?

Villeroche parut mal à l'aise. Il scruta Pitt, cherchant à deviner le fond de sa pensée sans avoir à poser de questions.

— Oui, il aime beaucoup s’amuser. Il est assez... excentrique. Ses distractions ne seraient peut-être pas du goût de Son Excellence l’ambassadeur de France...

Devinant sa gêne, Pitt vint à son secours.

— Savez-vous que nous avons retrouvé ce matin dans une barque le corps d’un homme dont le signalement correspond à celui de Mr. Bonnard ? Mr. Meissonier a eu la bonté de venir l’identifier : il affirme que ce n’est pas lui. Il semble persuadé que votre collègue est parti en vacances.

— Henri ne m’a rien dit ! fit Villeroche. Mon Dieu, pourvu que ce ne soit pas lui ! Il devait se rendre lundi au théâtre pour assister à une pièce d’Oscar Wilde et dîner ensuite avec Mr. Wilde et ses amis. Or, il n’y est pas allé. Pour rien au monde il n’aurait manqué cette représentation ; et s’il avait eu un empêchement, il se serait excusé !

— Dans ce cas, monsieur, auriez-vous l’obligeance de m’accompagner à la morgue ?

— À la morgue ! s’exclama Villeroche, affolé.

— C’est le seul moyen de vous assurer que le corps n’est pas celui de votre ami.

— Bien, murmura Villeroche. Je vous suis. Combien de temps cela prendra-t-il ?

— En cab, nous pourrions être de retour d’ici une heure.

— Très bien, décida Villeroche. Allons-y.

Après avoir attentivement observé le visage du défunt, Villeroche, manifestement prêt à défaillir, se tourna vers Pitt.

— Il lui ressemble, dit-il en portant son mouchoir à sa bouche, mais ce n’est pas lui. Je n’ai jamais vu cet homme. Je vous en prie, ne dites à personne que je suis venu ici.

En sortant de la morgue, il courut jusqu’au cab qui les attendait et lança au cocher l’adresse de l’ambassade. Pitt monta dans le véhicule de justesse, au moment où Villeroche refermait la portière.

— Puis-je avoir l’adresse d’Henri Bonnard, monsieur Villeroche ? Ainsi que les noms de quelques-uns de ses amis ou collègues qui pourraient me renseigner sur ses récentes allées et venues ?

— 14 Portland Square, deuxième étage. Vous pouvez essayer de joindre Charles Renaud, ou Jean-Claude Aubusson. Je vais vous donner leur adresse. Ils ne travaillent pas à l’ambassade. Il a aussi des amis anglais, George Strickland et Mr. O’Halloran.

Il fouilla sa poche, à la recherche d’un crayon et d’un papier, mais n’en trouva pas.

Pitt était connu au commissariat de Bow Street pour se présenter en toutes circonstances, même devant ses supérieurs, avec des poches de veste boursouflées par une multitude d’objets les plus hétéroclites. Il

déposa sur la banquette le contenu du jour : ficelle, couteau de poche, cire à cacheter, crayon, menue monnaie, deux timbres français cachetés qu'il gardait pour la collection de Daniel, un reçu pour l'achat d'une paire de chaussettes, un papier qui lui rappelait de ne pas oublier de porter ses bottes à ressemeler et d'acheter du beurre, des bonbons à la menthe enveloppés dans des papillotes et un petit calepin. Il tendit ce dernier ainsi que le crayon à Villeroche, et rempocha le reste.

Quand le cab arriva en vue de l'ambassade, Villeroche cria au cocher de s'arrêter, salua Pitt, traversa la rue en courant et disparut derrière les grilles.

Pitt se rendit ensuite aux adresses que Villeroche lui avait indiquées.

— Henri Bonnard ? Un garçon sympathique, fit O'Halloran en souriant. Je ne l'ai pas vu depuis plus d'une semaine, ce qui est très étonnant car nous devons nous retrouver à une soirée chez Wylie samedi dernier ; et j'étais certain de le voir lundi au théâtre, car Oscar Wilde venait assister à la représentation de sa pièce. Nous avons ensuite passé une sacrée nuit !

Il haussa les épaules.

— Remarquez, je ne me souviens pas nécessairement de tout ce qui s'est passé ce soir-là. Dans l'état où j'étais...

— Mais vous êtes sûr de ne pas avoir vu Henri Bonnard ?

— Sûr et certain.

Il plissa les yeux et observa Pitt de ses petits yeux bleus.

— Vous êtes policier, n'est-ce pas ? Pourquoi cherchez-vous Bonnard ?

— L'un de ses amis pense qu'il a disparu.

— Et l'on envoie un commissaire de police à sa recherche ? Incroyable !

— Un cadavre a été découvert au petit matin dans une barque flottant sur la Tamise. Nous avons pensé qu'il s'agissait peut-être de lui, mais deux fonctionnaires de l'ambassade de France affirment que ce n'est pas le cas.

— Dieu soit loué ! Enfin, c'est affreux pour le pauvre diable qui est mort. Vous n' imaginez pas que Bonnard ait quelque chose à voir dans cette affaire ? C'est un garçon tout à fait inoffensif. Il a des goûts un peu bizarres, mais il n'y a pas une once de méchanceté en lui.

— Rien ne lui est reproché, jusqu'à présent, le rassura Pitt qui, constatant qu'il ne pouvait plus rien apprendre de son interlocuteur, prit rapidement congé et alla rendre visite au dénommé Charles Renaud.

— Henri Bonnard ? fit celui-ci, surpris. Je le croyais parti à Paris. Il m'avait dit qu'il devait faire ses valises et prendre le train de Douvres.

J'ai peut-être mal compris. Je n'ai pas vraiment fait attention à ses paroles. Désolé.

De son côté, l'inspecteur Tellman se rendit à nouveau à la police fluviale ; il préférait parler de l'heure des marées qu'essayer d'arracher des vérités embarrassantes à des étrangers protégés par l'immunité diplomatique. Et il n'avait guère envie d'en apprendre davantage sur les circonstances du décès d'un homme déguisé en femme, enchaîné dans une barque flottant au fil de l'eau. Issu d'une famille extrêmement pauvre, Tellman avait été confronté très tôt au vice, à la violence et au crime. Mais certains gentlemen et gens de théâtre avaient des mœurs que ce policier intègre préférait ne pas imaginer.

Pour lui, il existait deux sortes de femmes : les honnêtes – épouses, mères, tantes, qui ne montraient jamais leurs sentiments et n'éprouvaient sans doute aucune passion – et les autres, celles qui ne craignaient pas de s'exhiber en public. Qu'un homme puisse s'habiller comme ces dernières dépassait son entendement.

En pensant aux femmes, à l'amour, Tellman ne put s'empêcher de songer à Gracie, la petite bonne des Pitt ; il revit ses yeux brillants, ses épaules étroites, sa démarche alerte. Gracie toute plate et maigrichonne, mais si vive, si pleine d'esprit et de courage. Et avec ça, une langue bien pendue.

Tellman ignorait ce qu'elle pensait de lui. Assis dans l'omnibus qui remontait l'Embankment, il se souvint, le cœur serré, de la lumière dans les yeux de Gracie quand elle parlait de ce valet irlandais rencontré à Ashworth Hall l'année précédente. Il ne voulait pas nommer la pénible sensation qu'il éprouvait ; c'était un sentiment qu'il s'interdisait de reconnaître.

Il alla faire son rapport à Pitt en fin d'après-midi, à son domicile de Keppel Street. La maison lui parut bien vide à lui aussi sans la présence de Charlotte, des enfants et surtout de Gracie ; Gracie qui lui disait toujours d'essuyer ses pieds et de faire attention à ne rien renverser !

Il s'assit en face de Pitt, à la table de la cuisine.

— Eh bien ? fit celui-ci en lui servant du thé et des biscuits secs.

D'habitude, il y avait toujours un gâteau juste sorti du four, songea Tellman avec un curieux sentiment de manque.

— Pas grand-chose, pour le moment. Marée basse ce matin à cinq heures trois à London Bridge, donc vers six heures quinze à Battersea.

— Et la marée haute ?

— Hier soir à onze heures quinze à London Bridge.

— Donc une heure et dix minutes plus tard à Battersea. ..

— Non, justement, la mer monte plus vite qu'elle ne descend. Seulement vingt minutes plus tard à Battersea, vers minuit moins

vingt-cinq.

— Et la vitesse du courant ? La barque a pu dériver pendant combien de temps ?

— Tout le problème est là, expliqua Tellman. La mer met environ six heures trois quarts à descendre et seulement cinq heures et quart à monter. Les collègues de la fluviale pensent que la barque a pu parcourir quatre ou cinq kilomètres en une heure ; à marée descendante, elle a pu être arrêtée par un banc de boue ou de sable.

— Impossible, objecta Pitt. Dans ce cas, elle n'aurait bougé qu'à la marée montante suivante.

— Pas nécessairement ; au passage d'une péniche, elle a pu se remettre à flot. Par ailleurs, si elle s'était trouvée bloquée contre un pilier de pont, le choc d'une autre embarcation a pu la faire repartir... La seule chose dont la fluviale est sûre, c'est que la barque est venue dans le sens du courant, parce que, d'une part, personne n'aurait ramé avec un poids mort à contre-courant et que, d'autre part, il n'y a aucun mouillage pour ce type de petit bateau de plaisance vers Horseferry Stairs.

Pitt réfléchit.

— Je vois... Si je comprends bien, les heures des marées ne nous disent pas grand-chose. La barque a pu parcourir quinze ou vingt kilomètres, ou bien un seul, si son propriétaire habite une maison au bord du fleuve. Ou encore moins. Il ne nous reste plus qu'à aller interroger tous les habitants des bords de la Tamise, conclut-il en soupirant.

— Ce qui nous aiderait, c'est de savoir qui est le mort ! s'exclama Tellman. Ça ne m'étonnerait pas que ce soit ce Bonnard. Moi, si un Anglais avait fait ça en France, j'aurais dit que ce n'était pas lui !

Pitt sourit.

— À propos, un ami de Bonnard pense qu'il a pris le train pour Douvres et ensuite pour Paris. J'aimerais bien que vous me vérifiiez tout ça.

— Vous voulez que je traverse la Manche ?

La perspective d'un voyage à l'étranger n'enchantait guère Tellman, mais d'un autre côté, quelle aventure ce serait d'aller jusqu'à Calais, voire à Paris, pour lui qui n'avait jamais quitté la capitale ! Il en aurait des choses à raconter à Gracie !

— Je m'en occupe, dit-il. Si Bonnard n'est pas la victime, c'est peut-être lui l'assassin.

— Nous n'avons aucune raison de le soupçonner, remarqua Pitt. Mais il nous faut l'identité du cadavre et, pour l'instant, nous n'avons pas d'autre piste.

Tellman se leva.

— Bon, je vais à Douvres. La compagnie de ferries devrait pouvoir

me dire s'ils ont eu un passager du nom de Bonnard. Merci pour le thé.

CHAPITRE II

Le dernier courrier arriva juste après le départ de Tellman et Pitt reconnu, tout content, l'écriture de Charlotte sur l'épaisse enveloppe adressée à son nom. Il retourna dans la cuisine et étala les feuillets sur la table.

Thomas chéri,

J'ai passé tout le trajet en train jusqu'à Douvres à échanger les derniers potins avec Emily. Le pauvre Jack s'ennuyait ferme et s'est plongé dans la lecture de ses journaux ! Je ne garde pas de souvenir particulier de Douvres, qui ressemble à d'autres petites villes anglaises, car je me faisais du souci pour nos bagages et craignais de manquer la malle de Douvres.

Finalement, tout s'est bien passé ; la traversée s'est effectuée sans problème. La mer était d'huile et je n'ai pas été malade. Mais la navigation n'est pas vraiment ma tasse de thé ! Il faisait froid sur ce bateau, malgré un beau soleil.

Les trains français font autant de fumée et de bruit que les trains britanniques. La seule différence est que tout le monde y parle français ! Petite fille, j'ai appris cette langue avec ma préceptrice, mais je me rends compte que j'ai presque tout oublié... J'espère que cela me reviendra dans les prochains jours.

Paris est une ville magnifique ! Vous me manquez beaucoup, mais j'avoue que je me distrais énormément. Il y a tant de choses à découvrir, à écouter, à apprendre ! Je n'ai jamais vu un endroit aussi bourdonnant de vie et d'idées. Même les affiches sont dessinées par de vrais artistes ! Les rues – ici on les appelle boulevards – sont très larges et bordées de grands arbres. La lumière jouant dans les jets d'eau des fontaines est une vraie féerie.

Nos hôtes sont charmants et font tout pour nous être agréables. Hélas, ils sont incapables de faire un thé buvable ! Mais boire du chocolat au réveil est au-dessus de mes forces.

Nous sortons beaucoup. Jack a l'intention de nous emmener au théâtre. Le choix est immense et nous ne savons par où commencer ! Il y a plus de vingt pièces à l'affiche, sans compter les opéras. J'aimerais beaucoup voir Sarah Bernhardt. J'ai entendu dire qu'elle avait joué, ou l'intention de jouer, le personnage d'Hamlet ! C'est une actrice unique. Sur scène, on ne voit qu'elle, m'a-t-on dit.

Si Jack est d'accord, nous irons un soir au café-concert, au *caf'conc'*, comme disent les Parisiens. On peut boire et parler en regardant le spectacle, très osé, d'après ce que j'ai compris. On peut y rencontrer des artistes connus, comme Monet, Renoir et Cézanne, des politiciens, des gens de la haute société et aussi des *demi-mondaines*^[2], des dames pleines d'esprit, mais dont la vertu laisse quelque peu à désirer...

Figurez-vous que dans les journaux on parle d'un jeune homme qui doit être jugé pour homicide. Il jure qu'il n'était pas présent sur les lieux du crime et qu'il pourrait le prouver, si la personne avec laquelle il se trouvait venait témoigner en sa faveur. Mais personne ne le croit. Il prétend avoir passé la soirée au Moulin-Rouge, célèbre music-hall situé boulevard de Clichy, au pied de la butte Montmartre. Notre hôtesse a paru si scandalisée quand je lui ai fait part de mon envie d'y passer une soirée que je n'ai pas osé insister. Dans la rue hier, j'ai vu les affiches vantant les spectacles du Moulin-Rouge, dessinées par un certain Toulouse-Lautrec. Un peu vulgaires, mais quel coup de crayon ! On a l'impression d'entendre la musique rien qu'en regardant l'affiche.

Aujourd'hui, nous sommes allées faire une promenade sur la Seine, en « bateau-mouche » ! Quelle ville merveilleuse ! Quelle architecture gracieuse et élégante ! Merci encore de m'avoir laissée venir ici. J'attends impatiemment de pouvoir vous en dire davantage de vive voix.

Demain, nous irons voir la tour de Mr. Eiffel. Je ne suis pas sûre de l'aimer. Vue de loin, elle ne me paraît pas du tout à sa place. Mais je changerai peut-être d'avis en la voyant de près... Au fond, je suis sans doute conservatrice, qui l'eût cru ? Il paraît que les toilettes du dernier étage offrent l'une des plus belles vues sur la capitale.

Les enfants me manquent, et vous aussi. Je réalise, quand vous n'êtes pas à mes côtés, à quel point je vous aime. Vous

retrouverez, à mon retour, une épouse dévouée, charmante et obéissante – au moins pendant une semaine !

À vous pour toujours,

Charlotte.

Pitt relut la lettre en souriant ; il avait l'impression d'entendre sa voix. Il ne regrettait pas de l'avoir laissée partir ; les jours s'écoulaient trop lentement depuis son départ, mais elle serait de retour dans moins de trois semaines.

Soudain, il sursauta, réalisant que si les jours passaient lentement, les heures, elles, filaient très vite ; il devait se préparer pour sortir au théâtre avec Caroline. Il replia la lettre, la remit dans son enveloppe, la glissa dans la poche de sa veste et monta à l'étage se rafraîchir et endosser un habit de soirée ; il n'en possédait qu'un, acheté l'année précédente à l'occasion du sommet irlandais qui s'était tenu au manoir d'Ashworth Hall, chez sa belle-sœur Emily.

Il se rasa et se peigna avec soin, pour ne pas faire honte à sa belle-mère, une femme pour laquelle il éprouvait une grande affection. Il admirait le courage dont elle avait fait preuve en épousant un acteur, sans se soucier de sa chute inévitable dans l'échelle sociale, imitant en cela sa fille Charlotte qui s'était mariée avec un policier !

Il inspecta son reflet dans la glace et fit la grimace : le miroir lui renvoyait l'image d'un homme aux traits plus intelligents que beaux, dont les cheveux bouclés étaient toujours en bataille. Une bonne coupe l'aurait peut-être rendu plus présentable, mais les cheveux courts lui donnaient la désagréable impression d'être tout nu ! En revanche, son col haut, d'un blanc éclatant, mettait en valeur le gris clair de ses yeux.

Il partit à grands pas en direction de Bedford Square où il héla un cab qui le déposa devant l'un des théâtres de Shaftesbury Avenue. L'artère grouillait d'attelages desquels descendaient des messieurs en haut-de-forme et queue-de-pie accompagnés de belles dames vêtues de toilettes chatoyantes et parées de bijoux étincelants. Le brouhaha des voix et des rires se mêlait au claquement des sabots et au crissement des harnais. Les lampadaires à gaz éclairaient la façade du théâtre sur laquelle étaient placardées des affiches annonçant le titre de la pièce et le nom de l'actrice principale, tous deux inconnus de Pitt.

Il se laissa gagner par l'atmosphère de joyeuse excitation qui régnait dans la rue et se joignit à la foule se pressant pour entrer ; les gens se saluaient et s'interpellaient bruyamment ; chacun tenait à voir et surtout à être vu.

Caroline et Joshua, qui se trouvaient déjà dans le foyer, remarquèrent la haute silhouette de Pitt. Joshua lui cria de sa voix

claire, qui portait loin :

— Thomas ! Par ici ! Sur votre gauche, près du pilier !

Pitt se retourna et se fraya un chemin vers eux, heureux de les retrouver. Joshua était un homme brun, aux yeux très noirs sous de lourdes paupières, aux traits sensibles et mobiles. Caroline, dont le teint frais rappelait celui de Charlotte, avait la même chevelure aux reflets roux, parsemée de fils argentés, et le même port de tête ; son beau visage était marqué par les souffrances qu'elle avait endurées après la mort tragique de sa fille aînée.

Pitt les suivit dans le grand escalier et le long du promenoir menant à la loge réservée par Joshua, d'où ils pouvaient voir pratiquement toute la scène.

Une fois confortablement installé, Pitt leur parla de la lettre reçue de France, sans mentionner le procès du jeune meurtrier, ni le désir de Charlotte de passer une soirée au Moulin-Rouge.

— J'espère qu'elle ne va pas revenir avec des idées révolutionnaires, fit Caroline en souriant.

— Le monde change, enchaîna Joshua. Les nouvelles générations ont d'autres aspirations que les nôtres.

Caroline se tourna vers lui, étonnée.

— Pourquoi cette remarque ? Déjà ce matin au petit déjeuner, vous avez abordé ce sujet...

— J'aurais peut-être dû vous parler du thème de la pièce, s'excusa-t-il. Elle est un peu... *d'avant-garde* [3].

— Ce n'est pas une pièce de Mr. Ibsen, pourtant ?

Joshua sourit, les yeux pétillants de malice.

— Non, mais elle suscite tout autant de controverse. Cecily Antrim ne jouerait pas le texte d'un auteur inconnu si elle n'épousait pas ses idées radicales...

Il s'interrompit car les lumières commençaient à baisser ; le brouhaha des conversations s'apaisa. Chacun se redressa dans son fauteuil et tourna son regard vers la scène.

Le rideau se leva sur un élégant salon où évoluait une demi-douzaine de personnages, mais les projecteurs n'en éclairaient qu'un seul, qui éclipsait les autres par sa présence lumineuse : une femme de grande taille, d'une extrême minceur, aux pommettes hautes et aux cheveux blonds accrochant la lumière.

Dès qu'elle ouvrit la bouche, Pitt fut subjugué ; cette femme habitait à un tel point son personnage qu'il éprouvait sa solitude, son désir, ses souffrances. Il en oublia la loge et tout l'auditoire ; pour lui, ce salon était devenu la réalité.

L'héroïne incarnée par Cecily Antrim était une femme mariée à un homme plus âgé qu'elle, droit, honnête, mais incapable de passion. Il l'aimait, à sa façon, et se montrait à son égard loyal et protecteur. Ce

faisant, il tuait à petit feu quelque chose qui, à l'intérieur de la jeune épouse, commençait à naître.

Le troisième personnage était un homme plus jeune, vif et plein d'imagination ; dès cette première rencontre, il était inévitable que ces deux êtres fussent attirés l'un par l'autre. Mais cette attirance n'était manifestement pas le nœud de l'intrigue. L'auteur s'intéressait plutôt à la réaction des différents personnages face à cette situation nouvelle. Le mari, l'épouse, le jeune homme, sa fiancée, les parents de celle-ci – tous éprouvaient des peurs qui gouvernaient leurs réactions et les empêchaient d'exprimer ouvertement le fond de leurs pensées. Quelle issue y avait-il pour l'héroïne ? Elle ne pouvait demander le divorce, elle était seule, incomprise de son époux et même de son jeune amant ; la flamme qui la consumait était trop forte pour lui. Il finirait sans doute par s'y brûler.

Pitt se surprit à reconsidérer ses idées sur les relations entre les hommes et les femmes ; son propre mariage lui avait apporté tout ce qu'il en attendait, mais en allait-il de même chez les autres ? Avait-on le droit de croire au bonheur conjugal ? L'épouse devait se soumettre aux exigences de son mari ; devoir conjugal, mais surtout devoir d'obéissance, obligation de toujours se comporter avec tact, responsabilité et discrétion. Légalement, le mari n'avait pas les mêmes devoirs envers elle : il devait lui offrir un toit, se montrer honnête et tempérant et, s'il prenait son plaisir ailleurs, le faire avec discrétion. Mais était-il obligé de lui donner du plaisir ? Ce besoin était-il inconvenant pour une femme honnête ? Ne suffisait-il pas de lui avoir donné des enfants ?

Chacun des gestes de Cecily Antrim, chaque inflexion de sa voix, traduisait l'insatisfaction de son personnage, sa solitude, le désir qui la consumait. Se montrait-elle déraisonnable, trop exigeante, égoïste, voire indécente ? Ou était-elle porte-parole de millions d'épouses silencieuses ?

Au tomber du rideau, à la fin du premier acte, quand les lumières se rallumèrent, Pitt se tourna vers sa belle-mère ; celle-ci paraissait fort troublée et évitait de regarder son gendre et son mari. En montrant en public des émotions aussi intimes, Cecily Antrim avait littéralement déchiré le voile de pudeur dont les femmes se couvraient. Caroline n'était pas prête à le lui pardonner.

— Extraordinaire ! souffla la voix de Joshua à son oreille. Je n'ai jamais vu un jeu à la fois aussi subtil et puissant ! Qu'en pensez-vous ?

Caroline ne douta pas un instant qu'il fît référence à Cecily Antrim.

— Elle est extraordinaire, en effet, reconnut-elle, espérant que son ton n'était pas aussi glacial que le froid qui l'envahissait.

Joshua ne cachait pas sa profonde admiration pour Cecily. Mais admirait-il la femme ou l'actrice ? songea-t-elle en frissonnant.

— Je savais que vous l'aimeriez, poursuivit Joshua, enthousiaste. Quel courage ! Rien ne peut l'empêcher de défendre ses idées.

Caroline se força à sourire, mais ne lui demanda pas quelles idées elle défendait. Après ce premier acte, elle préférerait ne pas le savoir.

— Vous avez raison, dit-elle avec autant de conviction qu'elle le pouvait. J'admire toujours le courage... plus que toute autre qualité... excepté la bonté, peut-être.

À ce moment, on frappa à la porte de la loge. Joshua se leva et fit entrer un couple que Caroline reconnut aussitôt, Mr. et Mrs. Marchand, qu'elle avait eu l'occasion de rencontrer à plusieurs reprises : Rafe Marchand, un homme d'une cinquantaine d'années, mince, de haute taille, à la physionomie austère, et son épouse, Hope Marchand, une belle femme aux grands yeux très bleus et aux traits sévères. De toute évidence, la pièce les avait choqués. Caroline était même étonnée qu'ils aient assisté à cette première ; comme elle, ils avaient dû en ignorer le thème. Leurs commentaires confirmèrent qu'elle ne se trompait pas.

— Tout à fait curieux, fit Rafe Marchand à voix basse, en évitant le regard de Caroline, gêné de devoir donner son opinion devant une femme.

Joshua offrit son fauteuil à Mrs. Marchand, qui l'accepta de bonne grâce.

— Une actrice remarquable, poursuivit Rafe Marchand, faisant référence à Cecily Antrim. Elle ne fait bien sûr que donner voix aux opinions de l'auteur ; mais je suis désolé qu'une femme si pleine de talent ait accepté ce rôle. Et je m'étonne que le Grand Chambellan[4] ait autorisé la représentation.

Joshua se tenait nonchalamment appuyé contre la tapisserie de velours rouge de la loge, les mains dans les poches.

— À mon avis, Cecily a choisi d'interpréter ce rôle car elle épouse les idées de son personnage, remarqua-t-il.

Mr. Marchand parut désappointé.

— Vraiment ?

— Je ne comprends pas l'attitude du Grand Chambellan, renchérit Mrs. Marchand d'une voix triste. Il est de son pouvoir d'interdire cette pièce. N'est-il pas supposé assurer notre protection morale ?

— Vous avez raison, ma chère, s'empressa d'acquiescer son mari. Apparemment, il ne se rend pas compte des dégâts que son laxisme peut provoquer.

Caroline jeta un coup d'œil inquiet en direction de Joshua ; elle savait qu'il était un farouche adversaire de la censure et craignait qu'il ne prononçât des paroles susceptibles d'offenser les Marchand.

— Censurer une œuvre est une décision difficile à prendre, risqua-t-elle timidement.

— Il faut du courage, en effet, répondit Hope Marchand sans hésiter. Mais il a accepté cette charge ; nous sommes donc en droit d'exiger de lui qu'il exerce son pouvoir de censure.

— La protection est une arme à double tranchant, objecta Joshua.

Son ton restait modéré, mais Caroline sentit la tension qui le gagnait.

— À double tranchant ? releva Mrs. Marchand, sur la défensive. Que voulez-vous dire ?

— De quoi voulez-vous être protégée ? s'enquit Joshua, d'une voix toujours douce.

— D'outrage aux bonnes mœurs ! affirma-t-elle d'un ton coléreux, en tendant inconsciemment la main vers son mari. De la destruction de nos valeurs par l'éloge de l'immoralité et de l'égoïsme ! L'exposition en public d'émotions et de gestes qui relèvent de l'intimité déprécie et rabaisse des sentiments sacrés. Pensez à l'effet dévastateur qu'une telle œuvre peut produire sur de jeunes âmes impressionnables !

Caroline la comprenait et était en partie d'accord avec elle : les Marchand avaient un fils d'une quinzaine d'années. Elle se souvenait que quand ses filles étaient adolescentes, elle avait fait de son mieux pour les protéger des laideurs du monde. Elle regarda Joshua, sachant qu'il ne partageait pas ce point de vue. Mais n'ayant pas eu d'enfant, il n'avait personne à défendre et à protéger.

— Renoncer à tout vaut-il mieux que tout s'autoriser ? demanda-t-il.

Hope Marchand haussa les sourcils.

— Bien évidemment. La question ne se pose même pas.

Joshua se pencha vers elle.

— Mais trop de sacrifice ne revient-il pas à donner à autrui le droit de tout se permettre ? Dans la pièce, par exemple, en s'interdisant tout plaisir, l'épouse ne prépare-t-elle pas le terrain qui amènera son mari à la tromper ?

— Elle... elle... bégaya Mrs. Marchand, trop émue pour trouver ses mots.

Son mari répondit à sa place.

— Elle le trompe, expliqua-t-il sans élever la voix, mais d'un ton farouchement convaincu. Il est honteux de montrer de la sympathie pour une personne infidèle. Cela ne fait que troubler les âmes faibles. Certaines femmes pourraient s'imaginer que le comportement de l'héroïne est excusable.

— D'un autre côté, rétorqua Joshua, sans se départir de son sourire, les hommes pourraient se demander si leurs épouses n'ont pas droit elles aussi à un peu de bonheur. Ils se rendraient compte que les femmes ne sont pas seulement des êtres que l'on épouse et que l'on

considère ensuite avec autant d'intérêt qu'un balai-brosse ou une calandre.

— Une quoi ? demanda Rafe Marchand.

— Une machine qui sert à essorer les draps, si vous préférez.

— Je ne vois pas du tout ce que vous voulez dire ! s'exclama Marchand, agacé.

Pitt vint à son secours.

— Ce que Mr. Fielding veut dire, c'est que le sens des mots varie en fonction de chaque individu : pour certains, protection est synonyme d'emprisonnement, et besoin de liberté peut être interprété comme frivolité ou licence. Si nous refusons de voir la souffrance d'autrui parce qu'elle nous dérange ou parce qu'elle est trop proche de la nôtre, nous finirons par mourir étouffés par le poids de nos préjugés.

— Mon Dieu, monsieur, vous professez des idées radicales ! murmura Rafe Marchand, abasourdi.

— Je pensais être plutôt conservateur, monsieur, fit Pitt en souriant. Rassurez-vous, moi aussi, la pièce m'a dérangé.

— Pensez-vous qu'il faille la censurer, Thomas ? s'inquiéta Joshua.

Pitt hésita.

— C'est une décision qui n'est pas évidente...

— Cette pièce est un affront à la décence, à tout ce qui touche aux liens sacrés du mariage ! s'insurgea Mrs. Marchand.

— Non, madame, répondit Joshua. Elle remet en question certaines de nos valeurs. L'humanité ne progressera jamais si elle ne se remet pas en question ! Nous ne comprendrons jamais notre prochain et encore moins nous-mêmes. Dans ces conditions, nous ne méritons pas d'être des êtres humains doués d'intelligence, pourvus de liberté de penser et de pouvoir de jugement.

Caroline sentit qu'il se laissait emporter et que la discussion n'allait pas tarder à s'envenimer.

— Tout est dans la façon de poser les questions, dit-elle pour calmer le jeu.

Joshua la dévisagea avec gravité.

— Seuls les mots qui dérangent sont capables de nous faire réfléchir et évoluer. Grandir est souvent douloureux, mais refuser de grandir est le début d'une mort lente...

— Suggérez-vous que tout doit périr un jour ou l'autre ? l'interrompt Rafe Marchand. Personnellement, je suis persuadé qu'il y a des valeurs qui sont éternelles.

Joshua se redressa.

— Certes, mais il faut aussi mettre la vérité à l'épreuve, afin d'en chasser l'ignorance qui l'encrasse. Si je peux me permettre la comparaison, c'est un peu comme le ménage, il vaut mieux le faire régulièrement.

Hope Marchand lança à Caroline un regard perplexe, puis détourna les yeux.

— Ma chère, je crois qu'il est temps de retourner à notre loge, si nous ne voulons pas déranger les spectateurs, fit son mari en lui offrant son bras. Heureux de vous avoir revue, Mrs. Fielding, et de vous avoir rencontré, Mr. Pitt. Passez une bonne fin de soirée.

Après leur départ, Caroline exhala un très long soupir. Elle voulut rabrouer Joshua, lui dire de garder ses idées pour lui, afin de ne pas choquer les autres mais il lui sourit, d'un sourire si tendre, si chaleureux, que sa colère s'envola.

Les lumières s'éteignirent et le rideau se leva sur le deuxième acte. De toute évidence, la pièce allait se terminer tragiquement. L'héroïne, consumée par une passion dévorante, se trouvait piégée par un entourage qu'elle dérangeait et effrayait tout à la fois.

Son époux refusait la séparation ; elle n'avait pas le droit de divorcer, ni aucune raison valable de le quitter. Elle ne pouvait confier sa souffrance, son mal de vivre à personne. Qui aurait pu la comprendre, sinon quelqu'un qui partageait la même douleur ?

Caroline songeait qu'à sa place elle aurait réagi différemment ; elle ne voulait pas s'identifier à Cecily Antrim, une créature incontrôlable, têtue, rebelle, trop franche, laissant transparaître ses émotions et par là même les pensées les plus intimes de toutes les femmes.

Elle lui en voulait de l'avoir mise à ce point mal à l'aise. Elle aurait aimé détourner les yeux de la scène, comme l'on fait quand on surprend involontairement quelqu'un dans son intimité. On tourne la tête, on ne dit rien et chacun fait comme s'il ne s'était rien passé, seule façon de rendre la vie sociale supportable. Il y avait des choses que l'on ne devait pas voir, des mots que l'on ne devait pas prononcer, et si par hasard ils vous échappaient dans le feu de la conversation, ils n'étaient jamais répétés. Le secret était en quelque sorte un mal nécessaire.

Or, pour le prix d'un billet de théâtre, une femme debout sur des planches révélait au monde entier votre âme, vos désirs, vos souffrances, votre vulnérabilité ! Caroline ne décolerait pas. Le personnage du mari, remarquablement interprété, jouait dans le registre de la rage et de la frustration. La fiancée, une jeune fille sans grande originalité, ne possédait pas les armes pour combattre cette femme deux fois plus âgée qu'elle, dont l'intelligence et la passion lui avaient ravi l'homme qu'elle devait épouser. L'auditoire savait que, pour elle, la bataille était perdue d'avance.

Le personnage du frère de la fiancée était très intéressant, non pas à cause de son rôle dans l'intrigue, tout à fait mineur, mais par la personnalité de l'acteur qui l'interprétait. Un jeune homme grand et blond aux traits sensibles, traduisant à merveille toute une palette

d'émotions, animé d'un feu intérieur, et qui ne semblait pas jouer pour le public, mais pour lui-même. Les spectateurs n'oublieraient certainement pas sa prestation.

À la fin du deuxième acte, quand les lumières se rallumèrent, Caroline n'adressa pas un seul regard à son mari ni à son gendre, craignant qu'ils ne vissent à quel point elle était bouleversée.

Quelqu'un frappa à la porte de la loge ; cette fois, il s'agissait de Charles Leigh, un comédien ami de Joshua, que Caroline connaissait vaguement. À ses côtés se tenait un homme grand et large d'épaules. En le voyant, Caroline eut un coup au cœur : cet homme offrait une ressemblance frappante avec son premier mari, Edward Ellison.

— Bonsoir, tout le monde ! lança Charles Leigh. J'aimerais vous présenter un visiteur qui nous vient d'outre-Atlantique, un ami américain, Mr. Samuel Ellison. Samuel, Mr. et Mrs. Fielding et Mr. euh...

— Pitt, glissa Joshua. Ravi de vous connaître.

— Enchanté, fit Samuel Ellison en s'inclinant légèrement.

Son regard s'attarda sur Caroline.

— Pardonnez mon intrusion, chère madame, mais quand Charles m'a dit que vous vous nommiez Ellison par votre premier mariage, la curiosité m'a piqué et je n'ai eu de cesse de vous rencontrer.

Caroline se sentait bizarrement sur le qui-vive. Cet homme ressemblait tant à Edward qu'il était impossible qu'il n'y eût pas un lien de parenté entre eux. Il avait la même taille, le même long nez, les mêmes yeux bleus, la même mâchoire. Elle ne savait que dire.

Samuel Ellison lui adressa un grand sourire.

— Je vais peut-être vous paraître effronté, chère madame, mais il se peut que nous soyons parents. Ma mère a quitté l'Angleterre peu de temps avant ma naissance, quelques semaines, pour être précis, et j'ai entendu dire que mon père s'était remarié.

Caroline n'avait jamais entendu parler d'une femme de la famille Ellison qui aurait quitté l'Angleterre. Edmund Ellison avait-il été marié avant d'épouser belle-maman ? Elle réfléchit, très vite : sa belle-mère ne lui en avait jamais parlé. Si Caroline le lui demandait, comment réagirait-elle ?

Un pli d'anxiété barrait le front de Joshua.

Samuel ne quittait pas Caroline du regard.

— Mon père s'appelait Edmund Ellison. Il était originaire de King's Langsley, dans le Hertfordshire...

Caroline se racla la gorge.

— C'était mon beau-père. Vous êtes donc... le demi-frère d'Edward. Le sourire de Samuel s'agrandit.

— C'est tout à fait extraordinaire ! Me voilà frais débarqué de New York, dans la plus grande ville du monde, et j'y rencontre ma belle-

sœur ! Et où cela, je vous le donne en mille, dans un théâtre ! Qui osera prétendre que la main du destin n'y est pas pour quelque chose ? ajouta-t-il à la cantonade. Je suis à court de mots pour vous dire à quel point je suis heureux de vous avoir rencontrée. J'espère avoir le privilège de faire plus ample connaissance et l'honneur de compter parmi vos amis. La famille est parfois un fardeau, mais on n'a jamais assez d'amis...

Caroline ne put s'empêcher de sourire. Il était difficile de ne pas se laisser gagner par la bonne humeur de cet homme.

— J'espère aussi vous revoir, Mr. Ellison. Combien de temps pensez-vous rester à Londres ?

— Je n'ai encore rien décidé, madame. Je suis mon propre maître et je m'adapte à toutes les situations qui se présentent. Voyez-vous, je m'amuse tellement à Londres que je n'ai pas l'intention de partir de sitôt !

Il promena son regard sur l'auditoire.

— Il y a tant d'artistes dans cette ville que je finirai bien par les rencontrer.

— J'ai entendu dire que si l'on flâne longtemps dans Piccadilly Circus, l'on y croise toutes sortes de célébrités, remarqua Caroline.

— Je n'en doute pas. Mais je risquerais d'être arrêté pour vagabondage.

— Vous habitez New York, Mr. Ellison ? demanda Joshua en lui avançant son fauteuil.

— Oh, j'ai vécu un peu partout aux États-Unis, répondit Samuel, en s'asseyant. Je suis né à New York. Ma mère est arrivée par bateau, seule et enceinte ; elle a vécu des moments difficiles, la pauvre. Mais comme c'était une femme courageuse et aimable, elle s'est rapidement fait des amis qui se sont bien occupés d'elle à ma naissance.

Caroline repensa à son ex-beau-père ; que savait-elle de lui ? Pourquoi la mère de Samuel l'avait-elle quitté ? Elle avait beau réfléchir, elle n'avait jamais entendu belle-maman parler de cette première épouse. S'était-elle enfuie avec un autre homme ?

S'il fallait en croire Samuel, elle était arrivée seule à New York. Son compagnon l'avait-il abandonnée ? Edmund Ellison l'avait-il jetée à la rue, après qu'elle eut commis quelque impardonnable offense ?

— La vie a dû être terrible pour elle, compatit-elle. Comment s'est-elle débrouillée ? Y avait-il quelqu'un pour...

— Vous voulez dire des proches, de la famille ? fit Samuel, amusé. Non, mais tant d'indigents se rendaient en Amérique, dans l'espoir d'une vie meilleure, que l'arrivée d'une femme seule n'avait rien de bien extraordinaire. Et puis il y avait du travail. Ma mère était jolie, et prête à travailler dur.

— En faisant quoi ? demanda Caroline qui rougit aussitôt de son

manque de tact – Samuel n'avait peut-être pas envie d'en parler. Je veux dire, il fallait qu'elle s'occupe de son bébé...

— Oh, je passais de main en main, répondit gaiement Samuel. À l'âge de deux ans, je savais dire « Maman » et « J'ai faim » dans douze langues différentes.

— Votre mère a fait preuve d'un courage étonnant, observa Joshua. Vous avez dû être témoin d'événements remarquables, Mr. Ellison.

— En effet ! J'ai vu l'histoire se faire sous mes yeux. Mais je suis certain que vous, Mr. Fielding, vous connaissez des gens et des choses qui me sont encore inconnus. Londres est un grand carrefour géographique et culturel. J'ai l'impression d'être un paysan sortant des bois. Quoique New York soit devenue maintenant une ville sophistiquée, par rapport à ce qu'elle était...

— Comment cela ? l'interrogea Caroline.

— Après la guerre de Sécession, c'était une ville dangereuse. Une femme honnête n'y avait pas sa place. Non, si vous voulez connaître la bonne société américaine, il faut aller à Boston.

— Avez-vous voyagé plus à l'ouest, Mr. Ellison ? intervint Pitt pour la première fois.

Samuel le dévisagea avec curiosité.

— Vous parlez du pays des Indiens ? Oui, un peu. Je pourrais vous raconter des histoires sur les Indiens, mais elles sont toutes assez tristes, à mon avis. Enfin, tout le monde n'est pas d'accord avec moi...

— Qui ne partage pas votre point de vue ? demanda Joshua, très intéressé.

Une ombre de tristesse passa sur le visage de Samuel.

— La marche du progrès n'est pas sans provoquer des drames ; elle laisse dans son sillage de nombreux cadavres. Parfois les meilleurs éléments d'une nation sont écrasés. Les plus forts gagnent, mais la disparition des plus faibles et de leurs rêves laisse un vide difficile à combler. Mais c'est une longue histoire, que je ne peux vous conter maintenant.

Caroline jeta un coup d'œil à Pitt ; son visage était caché dans la pénombre de la loge, mais il écoutait avec intérêt.

— En vous entendant parler avec tant de ferveur, Mr. Ellison, nous avons envie d'en savoir davantage, conclut Joshua. J'espère que nous aurons l'occasion de faire plus ample connaissance.

Samuel se leva.

— C'est très aimable à vous, Mr. Fielding. Je reviendrai un jour sur le sujet avec vous. À présent, il est temps que je regagne ma loge avant que les lumières ne s'éteignent. Je ne manquerais la fin de cette pièce pour rien au monde. Je crois n'avoir jamais vu une actrice aussi extraordinaire que cette Miss Antrim ! Il lui suffirait de regarder du bois sec pour faire prendre une flambée !

Il se tourna vers Caroline.

— Je suis heureux d'avoir fait votre connaissance, madame. Comme l'on dit, on ne choisit pas sa famille, mais je suis content de faire mentir le dicton !

Après leur avoir souhaité une bonne fin de soirée, il sortit de la loge, accompagné de Charles Leigh, qui n'avait pas dit un mot, et referma doucement la porte derrière lui.

Joshua regarda Caroline.

— Pensez-vous vraiment qu'il s'agisse du demi-frère d'Edward ?

— J'en suis certaine, répondit-elle sans hésiter. N'est-ce pas, Thomas ?

Pitt hocha la tête.

— Il ressemble beaucoup à Edward Ellison, en effet. Saviez-vous que votre beau-père avait été marié une première fois ?

— Non, j'avoue ma stupéfaction. Je n'ai jamais entendu parler de cette femme. Je ne sais même pas si belle-maman est au courant ! s'exclama Caroline, repensant aux années de conflits avec son acariâtre belle-mère, à ses critiques incessantes sur l'éducation de ses filles, à ses regrets d'un passé révolu.

Elle tourna son regard sur la scène où le dernier acte venait de commencer. Aussitôt, elle fut prise par le drame, ressentant à un tel point les tourments du personnage incarné par Cecily Antrim qu'elle en oublia l'irruption de Samuel Ellison dans sa vie.

Une part d'elle-même n'appréciait pas la mise à nu de sentiments qu'elle n'aurait jamais osé s'avouer, mais elle éprouvait par ailleurs un profond soulagement à constater qu'elle n'était pas seule à avoir ces pensées. D'autres femmes ressentaient le même appétit, les mêmes désillusions, cette impression d'avoir trahi leurs rêves de jeunes filles.

Ces choses devaient-elles être dites en public ? Était-il indécent d'exposer des sentiments aussi intimes ?

D'habitude, chaque fois qu'elle assistait à une représentation théâtrale en compagnie de Joshua, elle lui jetait des coups d'œil en coin pour partager son rire ou ses larmes. Ce soir-là, elle avait besoin de s'isoler, craignant de lire ses pensées sur son visage, et surtout qu'il ne lise les siennes. Elle n'était pas préparée à une telle intimité ; elle ne le serait peut-être jamais. Même dans l'amour le plus profond, il convenait de respecter la part de secret qui existait chez tout être humain.

À la fin du troisième acte, au baisser de rideau final, elle ne put retenir ses larmes et garda le regard fixé sur les plis du rideau. La troupe avait salué l'auditoire à plusieurs reprises, avait reçu des fleurs, et les applaudissements s'étaient éteints.

— Tout va bien ? fit la voix de Pitt, tout près d'elle.

Elle lui adressa un petit sourire reconnaissant et cligna des yeux,

pour chasser ses larmes. À cette minute, elle se sentait loin de Joshua et des gens de théâtre, capables de regarder un tel spectacle d'un œil purement professionnel.

— Oui... oui, merci, Thomas. C'était... très émouvant.

Il lui sourit, sans faire de commentaire, mais elle vit dans son regard qu'il comprenait sa confusion.

— Superbe ! Superbe ! s'exclama Joshua, enthousiaste. Cecily n'a jamais été meilleure. Elle surpasse Sarah Bernhardt. Caroline, Thomas, nous devons aller la féliciter. Venez !

Il se précipita hors de la loge, sans penser qu'ils n'avaient peut-être pas envie de le suivre.

Caroline jeta un regard interrogateur à Pitt, qui haussa les épaules en souriant.

Ils rattrapèrent Joshua dans le promenoir. Celui-ci poussa une porte portant la mention « Privé », emprunta un long couloir, descendit une volée de marches éclairée par une veilleuse à gaz et poussa une autre porte, qui ouvrait sur un palier desservant différentes loges. Sur chaque porte était inscrit le nom d'un acteur. Celle de Cecily Antrim était entrebâillée ; un brouhaha de voix parvenait de l'intérieur.

Joshua frappa et entra, Pitt et Caroline sur les talons.

Cecily, debout devant une coiffeuse couverte de pots de crème et de poudre, était encore vêtue de la robe qu'elle portait au troisième acte. L'actrice approchait la quarantaine, mais avait conservé une silhouette de jeune fille ; l'une de ces femmes sur lesquelles le temps n'a pas de prise. Sa beauté était intérieure, dans l'expression de ses yeux magnifiques.

En apercevant Joshua, elle poussa un petit cri ravi et lui ouvrit ses bras.

— Joshua chéri !

Il s'avança vers elle, l'enlaça et l'embrassa sur les deux joues.

— Tu t'es surpassée, Cecily ! Enfin, les gens vont être obligés de réfléchir...

Elle recula d'un pas, gardant ses bras autour du cou de Joshua.

— Tu le crois vraiment ? fit-elle avec un sourire radieux. Tu crois que nous allons réussir ?

— Bien sûr ! Je ne t'ai jamais menti ! Si je n'avais pas adoré la pièce, je me serais contenté de vagues compliments. Quant au succès futur de la pièce... il est tout entier dans la main des dieux.

Cecily éclata de rire.

— Pardonne-moi, Joshua. Je n'aurais jamais dû douter de toi ! Ah, si seulement les gens pouvaient comprendre le point de vue de l'héroïne ! reprit-elle avec un grand geste de la main. Freddie pourra, j'espère, présenter son amendement à la Chambre des communes. Notre but est d'abord de faire évoluer l'opinion publique pour

qu'ensuite soit modifiée la législation actuelle. Le théâtre d'Ibsen n'a-t-il pas déjà accompli des miracles ? Les gens finiront bien par comprendre que les femmes elles aussi ont le droit de demander le divorce. Quel bonheur de vivre une époque de changement !

— Tu as raison, fit Joshua, qui parut soudain se souvenir de Caroline et de Pitt.

— Cecily, je te présente ma femme, Caroline, et son gendre, Thomas Pitt.

— Enchantée, fit l'actrice en leur adressant son plus charmant sourire.

Caroline observa les autres personnes qui se trouvaient dans la loge : un jeune couple et Lord Frederick Warriner, que Cecily avait présenté sous le nom de Freddie, un homme au visage puissant, au nez épaté et à la bouche sensuelle, qui arborait une expression aimable, presque amusée, sans jamais quitter Cecily du regard ; il lui vouait de toute évidence une grande admiration. C'était lui qui devait soumettre au Parlement l'amendement destiné à libéraliser les procédures de divorce en faveur des femmes.

Le jeune acteur dont Caroline avait remarqué la prestation était affalé dans un fauteuil. De près, il ressemblait tant à Cecily que quand il se présenta, Orlando Antrim, Caroline ne douta pas qu'il s'agissait du fils de l'actrice.

Joshua et Cecily étaient toujours en grande conversation, à peine conscients de la présence des autres.

— Nous avons répété la scène sous trois angles différents, expliquait cette dernière avec sérieux. Tu vois, nous aurions pu la jouer proche de l'hystérie, avec des cris, des larmes, des gestes saccadés... Ou bien choisir un registre tragique, plus retenu... Qu'aurais-tu fait à ma place ? Et toi, Orlando ? ajouta-t-elle en se tournant vers son fils.

— Je ne sais pas, maman. Je ne me disputerai pas avec toi comme sur scène. Mon rôle me suffit !

Elle fit semblant de se mettre en colère, puis éclata de rire et se tourna enfin vers Caroline, posant sur elle son beau regard gris-bleu.

— Avez-vous aimé la pièce ? J'aimerais avoir votre avis... sincère.

Caroline se sentit prise au piège. Tout le monde la regardait, attendant sa réponse, y compris Joshua. Fallait-il donner une réponse polie et flatteuse ou dire la vérité, à savoir que la pièce était dérangeante, qu'elle soulevait des questions qu'il valait mieux ne pas poser ? Qu'attendait Joshua ? Elle ne devait pas le regarder, ne pas attendre d'aide de sa part. Elle se sentit brusquement étrangère à toutes les personnes présentes.

Cecily Antrim rayonnait, sûre d'elle, de sa beauté. Elle se mit à rire.

— Ma chère, n'ayez pas peur de froisser mon amour-propre ! Je

suis prête à tout entendre !

— Je n'en doute pas, Miss Antrim, dit Caroline, retrouvant enfin sa langue. Mais il est difficile de résumer mes impressions en quelques mots, car je sais que vous n'attendez pas seulement une réponse banale ou flatteuse de ma part. L'œuvre mérite qu'on lui accorde réflexion...

— Bravo ! fit Orlando en battant silencieusement des mains. Dites-nous le fond de votre pensée, Mrs. Fielding. Nous avons besoin d'entendre une critique sincère, venant d'une personne extérieure au milieu du théâtre.

Un silence total envahit la pièce. Caroline sentit sa gorge se serrer. Elle avala sa salive. Tout le monde la regardait.

— La pièce soulève de nombreuses questions. Je pense que certaines appellent une réponse, et d'autres non. À chacun son fardeau, n'est-ce pas ? Ce qui permet de le supporter, c'est précisément le fait que personne n'en sache rien.

Cecily sursauta.

— Mais c'est un cri du cœur ! Joshua ? Que dis-tu de cela ?

Ce dernier rougit légèrement.

— J'espère ne pas être un trop lourd fardeau pour Caroline.

Tout le monde rit, excepté Pitt. Caroline sentit son visage s'empourprer. Elle aurait aimé pouvoir rire, elle aussi, mais en était incapable. Elle se sentait gauche et empotée comme une écolière, alors qu'elle était la plus âgée de toutes les personnes présentes dans cette pièce. À trois ou quatre ans près, elle aurait pu être la mère de Cecily, qui avait à peu près l'âge de Joshua.

Comment garder sa dignité et ne pas se ridiculiser devant ces gens qui devaient se demander pourquoi Joshua avait épousé une femme aussi guindée, aussi dépourvue d'imagination, étrangère à leur monde et incapable de lâcher un trait d'esprit ?

Ils guettaient sa réaction. Elle ne devait pas les décevoir. Ne sachant pas mentir, elle n'avait plus qu'à se jeter à l'eau et dire ce qu'elle pensait.

Elle s'adressa à Cecily, comme si celle-ci était seule dans sa loge.

— Je pense qu'étant actrice, vous avez l'habitude de parler au nom des autres et de ressentir les émotions de femmes qui ne vous ressemblent pas...

Elle laissa flotter une interrogation dans sa voix.

— Ah ! Touché, Mrs. Fielding ! s'écria Orlando. Elle t'a bien eue, maman ! Penses-tu souvent aux femmes fragiles, vulnérables ? Elles ont peut-être le droit de cacher leurs blessures intimes, non ?

L'homme qui s'appelait Harris parut choqué.

— Que suggères-tu, Orlando ? La censure ?

Dans sa bouche, le mot sonnait comme « trahison ».

— Bien sûr que non ! riposta Cecily. C'est absurde. Orlando déteste la censure autant que moi. Nous nous battons tous deux jusqu'à notre dernier souffle pour la liberté d'expression ! Sans elle, les gens finiraient sur le bûcher parce qu'ils adorent des dieux différents – ou le même dieu avec des mots différents.

Elle eut un haussement d'épaules théâtral.

— Nous reviendrions au Moyen Âge, à l'Inquisition !

— Ma chère, un minimum de censure, ou du moins d'autocensure, est indispensable, intervint Frederick Warriner. Ne pas crier « Au feu » dans un théâtre bondé, surtout s'il n'y a pas de feu. Et même s'il y en a un, créer la panique ne sert à rien. Les spectateurs risqueraient de périr piétinés plutôt que brûlés par les flammes.

Cecily se mit à rire.

— Vous avez raison. Il ne faut jamais crier « Au feu » dans un théâtre au beau milieu d'une représentation !

Tout le monde s'esclaffa.

Caroline attendait la réponse de Joshua, mais ce fut Pitt qui prit la parole.

— Attention, il y a un risque de poursuites en diffamation. À moins que l'on ne soit critique de théâtre.

Cecily pivota vers lui.

— Grand Dieu ! Si j'avais su que vous écoutiez si attentivement, monsieur, je vous aurais prêté davantage d'attention. Vous n'êtes pas critique, j'espère ?

Pitt sourit.

— Non, madame. Je suis policier.

Elle écarquilla les yeux.

— Policier ? Vraiment ?

Il hocha la tête.

— Mais c'est affreux ! Vous arrêtez les pickpockets et les gens qui font du scandale sur la voie publique ?

— Non, madame, je m'occupe d'affaires criminelles, répondit-il d'un ton grave.

Orlando se leva brusquement, se dirigea vers la porte et lança dans le silence :

— Je suis d'accord avec Mrs. Fielding, maman : il y a des questions que nous ne devons pas poser parce que nous ne voulons pas entendre la réponse. La liberté de parole, maman, devrait aller de pair avec la liberté de ne pas écouter ! Je meurs de faim. Je vais essayer de trouver quelque chose à grignoter. Bonsoir, tout le monde.

— Bonne idée, dit Cecily qui, pour la première fois, paraissait avoir perdu de son assurance. Dîner au champagne pour tout le monde ?

Joshua déclina poliment l'invitation et, offrant son bras à Caroline, quitta la loge. Pitt leur souhaita une bonne nuit et partit de son côté.

Caroline et Joshua rentrèrent chez eux en cab ; ils parlèrent des personnages de la pièce, du jeu des acteurs, sans jamais mentionner le nom de Cecily Antrim.

Le lendemain matin, Joshua partit tôt pour rencontrer un auteur dramatique ; Caroline prit donc son déjeuner toute seule. Elle contemplait sa deuxième tasse de thé, qu'elle avait laissée refroidir, quand belle-maman fit son entrée dans la salle à manger, en s'appuyant lourdement sur sa canne. L'âge et un fort mauvais caractère avaient marqué ses traits ; ses petits yeux noirs observaient Caroline avec une expression désapprobatrice.

— Vous avez une mine à faire peur, ce matin, dit-elle avant de tâter la théière. Le thé est-il encore chaud ? Ça m'étonnerait !

— En effet, répondit Caroline en relevant la tête.

La vieille dame tira une chaise à elle et s'assit en face de sa bru.

— Admettre que j'ai raison ne sert pas à grand-chose. Allez vous arranger un peu ! Un mari n'aime pas trouver sa femme avec une tête pareille, surtout si elle est plus âgée que lui. Le laisser-aller est difficilement acceptable lorsque l'on est jeune et jolie, mais à plus de cinquante ans, il est inadmissible !

Caroline, qui avait passé toutes ses années de mariage avec Edward Ellison à tenir sa langue et à se montrer polie vis-à-vis de sa belle-mère, jugea que cette fois sa grossièreté dépassait les bornes, d'autant plus qu'elle n'avait pas tout à fait tort. Elle perdit patience.

— Merci, belle-maman. Je ne doute pas que vous parlez d'expérience.

La vieille dame resta bouche bée. Sa belle-fille ne s'était jamais rebellée devant elle.

— Je présume que la pièce était mauvaise, décréta-t-elle, préférant changer de sujet.

— Non, excellente, au contraire, la contredit Caroline.

— Alors pourquoi faites-vous une tête de six pieds de long devant une tasse de thé froid ? Vous pouvez sonner la bonne pour qu'elle vous apporte une théière ! Nous ne sommes pas chez Emily, à Ashworth Hall, mais le jeune acteur que vous avez choisi d'épouser il y a dix ans gagne suffisamment d'argent pour vous payer des domestiques, j'imagine ?

Furieuse, Caroline lança la première chose qui lui passa par la tête.

— Savez-vous qu'hier soir j'ai rencontré un gentleman charmant, venu d'Amérique à la recherche de ses origines ?

— Je ne vois pas le rapport avec ma question, bougonna Mrs. Ellison.

— Si vous voulez du thé, sonnez la bonne et elle vous en apportera, répondit Caroline. Je vous ai parlé de ce gentleman car je pense qu'il

vous est apparenté.

— Je vous demande pardon ?

— Ce Mr. Ellison vous est apparenté, répéta Caroline.

— Ce monsieur prétend faire partie de ma famille ? Vous n'en faites plus partie, ma chère, depuis que vous avez choisi de devenir...

— Mrs. Fielding, belle-maman.

La vieille dame faisait systématiquement semblant d'oublier le nom de famille de Joshua.

— Oui, ce monsieur, comme vous dites, déclare faire partie de la famille. Et sa ressemblance avec Edward est tout à fait frappante.

Mrs. Ellison en oublia de sonner la bonne.

— Vraiment ? Quel genre d'homme est-il ? Et à quel degré de parenté prétend-il ?

— Apparemment, beau-papa... avait été marié avant de vous rencontrer.

Le visage de la vieille dame demeura impassible.

— Samuel est son fils, conclut Caroline.

— Tiens donc ? Eh bien... nous verrons. Vous n'avez pas répondu à ma question : quel genre d'homme est-il ?

— Charmant, intelligent, cultivé et apparemment assez fortuné, répondit Caroline. Je l'ai trouvé très agréable. J'espère qu'il viendra nous rendre visite.

Elle prit une profonde inspiration.

— En fait, j'ai bien l'intention de l'inviter ici.

Mrs. Ellison ne pipa mot, mais elle s'empara de la cloche et l'agita furieusement.

CHAPITRE III

Le lendemain, après avoir pris son petit déjeuner et nourri les chats, Pitt partit à Bow Street, déçu de ne pas avoir reçu de lettre au premier courrier. Il n'éprouvait aucun plaisir à rester seul dans la maison déserte. La pièce de théâtre l'avait troublé et il aurait aimé pouvoir en discuter avec Charlotte.

Il était encore trop tôt pour avoir des nouvelles de Tellman, parti enquêter à Douvres. Pitt espérait toujours que le cadavre de Horseferry Stairs ne fût pas celui d'Henri Bonnard, car si tel était le cas, l'incident diplomatique entre les deux pays était inévitable.

En milieu de matinée, alors qu'il étudiait des dossiers de personnes disparues, le sergent Leven vint frapper à sa porte.

— Monsieur, y a une dame en bas, qui dit que son employeur est pas rentré chez lui depuis au moins deux jours. D'après elle, ça lui ressemble pas. Il manque jamais un rendez-vous. Sa réputation dépend de sa ponctualité ; il peut pas faire attendre les gens de la bonne société, sinon ils reviennent pas chez lui.

— Eh bien, prenez sa déposition, Leven ! Et si vous pensez que c'est sérieux, voyez avec l'inspecteur Brown.

— Monsieur, le problème, c'est que la dame nous a donné un signalement qui correspond à celui du pauvre diable que vous avez trouvé à Horseferry Stairs. J'ai pensé que vous voudriez lui parler, et même l'emmener à la morgue pour identifier le corps.

Pitt s'en voulut de ne pas avoir réagi assez vite.

— Merci, Leven. Vous avez bien fait de me prévenir. Je vous tiendrai au courant. Faites-la monter, voulez-vous ?

— Tout de suite, monsieur ! répondit le sergent avec un sourire satisfait.

Cinq minutes plus tard, il était de retour, accompagné d'une petite femme robuste, dont le visage reflétait une vive inquiétude.

— C'est vous le monsieur à qui je dois parler ? demanda-t-elle sitôt entrée dans le bureau. Vous voyez, il est parti depuis deux jours et tout le monde me demande où il est passé !

Elle secoua la tête.

— Moi, j'en ai pas la moindre idée ! Tout ce que je sais, c'est que ça lui ressemble pas. Ça fait des années que je lui fais son ménage et je l'ai jamais vu manquer un seul rendez-vous, même quand il est malade. Toujours disponible pour ses clients. C'est comme ça qu'il est

arrivé là où il est.

— Et où est-il, Mrs... ?

— Vous comprenez pas ! protesta-t-elle. Personne sait où il est ! Disparu dans la nature ! Évaporé ! C'est pour ça que je suis venue voir la police. Il lui est arrivé quelque chose, pour sûr.

— Je vous en prie, asseyez-vous, Mrs... ?

— Geddes. Mrs. Geddes.

Elle prit place en face de lui et arrangea ses jupes.

— Merci. Vous voyez, je fais le ménage et la cuisine chez lui depuis dix ans et je connais ses habitudes. Là, y a quelque chose qui cloche.

— Son nom, Mrs. Geddes ?

— Cathcart. Delbert Cathcart.

— Bien. Et où habite-t-il ?

— Battersea. Au bord de la Tamise. Une jolie petite maison. Je vois pas le rapport avec sa disparition.

— Pouvez-vous me décrire Mr. Cathcart, s'il vous plaît ? reprit Pitt, patient.

— Ben... ni trop grand ni trop petit. Pas trop gros... Plutôt du genre chic. Des cheveux blonds et une moustache. Une moustache, hein, pas des favoris. Toujours bien habillé. Très élégant. Ça va vous servir à quelque chose, ce que je vous dis ?

Pitt avait beau avoir l'habitude d'annoncer un décès, ce moment était toujours pénible pour lui.

— Eh bien, nous avons trouvé hier matin un homme mort dans une barque. Nous ignorons son identité, mais son signalement, hélas, concorde avec celui que vous venez de me donner. Je suis désolé de vous demander cela, mais pourriez-vous m'accompagner pour reconnaître le corps ?

Elle dévisagea Pitt avec de grands yeux.

— Ben... s'il le faut... Vaut mieux que ce soit moi plutôt qu'une de ces dames de la haute.

— Fréquente-t-il beaucoup de ces dames ? s'enquit Pitt avec curiosité.

Il ignorait si le cadavre était celui de ce Cathcart, mais il devait obtenir le maximum d'informations avant que Mrs. Geddes ne voie le corps : elle risquait d'être impressionnée au point de ne plus pouvoir lui répondre de façon cohérente.

— Bien sûr ! C'est le meilleur photographe de tout Londres.

— Je l'ignorais, répondit Pitt, qui ne connaissait pas grand-chose à cette nouvelle forme d'art. Parlez-moi un peu de lui.

— Il fait des belles photographies, vous savez. Vraiment uniques. Les gens sont toujours contents de son travail.

Pitt se leva.

— Pouvez-vous m'accompagner, Mrs. Geddes ? La morgue n'est pas

très loin. J'espère qu'il ne s'agira pas de Mr. Cathcart.

Il avait dit cela spontanément, pour la rassurer, mais il mentait. Il préférait de loin que le défunt fût un photographe britannique plutôt qu'un diplomate français.

Mrs. Geddes se leva et lissa ses jupes.

— Bien sûr. Je vous suis.

Ils se rendirent à la morgue à pied, mais le bruit de la rue empêchait toute conversation. Cabriolets, omnibus, charrettes, haquets de brasseur passaient à côté d'eux avec fracas. Sur les trottoirs, les marchands ambulants s'égosillaient, se disputaient avec les chalands ou riaient bruyamment de leurs plaisanteries.

Le silence de la morgue leur parut d'autant plus pesant. Soudain, dans cette atmosphère glaciale et humide, le monde des vivants semblait bien lointain. L'employé les conduisit dans la chambre froide où étaient conservés les corps et souleva le drap qui couvrait le cadavre de Horseferry Stairs.

Mrs. Geddes regarda le visage et poussa un petit cri étouffé.

— Mon Dieu, c'est lui ! fit-elle d'une voix étranglée. C'est ce pauvre Mr. Cathcart !

— En êtes-vous certaine, Mrs. Geddes ?

— Aussi sûre que je vous vois.

Elle se détourna et porta sa main à sa bouche.

— Mais qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— On l'a frappé à la tête, expliqua Pitt, omettant de faire état de la robe verte et des menottes.

Elle écarquilla les yeux.

— Vous voulez dire qu'on l'a fait exprès ? Que quelqu'un l'a tué ?

— Oui.

— Et pourquoi on aurait voulu tuer ce pauvre Mr. Cathcart ? Il s'est fait voler ?

— Apparemment non. Savez-vous s'il s'est disputé avec quelqu'un ces derniers temps ?

— Non, répondit-elle aussitôt. C'était pas du tout le genre d'homme à se bagarrer.

Elle détourna les yeux, pour ne pas voir le corps. Pitt fit signe à l'employé de la morgue de remonter le drap sur le visage.

— Merci, Mrs. Geddes. Auriez-vous l'obligeance de m'amener chez lui ? Nous prendrons un cab.

Il attendit qu'elle recouvre ses esprits, puis la guida hors de la morgue dans la rue ensoleillée.

— Comment vous sentez-vous ? demanda-t-il, remarquant sa pâleur. Voulez-vous vous asseoir un moment ou boire un petit remontant ?

— Non, merci, fit-elle bravement. C'est très gentil à vous, mais nous boirons une bonne tasse de thé en arrivant là-bas. Vous devez vite trouver celui qui a fait ça, que je le voie pendu au bout d'une corde.

Pitt héla un cab, demanda l'adresse à Mrs. Geddes et la cria au cocher. Pendant tout le trajet, la pauvre femme garda ses poings serrés sur ses genoux ; de temps en temps, elle poussait un soupir attristé. Pitt prit le parti de ne pas la questionner et de lui laisser le temps de surmonter cette épreuve.

Le cab traversa Battersea Bridge pour se rendre sur l'autre rive et fit halte devant une très jolie maison entourée d'un jardin donnant sur la Tamise. Pitt aida Mrs. Geddes à descendre, régla la course et pria le cocher de se rendre au poste de police le plus proche, afin qu'on lui envoie un agent.

Mrs. Geddes remonta l'allée en reniflant, sortit une clé de sa poche et ouvrit la porte d'entrée. Pitt regarda autour de lui : il se trouvait dans un vestibule tout en longueur, éclairé par une grande baie vitrée. Plusieurs photographies ornaient les murs ; parmi celles-ci, un groupe de gamins dépenaillés jouant dans la rue, et des élégantes en capeline aux courses d'Ascot.

— Je vous avais dit qu'il faisait de belles photographies, hein ? lui rappela Mrs. Geddes. Le pauvre. Je sais pas ce que vous espérez trouver dans la maison. Il manque rien ; on a dû l'attaquer dans la rue. Il recevait que des gens honnêtes, ici !

— Quelle sorte de gens recevait-il ? demanda Pitt en la suivant dans un élégant petit salon meublé en style Sheraton ; le tapis de Boukhara devait coûter une fortune : un an du salaire de Pitt, au bas mot.

Les fenêtres donnaient sur une pelouse arborée qui descendait en pente douce jusqu'au fleuve : le feuillage d'un saule pleureur se reflétait dans les eaux tranquilles. Pitt admira la pergola blanche couverte de roses.

— Elle lui servait beaucoup, soupira Mrs. Geddes. Les gens aiment bien que l'on fasse leur portrait devant un joli décor, surtout les dames. Elles trouvent ça romantique. Les messieurs préfèrent poser dans leur bel uniforme, prendre des airs importants. Un jour j'ai vu une espèce de nabot déguisé en Jules César ! Je vous demande un peu !

Le ton de sa voix traduisait la piètre opinion qu'elle avait de ces messieurs.

— Mr. Cathcart n'y voyait pas d'objection ?

— Bien sûr que non ! C'était son travail, de photographier les gens habillés comme ils voulaient. Moi, je trouve ça idiot. Enfin... Je vois toujours pas ce que vous cherchez ici. Je vous dis qu'il manque rien.

Pitt embrassa la pièce du regard et réfléchit. Cathcart avait-il été assassiné chez lui ? Cette maison était l'endroit rêvé pour mettre une embarcation à flot. Mais il y avait des dizaines d'autres maisons bâties au bord du fleuve.

— Recevait-il beaucoup ? Organisait-il des soirées ?

Mrs. Geddes le regarda sans comprendre.

Il réitéra sa question. Elle secoua la tête.

— Non, pas que je sache.

— Vous n'aviez jamais un grand nettoyage à faire, beaucoup de vaisselle à laver ?

— Non, sauf si vous appelez beaucoup trois ou quatre assiettes. Pourquoi vous me demandez ça ? On tue pas les gens pendant qu'on est à table, tout de même !

Pitt décida de lui révéler une partie de la vérité.

— Lorsque nous l'avons trouvé, il était habillé comme pour un bal costumé. Cela m'étonnerait qu'il se soit promené dans la rue déguisé ainsi.

— Ses clients s'habillaient bizarrement, mais lui, jamais ! s'indigna Mrs. Geddes. C'était un homme très sérieux, Mr. Cathcart, bien plus sérieux que ses modèles !

Pitt songea que la pauvre femme ne savait peut-être pas tout de la vie privée de son employeur, mais s'abstint de le lui dire.

— Savez-vous s'il y avait une barque amarrée au fond du jardin ?

— Une barque ? J'en sais rien. Il a été trouvé dedans, c'est ça ? demanda-t-elle d'un air malheureux.

— En effet. Avez-vous fait du ménage, hier ?

— J'ai juste donné un coup de balai. Le lit était même pas défait, mais bon, ça lui arrivait de temps en temps de pas dormir ici.

— Vous voulez dire qu'il passait la nuit ailleurs ? Y avait-il une... personne dans sa vie ? s'enquit Pitt, prudent.

— Ben, je la vois pas en train de l'assassiner ! Je dirais pas que j'étais d'accord sur leur liaison, mais bon, c'est pas une méchante fille.

— Connaissez-vous son nom ?

— Y va bien falloir lui annoncer la nouvelle, de toute façon, hein ? Elle s'appelle Lily Monderell. Me demandez pas comment ça s'écrit.

— Et où puis-je trouver cette Miss Monderell ?

— De l'autre côté du pont, dans Chelsea. Il doit y avoir l'adresse quelque part...

— J'aimerais que nous fassions le tour du propriétaire, lui demanda Pitt. Vous pourriez me dire si des objets ont été déplacés ou ont disparu.

— Je me demande bien ce que vous espérez trouver, fit-elle en clignant des yeux et en reniflant. S'il y avait eu quelque chose de pas normal, je m'en serais aperçue !

La police allait mettre la maison sens dessus dessous, fouiller dans les affaires de son employeur en son absence et sans son autorisation. Pour elle, la mort de Cathcart devenait réalité.

— Vous n'avez peut-être pas fait attention à tout. Venez, commençons par le rez-de-chaussée ; ensuite nous monterons à l'étage.

— Vous perdez votre temps ! s'insurgea Mrs. Geddes. Vous feriez mieux d'aller chercher là-bas...

Elle eut un grand geste du menton en direction de la ville, au loin.

— C'est là-bas que vous trouverez des assassins...

Néanmoins, elle entreprit de lui faire visiter la maison. Celle-ci était meublée avec une certaine extravagance, mais non sans distinction, comme si Cathcart avait disposé les rideaux et les objets pour servir de décor à des prises de vue : un chat égyptien en albâtre aux lignes très pures côtoyait une icône russe dans les tons rouge, noir et or. Ornant le palier du premier étage, le tableau d'un peintre préraphaélite représentant un chevalier debout devant un autel était accroché au-dessus d'un vase rempli de branchages aux feuilles lancéolées. L'ensemble, très agréable à l'œil, donnait une idée des goûts originaux du propriétaire. Pitt se prit à regretter la disparition d'un homme si raffiné.

Mrs. Geddes lui montra chacune des pièces, toutes impeccablement rangées. Aucun meuble, aucun coussin ne semblait avoir été déplacé. Impossible d'imaginer qu'une fête costumée ayant tourné à l'orgie se soit déroulée dans ces lieux ou qu'une dispute entre deux convives ait abouti à un meurtre.

La dernière pièce qu'ils visitèrent se trouvait au deuxième étage, en haut d'une étroite volée de marches. Elle prenait toute la longueur de la maison et était éclairée par de grandes fenêtres et des vasistas laissant entrer un flot de lumière ; à l'évidence, il s'agissait de l'atelier de Cathcart. Les fenêtres donnaient sur la Tamise ; une personne photographiée à cet endroit paraîtrait n'avoir que le ciel derrière elle. Le fond de la pièce était encombré d'objets hétéroclites, rassemblés là pour les besoins du photographe.

— Je monte pas souvent ici, expliqua Mrs. Geddes, sauf de temps en temps pour donner un coup de plumeau. Je touche à rien.

Pitt regarda l'amoncellement d'accessoires avec curiosité : il remarqua, entre autres, un casque de Viking à cornes, une armure du Moyen Âge incomplète, des tissus de velours de différentes teintes, un éventail en plumes d'autruche, deux faisans empaillés, un bouclier celte renforcé de bosses de métal, plusieurs épées, lances, piques, et toutes sortes d'uniformes militaires. Une grande penderie abritait des toilettes féminines et des habits masculins de différentes époques.

— Comme je vous le disais, chuchota Mrs. Geddes, y en a qui aiment s'habiller bizarrement...

Quatre appareils photographiques couverts d'un tissu noir reposaient sur leur trépied. Pitt, qui n'en avait encore jamais vu de près, les observa avec intérêt : des boîtes en bois et en métal, dont deux cerclées de cuivre et munies de soufflets en cuir. Sur le sol, plusieurs lampes à arc, alimentées non pas au gaz, mais par de gros câbles électriques.

— Elles fonctionnent grâce à une machine qui s'appelle une dynamo, expliqua fièrement Mrs. Geddes. Il disait que la lumière du jour n'était pas suffisante pour faire de belles photographies d'intérieur.

Delbert Cathcart s'était donc spécialisé dans le portrait d'art et avait investi beaucoup d'argent dans l'achat d'un matériel de qualité.

— Il y a une pièce spéciale pour développer les photographies, au sous-sol, poursuivit la femme de ménage. C'est plein de produits chimiques qui sentent mauvais. Mais il me laissait jamais y entrer. Il disait que si je renversais un flacon, je pouvais me brûler ou respirer des saletés...

— Gardait-il des clichés dans cette pièce ? demanda Pitt en regardant avec curiosité autour de lui.

— Dans le tiroir de cette commode, là, sur votre gauche.

Pitt ouvrit le tiroir et examina les épreuves une par une : la première représentait une femme déguisée en Cléopâtre, le cou chargé de longs colliers de perles, avec, posé à ses pieds, un panier d'osier d'où émergeait le corps d'un serpent plus vrai que nature. Une image saisissante, dont l'éclairage mettait en valeur la sensualité du modèle.

La seconde représentait un jeune homme au visage auréolé de cheveux blonds, cuirassé et armé d'un bouclier et d'une épée, tel saint Georges combattant le dragon. Son heaume trônait sur un guéridon. La lumière accrochait le plastron de son armure, son regard clair et sa chevelure pâle. Sans aucun doute, l'artiste n'avait pas fait le portrait d'un guerrier, mais celui d'un jeune homme luttant contre ses démons intérieurs.

Le photographe avait merveilleusement su capter l'essence même de la personnalité de ses modèles, bonté, douceur mais aussi vanité et autosatisfaction ; Pitt se dit qu'un tel don pour appréhender l'âme humaine avait pu lui attirer autant d'ennemis que d'amis.

Au moment où il refermait le tiroir, on sonna à la porte d'entrée.

— Je ferais bien d'aller voir qui c'est, dit Mrs. Geddes. Est-ce que je peux dire que Mr. Cathcart est mort, ou pas ?

— Pas pour le moment, répondit Pitt. Mais il s'agit sans doute de l'agent que j'ai envoyé chercher. Je dois informer le commissariat du quartier du décès de Mr. Cathcart ; s'il s'avère qu'il a été tué dans sa maison, l'affaire relèvera de leur secteur.

La police du district insisterait certainement pour reprendre

l'enquête ; dans la mesure où la victime n'était pas le diplomate français, Pitt n'avait aucune raison de continuer à s'occuper du dossier.

Il ne s'était pas trompé : le visiteur était bien un policier d'une quarantaine d'années, au visage aimable, nommé Buckler. Pitt résuma brièvement la situation à son intention, puis éloigna Mrs. Geddes, afin de pouvoir donner à son collègue les détails sordides de leur découverte.

— J'avoue que je suis très surpris, monsieur, fit Buckler quand Pitt eut terminé son exposé. Mr. Cathcart était un peu original, comme tous les artistes, mais c'était un gentleman tout à fait respectable. C'est affreux de mourir comme ça.

— En effet, dit Pitt, qui n'était pas tout à fait persuadé que Cathcart fût l'honorable gentleman décrit par son collègue. Selon la femme de ménage, aucun objet n'a été déplacé et rien ne montre qu'un inconnu soit récemment entré dans la maison ; il n'y a aucune trace d'effraction.

— Pensez-vous qu'il a été tué ici ? demanda Buckler, en regardant autour de lui. Je n'imagine pas Mr. Cathcart se promenant en robe dans la rue, même en pleine nuit ! On a pu placer son cadavre dans la barque et larguer les amarres. Elle aura dérivé jusqu'à Horseferry Stairs.

Les deux hommes redescendirent au rez-de-chaussée et passèrent devant le salon où se trouvait Mrs. Geddes.

— Faites attention de ne pas vous prendre les pieds dans le tapis en sortant ! leur cria-t-elle. Le bord est tout effiloché. J'arrêtais pas de répéter à Mr. Cathcart qu'il fallait le faire arranger.

Pitt regarda le plancher nu et ciré.

— Quel tapis, Mrs. Geddes ? Je n'en vois pas.

— Le tapis vert et rouge, avec un bord effiloché ! cria-t-elle du fond du salon.

— Je vous assure qu'il n'y a pas de tapis, Mrs. Geddes. Le parquet est nu.

Il entendit le bruit de ses pas se rapprocher ; elle apparut sur le seuil et examina le parquet avec incrédulité.

— Mais... il y a toujours eu un tapis, ici ! Ça par exemple, il a disparu !

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Voyons voir... c'était la veille du jour où Mr. Cathcart a été... Oui, c'est ça, la veille. Le tapis était là, j'en suis sûre, parce que je lui ai répété pour la n-ième fois qu'il devait le faire recoudre. Je lui ai même donné le nom d'un bon tapissier. En fait, c'est un cordonnier, mais il répare aussi bien la laine que le cuir.

— Est-il possible que Mr. Cathcart le lui ait porté ?

— Ah, ça non. Il m'aurait demandé de le faire. Mais pourquoi on lui aurait volé son tapis ?

Tout en parlant, elle regardait droit devant elle, le front plissé, fixant le vase de porcelaine bleu et blanc posé sur une jardinière.

— Un problème, Mrs. Geddes ?

— Ce vase était pas là avant. Mr. Cathcart aurait jamais mis un vase bleu et blanc devant des rideaux rouges. Non, il y avait un vase rouge et doré, deux fois plus gros que celui-ci.

Elle secoua la tête.

— Je comprends pas pourquoi on a changé le vase de place...

— Quelqu'un a peut-être voulu cacher la disparition de l'autre vase. Quelqu'un qui ignorait que vous aviez bonne mémoire.

Elle eut un sourire satisfait, puis soudain pâlit et écarquilla les yeux.

— Vous... vous voulez parler de l'assassin ?

— Il s'agit seulement d'une hypothèse, fit Pitt pour la rassurer. Auriez-vous l'obligeance d'aller nous préparer une bonne tasse de thé ?

Dès qu'elle se fut éloignée, il s'agenouilla sur le parquet et fit courir ses doigts le long de la plinthe, derrière la jardinière. Une écharde lui piqua le doigt ; il la ramassa et la montra à Buckler : un minuscule éclat de porcelaine, dont le côté extérieur était rouge foncé.

— Vous en concluez qu'il a été tué ici ? demanda Buckler en se penchant vers lui.

— Probablement.

— Je ne vois aucune trace de sang, remarqua Buckler.

— Il a dû être absorbé par le tapis.

— Où est-il passé ? Avez-vous regardé dans le jardin, dans les poubelles ? Non, l'assassin a dû l'emporter. Mais je ne comprends pas pourquoi.

— Je n'ai pas encore fouillé le jardin, fit Pitt en se relevant. J'attendais votre venue.

Buckler tira sur les pans de sa tunique et prit une inspiration.

— Eh bien, monsieur, nous n'avons plus qu'à nous y mettre, n'est-ce pas ?

Ils sortirent dans le jardin où les feuilles de châtaignier commençaient à jaunir. Sur les plates-bandes, le violet des asters d'automne rivalisait d'éclat avec l'orange des soucis. Les dernières roses offraient au soleil leurs pétales lumineux.

Les deux policiers traversèrent à pas lents la pelouse, jusqu'au grand saule pleureur dont les branchages retombaient dans l'eau du fleuve, formant une voûte au-dessus de la berge. Ils marchaient les yeux rivés au sol, à la recherche d'empreintes récentes.

— Là, fit soudain Buckler à voix basse. On a traîné quelque chose.

Regardez, l'herbe est couchée et les tiges cassées.

— On a dû porter le cadavre jusqu'ici, conclut Pitt, puis le poser par terre et le tirer vers la berge. Venez, allons voir.

Sur la berge, les mauvaises herbes étaient couchées, en effet ; hélas, le flux et le reflux de la marée au cours des dernières quarante-huit heures avaient effacé toute trace. Pitt remarqua un poteau, qui servait sans doute à l'amarrage d'un bateau.

Il regarda pensivement la surface ridée du fleuve, foncée comme de la tourbe. Au bout d'un moment, il vit briller dans l'herbe un petit éclat de porcelaine, puis un autre. De son côté, Buckler découvrit, à moitié immergée, sous les branches du saule pleureur, la masse sombre du tapis, qu'il avait tout d'abord prise pour un tronc d'arbre échoué.

N'ayant aucune envie de s'enfoncer dans la vase et n'osant pas demander à son collègue de le faire à sa place, Pitt alla à la cabane de jardin prendre un râteau ; avec l'aide de Buckler, il parvint à hisser le tapis gorgé d'eau sur la berge. Ils le déroulèrent et l'examinèrent sous toutes les coutures ; mais il était resté trop longtemps immergé pour que l'on puisse déceler des traces de sang.

— Il a été tué dans la maison, transporté jusqu'ici et déposé dans la barque, conclut Buckler. L'assassin a jeté les débris du vase cassé dans le fleuve. Il espérait peut-être nous faire croire que Cathcart était parti faire un tour en barque...

Pitt hocha la tête. Tout cela ne lui disait pas si le crime avait été prémédité ou non ; il pouvait seulement constater que le meurtrier, en pleine possession de ses esprits, avait tenté d'effacer les traces de son forfait.

— Seul un homme grand et fort a pu amener le corps jusqu'ici et le mettre dans la barque, observa Buckler.

— Ou bien quelqu'un l'a aidé... Bon, nous n'avons plus rien à faire ici. La marée monte. Allons au poste de police. Ce crime dépend de votre secteur.

Mais le commissaire Ward n'avait aucune envie de s'encombrer de cette affaire ; il argua que, le cadavre ayant été découvert à Horseferry Stairs, Pitt pouvait poursuivre une enquête qu'il avait déjà commencée.

— De plus, ajouta-t-il avec véhémence, Delbert Cathcart était un photographe de renom, qui travaillait pour une clientèle huppée. L'annonce de sa mort pourrait déclencher un beau scandale. L'enquête doit être menée avec la plus grande discrétion...

En descendant du train de Douvres, Tellman prit une tasse de thé et un sandwich à la gare, puis se rendit directement à Bow Street faire son rapport à Pitt.

— Aucune trace de Bonnard à Douvres ces jours-ci. Cependant, il est bien allé là-bas et a réservé un billet de ferry pour Calais ; mais il n'a pas embarqué, la police du port en est certaine. Il se trouve donc encore en Angleterre.

Il était à la fois soulagé de ne pas avoir procédé à l'arrestation d'un diplomate français et déçu de ne pas avoir continué son périple jusqu'en France.

— Le corps trouvé dans la barque n'était pas celui de Bonnard, l'informa Pitt, mais celui d'un photographe réputé nommé Delbert Cathcart, demeurant à Battersea, de l'autre côté du pont. Il possédait une très jolie maison donnant sur le fleuve.

Il lui expliqua en détail la découverte des fragments de porcelaine, du tapis roulé enfoncé dans la vase. Tellman l'écoutait, sourcils froncés.

— Mais alors où est passé Bonnard ? s'étonna-t-il. Pourquoi aller à Douvres et disparaître ensuite dans la nature ? Croyez-vous qu'il soit l'assassin de ce... Cathcart ?

— Il n'y a aucune raison de penser qu'il y ait un lien entre eux. À propos, ce soir, nous irons interroger l'amie de Cathcart, une certaine Miss Lily Monderell.

— Sa maîtresse ? releva Tellman avec mépris.

S'il détestait l'injustice sociale, les privilèges accordés aux riches, Tellman professait des idées très conservatrices sur les femmes et le mariage.

— Il faut bien commencer par quelque chose, décida Pitt. Je n'ai trouvé aucune trace d'effraction dans la maison ; le meurtrier était donc connu de la victime, qui l'a laissé entrer sans crainte. Miss Monderell pourra peut-être nous en dire davantage sur ses fréquentations.

— Avait-il des domestiques, ou seulement cette Mrs. Geddes ?

— Cathcart dînait souvent en ville et se débrouillait, semble-t-il, sans valet. Une femme venait faire la lessive deux fois par semaine et un jardinier entretenait la pelouse et les fleurs. Mais personne ne le connaissait mieux que Mrs. Geddes.

— Bon, nous verrons ce que nous dira votre Lily Monderell, grommela Tellman. En attendant, j'ai faim. Si nous allions manger quelque chose ?

— Bonne idée, dit Pitt, qui préférait dîner avec son adjoint dans une auberge bruyante que se retrouver seul dans le silence d'une maison vide.

Tellman s'était forgé une idée assez précise de Lily Monderell : une demoiselle de petite vertu, blonde, vulgaire, avec une grosse poitrine et une robe aux couleurs voyantes. Quelle ne fut pas sa surprise, en

entrant dans un charmant salon éclairé de lampes tamisées, de trouver une très jolie femme au regard hardi, à la bouche sensuelle, et dont le visage, auréolé d'une masse de cheveux bruns, reflétait un tempérament plein de fougue et de gaieté ! Ses formes généreuses étaient prises dans une robe rose fuchsia qui les mettait en valeur, sans ostentation. Tellman la trouva étrangement attirante.

Sitôt entré, Pitt lui annonça la triste nouvelle, en lui épargnant les détails sordides. Lily Monderell se laissa tomber sur son canapé et se pencha en avant, montrant une poitrine avenante. Manifestement, elle trouvait le policier très à son goût.

— Mon Dieu ! Pauvre Delbert, dit-elle en secouant la tête. Mais qui a pu faire une chose pareille ? Bien sûr, il n'avait pas que des amis, dans son métier. Il était le meilleur photographe de la capitale.

— Quel genre d'ennemis avait-il, Miss Monderell ? demanda Pitt. Des rivaux dans sa profession ?

— Je n'en connais aucun qui serait allé jusqu'à le tuer, mon chou, répondit Lily, qui, nota Tellman, avait un accent du Nord assez prononcé.

— Alors qui ? reprit Pitt, sans la quitter des yeux.

— Avez-vous déjà vu ses photographies ?

— Quelques-unes, oui. Excellentes, à mon avis. Certains de ses clients étaient-ils mécontents de ses travaux ?

Lily sourit.

— On voit que vous ne savez pas à qui il avait affaire... Vous souvenez-vous de Cléopâtre, à côté d'un serpent ?

— Oui.

— Qu'en avez-vous pensé ?

Tellman regrettait de ne pas avoir vu les photographies. Il se demanda si la Cléopâtre en question était habillée.

— Allons, mon chou, qu'en avez-vous pensé ? répéta Lily. Dites la vérité, que diable ! Ce pauvre Delbert mérite bien ça !

— Eh bien, le portrait était... très parlant, dit Pitt en rougissant légèrement.

Lily renversa la tête en arrière et partit d'un rire de gorge.

Tellman fut choqué. Cette femme venait d'apprendre la mort de son amant, et elle riait ! Il voulut prendre un air sévère, mais n'y parvint pas. La gaieté de Miss Monderell était communicative.

Lily lui jeta un coup d'œil et redevint sérieuse.

— Ne faites pas cette tête, mon chou, fit-elle gentiment. Vous ne connaissiez pas Delbert. C'était un bon vivant ; il aimait s'amuser. Il ne supportait pas les rabat-joie. S'il était là, il nous dirait de continuer à nous amuser sans lui.

Tellman ne sut que répondre : extérieurement, cette jeune femme répondait à l'image qu'il se faisait d'une maîtresse entretenue, mais

son naturel, sa simplicité, sa joie de vivre le déroutaient.

Elle se tourna vers Pitt.

— Vous savez choisir vos mots, commissaire. Très parlant, disiez-vous. Mais encore ? Allons, soyez honnête ! D'après vous, quel genre de femme a posé pour cette photographie ?

Pitt eut un sourire mi-figue, mi-raisin.

— Une personne sensuelle, égoïste et sans pitié. Une amie peu sûre, mais une ennemie redoutable.

Lily hochait lentement la tête.

— Vous voyez ? remarqua-t-elle avec fierté. Les bons portraits disent tout. Il suffit de les regarder une fois et vous devinez ce que le modèle a voulu cacher. Delbert était un génie. Il savait à merveille jouer avec l'ombre, la lumière et les accessoires.

— Quel genre d'accessoires ?

— Eh bien, le serpent, par exemple. Des papillons, un miroir, des couteaux, des fruits, des verres en cristal, des animaux empaillés, des fleurs... Mais le plus important, c'est le travail de la lumière : un visage photographié par-dessous ne sera pas le même, pris de côté ou par-dessus.

— Et vous croyez qu'il s'est fait des ennemis en réalisant ces portraits ? fit Pitt, dubitatif.

— Si vous posez cette question, c'est que vous méconnaissiez le poids de la vanité, répondit Lily en secouant la tête.

— Je ne connaissais pas Mr. Cathcart, souligna Pitt. Vous êtes mieux placée que moi pour me parler de ses ennemis.

— Vous avez raison, mon chou.

Une soudaine tristesse assombrit les traits de Lily. Tellman fut surpris de voir des larmes lui monter aux yeux. Par tact, Pitt préféra changer de sujet.

— Mr. Cathcart avait-il hérité de sa fortune, ou son travail lui rapportait-il beaucoup d'argent ?

Lily parut étonnée.

— Je l'ignore. Il n'en parlait pas. Il était généreux avec moi, mais je ne vivais pas à ses crochets. Je tiens à ce que vous le sachiez.

— Vous ne dépendiez donc pas de lui financièrement ? Étiez-vous amants ou simplement amis ? demanda Pitt.

Elle sourit malgré ses larmes.

— Je vois ce que vous voulez dire, commissaire. Vous vous trompez. Oui, nous étions amants. Delbert aimait les femmes et j'imagine que je n'étais pas la seule dans sa vie. Mais avec moi... c'était différent. Nous avions beaucoup d'estime l'un pour l'autre. Il était drôle ; je ne m'ennuyais jamais avec lui. Il va me manquer. Énormément. J'espère... que sa mort a été rapide... qu'il n'a pas souffert...

— Je pense qu'il n'a pas eu le temps de se rendre compte de ce qui lui arrivait, fit Pitt avec douceur.

— Vous ne dites pas cela pour me rassurer ?

Elle jeta un coup d'œil à Tellman, guettant sa confirmation.

— Un coup derrière la tête, confirma celui-ci. Il est probablement mort sur-le-champ.

Pourquoi tenait-il à ménager cette femme qui incarnait tout ce qu'il réprouvait ? Elle était l'opposé de Gracie ! Gracie si menue, si vive, avec ses grands yeux inquiets, son minois pointu, son mauvais caractère et son courage à toute épreuve. Si seulement... Non, c'était ridicule. Gracie ne l'aimait pas. Elle le tolérait parce qu'il travaillait avec Pitt ; elle aurait offert du thé et des gâteaux au diable en personne si Pitt le lui avait demandé.

Ce dernier continuait d'interroger Lily.

— Parlez-moi de Mr. Cathcart, Miss Monderell. Comment s'habillait-il ? Allait-il souvent au théâtre ? Avec qui passait-il ses soirées ?

— Delbert sortait beaucoup, surtout au théâtre.

— Aimait-il se déguiser, aller à des réceptions costumées, des bals masqués ?

Lily fronça les sourcils.

— Pourquoi cette question ?

— Il... il était bizarrement habillé quand nous l'avons trouvé.

Elle parut surprise.

— Cela m'étonne de sa part. Delbert portait des vêtements très classiques. Il disait qu'un déguisement reflète trop la personnalité.

— Comment se serait-il travesti, s'il avait choisi de le faire ?

Lily réfléchit.

— La seule fois où je l'ai vu déguisé, il était tout en noir, avec pour seuls accessoires un stylographe et un miroir. Que portait-il quand il est mort ?

Pitt hésita.

— Répondez-moi, commissaire.

— Une longue robe de velours vert.

— Une robe ? Je ne comprends pas...

— Une robe de femme.

— Non, je ne vous crois pas. C'est ridicule ! Delbert n'aurait jamais porté une robe ! Quelqu'un a dû l'habiller... après... après...

Elle frissonna et cligna des yeux.

— J'espérais que vous pourriez nous en dire plus sur ses fréquentations, insista Pitt.

— Eh bien non, je ne le peux pas ! réagit-elle d'un ton cinglant. Ses amis étaient peut-être... spéciaux, mais aucun n'aurait fait une chose pareille ! Pauvre Delbert, reprit-elle, troublée, avant de regarder à

nouveau Pitt droit dans les yeux. Je veux que vous retrouviez l'assassin, Mr. Pitt. Delbert ne méritait pas ça. C'est vrai, il se croyait parfois un peu trop malin et ne savait pas tenir sa langue... ça a pu lui attirer des ennemis. Il saisissait trop clairement la vérité de l'âme humaine. Mais ce n'était pas un mauvais homme. Il aimait plaisanter, s'amuser, et il était généreux. Trouvez celui qui lui a fait ça...

— Je ferai mon possible, Miss Monderell, répondit Pitt. En attendant, si vous pouviez me dresser une liste de ses amis... Peut-être pourront-ils nous aider.

Lily Monderell se leva d'un mouvement gracieux et se dirigea vers son secrétaire, dans un bruissement de satin, laissant dans son sillage un parfum chaud et sucré, qui laissa Tellman tout troublé.

CHAPITRE IV

Mariah Ellison était anxieuse ; or, l'anxiété était un état émotionnel qu'elle avait depuis longtemps banni de sa vie, maîtrisant les événements de façon à ne jamais être prise au dépourvu.

Évidemment, tout était la faute de sa belle-fille. Épouser un acteur ! Cette pauvre Caroline avait perdu l'esprit ! Certes, elle n'avait jamais eu beaucoup de cervelle, mais elle avait à peu près la tête sur les épaules lors de son mariage avec Edward. Pauvre Edward ! S'il voyait où en était arrivée sa veuve – fricoter avec des gens de théâtre et épouser un homme qui aurait pu être son fils – il se retournerait dans sa tombe. La mort d'Edward avait dû la déstabiliser – c'était la seule explication charitable que l'on pouvait donner de son comportement. Caroline n'avait pas les nerfs assez solides, tout le problème était là. Mariah Ellison, elle, ne s'était pas effondrée quand elle s'était retrouvée veuve, au même âge ! Mais elle appartenait à une autre génération, au caractère d'acier.

Qui était donc ce Samuel qui venait prendre le thé ? Caroline avait envoyé le matin même un coursier à l'hôtel où séjournait ce Mr. Ellison ; il avait fait répondre qu'il viendrait à trois heures.

Mariah Ellison avait hésité à lancer d'autres invitations. Caroline prétendait que ce Samuel était charmant, mais pouvait-on lui faire confiance ? Son second mariage était la preuve évidente de son manque de discernement.

Finalement, la vieille dame avait envoyé un message à deux de ses connaissances, Mrs. Blanie et Mrs. Hunter-Jones, expliquant qu'elle ne pouvait leur rendre visite comme il en avait été convenu, et les priant de venir prendre le thé chez sa belle-fille, Mrs. Fielding ; elle mentionna, au passage, la présence d'un cousin d'Amérique perdu de vue depuis longtemps, sachant bien que la curiosité les pousserait à se déplacer. Seuls, et encore, un cataclysme ou une épidémie de peste bubonique les auraient empêchées de venir voir le cousin américain.

Mariah Ellison était venue d'Ashworth Hall, la résidence de campagne d'Emily, en compagnie de sa camériste, Mabel. Cette dernière avait choisi pour sa maîtresse sa plus belle robe de deuil – l'aïeule, imitant la reine, ne portait que du noir depuis vingt-cinq ans qu'elle était veuve.

Mabel l'aida à s'habiller, indifférente à ses sempiternelles critiques.

— Voilà, Madame, vous êtes très jolie dans cette robe.

La vieille dame marmotta quelque chose, se regarda dans la glace, rectifia son col de dentelle et sortit sur le palier.

Qui était donc ce Samuel Ellison ? Bien sûr, elle savait qu'Edmund avait été marié une première fois. Elle ne l'avait jamais dit à Caroline parce que cela ne la regardait pas ; ce n'était pas un sujet dont elle souhaitait parler. En revanche, elle ignorait qu'Edmund avait eu un fils. Si ce Samuel ressemblait autant à Edward que le prétendait Caroline, il était possible qu'il fût vraiment son demi-frère. Dans ce cas, elle se montrerait aimable avec lui et l'après-midi passerait agréablement, même si un étranger venu d'outre-Atlantique ne devait pas être au fait des règles de la bienséance. Elle pourrait toujours s'excuser, nier tout lien de parenté, et ne pas le réinviter.

S'il était charmant, intéressant et amusant, ce serait pour le mieux. Et s'il s'avérait être un imposteur, elle le ferait jeter dehors par le majordome et le valet. Mrs. Blanie et Mrs. Hunter-Jones comprendraient : il y a toujours une brebis galeuse, même dans les bonnes familles.

Mariah descendit au rez-de-chaussée et entra dans le salon ; Caroline était déjà là, debout devant la fenêtre. En entendant le pas lourd de sa belle-mère, elle se retourna. Celle-ci dut reconnaître que sa bru était jolie, très jolie même, bien que la lueur dansant dans ses yeux et la couleur qui rosissait ses joues ne fussent pas dignes d'une femme de son âge. Et le rouge de sa robe ! Indécent !

— Vous êtes trop habillée, fit la vieille dame d'un ton acerbe. Ce monsieur va croire qu'il est invité à dîner ! Or, il n'est que trois heures de l'après-midi.

— S'il vous regarde, il croira que l'on va lui servir une assiette de viande froide, riposta Caroline. On dirait que vous revenez d'un enterrement !

La vieille dame se figea sur place.

— Je suis veuve, ma chère, tout comme vous l'êtes – ou plutôt comme vous l'étiez, jusqu'à votre remariage avec cet acteur. Si notre visiteur est bien quelqu'un de la famille, vous auriez pu porter une tenue... plus appropriée, par respect pour son frère défunt.

Elle se laissa choir dans le meilleur fauteuil du salon.

— Vous ne m'aviez pas dit que beau-papa avait été marié, remarqua Caroline en la fixant droit dans les yeux.

La vieille dame évita son regard.

— Cela ne vous concerne pas, répondit-elle avec froideur. Cette femme s'est enfuie... elle a abandonné son mari pour quelque aventurier...

C'était faux, mais au moins l'explication était facile à donner, et plausible.

— ... vous comprendrez que c'était un sujet dont on ne parlait

jamais.

Là, elle ne mentait pas.

— Edward aurait peut-être aimé savoir qu'il avait un demi-frère, objecta Caroline.

— Personne n'était au courant.

C'était la vérité. Elle ignorait qu'Alys attendait un enfant quand elle avait quitté l'Angleterre. Edmund ne l'aurait pas laissée partir, s'il avait su qu'il allait avoir un héritier.

La vieille dame décrispa ses poings. Ses paumes étaient moites et glacées. Des souvenirs qu'elle avait crus oubliés lui revenaient en mémoire. Pourquoi diable ses invitées n'arrivaient-elles pas ? Elle n'aurait plus besoin de faire des efforts désespérés pour ne pas penser au passé !

Enfin, elle entendit un attelage faire halte devant la porte, des bruits de pas, des murmures dans le vestibule. Dieu merci, quelqu'un arrivait ! Ce devait être Mrs. Blanie.

Celle-ci entra, très affairée, tout en noir elle aussi, dans une robe de deuil aux innombrables petits nœuds de soie.

Après des salutations peu chaleureuses, elles parlèrent de la pluie et du beau temps. Quelques instants plus tard, Mrs. Hunter-Jones fit son apparition, une femme forte, très soignée de sa personne, mais qui ne paraissait pas se rendre compte que le bleu de sa robe ne lui seyait pas.

Comme ce doit être excitant d'avoir un nouveau venu dans la famille, et qui de surcroît vient d'Amérique ! s'exclama-t-elle avec un petit rire de gorge. Moi, mes cousins sont interchangeables ! Us ont tous la même conversation et ils ne viennent pas plus loin que du Berkshire ! N'est-ce pas affreux ?

— Au moins, s'ils viennent du Berkshire, ils peuvent rentrer chez eux assez rapidement, rétorqua Mrs. Blanie. Mes cousins, eux, viennent chaque année d'Édimbourg, et séjournent plusieurs semaines chez nous. Je me demande pourquoi ils font le déplacement : ils racontent toujours la même chose !

La conversation roula sur ce sujet jusqu'à ce que le majordome vienne annoncer l'arrivée de Mr. Samuel Ellison.

Les quatre femmes se tournèrent d'un même mouvement vers la porte. En voyant cet homme grand, élégant, vêtu d'un costume trois pièces du dernier cri, Mariah Ellison demeura pétrifiée : cet inconnu, dont elle ignorait l'existence jusqu'à ce matin-là, avait les mêmes yeux, les mêmes traits, les mêmes gestes qu'Edward ! Elle ressentit un douloureux pincement au cœur en pensant à son fils décédé.

Déjà Caroline faisait les présentations. Samuel s'inclina en souriant devant l'aïeule.

— Enchanté de faire votre connaissance, Mrs. Ellison. C'est très

gentil à vous de me recevoir. J'ai si longtemps espéré rencontrer ma famille anglaise que je n'aurais pu attendre un jour de plus !

— Très heureuse de vous rencontrer, Mr. Ellison – comme il était difficile d'appeler un inconnu par ce nom, son propre nom ! J'espère que vous passerez un agréable séjour en Angleterre.

La conversation, qui commença sur un mode léger, prit bientôt un autre tour. Mrs. Blanie, ayant posé une question banale sur la jeunesse de Samuel, reçut en retour une description haute en couleur du New York de l'époque où sa mère avait débarqué dans cette ville.

— Seule ? fit Mrs. Blanie, stupéfaite. La pauvre âme ! Comment s'est-elle débrouillée ? Oh, excusez-moi, la question est peut-être indiscrete...

— Ne vous excusez pas, répondit gaiement Samuel. Comme je le disais à Mrs. Fielding hier soir, il y avait tant de gens dans la misère que l'entraide était générale. Ma mère était très courageuse et n'avait pas peur de travailler dur.

Mariah Ellison, perdue dans ses pensées, écoutait à peine la conversation ; elle songeait à cette femme inconnue qui, enceinte, avait fui son mari pour trouver refuge aux États-Unis.

— Êtes-vous resté à New York ? s'enquit Mrs. Hunter-Jones.

— Oh, non, fit Samuel avec un grand sourire. En 1848, à vingt ans, j'ai décidé de partir vers l'Ouest, pour voir du pays, vous comprenez...

Mrs. Blanie haussa un sourcil, outrée.

— En laissant votre pauvre mère toute seule ?

— Oh, je vous assure, madame, que ma mère pouvait survivre sans moi ! Elle était couturière et avait monté une petite entreprise qui employait plusieurs ouvrières. Elle s'était fait de nombreux amis et connaissait beaucoup de monde. J'ai dû lui manquer, c'est sûr, mais elle n'a soulevé aucune objection quand je suis parti, d'abord à Pittsburgh, ensuite dans l'Illinois.

— Bonté divine ! s'exclama Mrs. Hunter-Jones, qui en avait presque perdu la respiration. Avez-vous vu des Indiens... des sauvages ?

— Aussi vrai que je vous vois, madame, fit-il avec un large sourire. Des hommes très beaux, avec des pommettes hautes, de longs cheveux noirs, des plumes...

Mariah Ellison aurait juré l'avoir vu faire un clin d'œil à Caroline.

Mrs. Blanie, qui se demandait si son interlocuteur plaisantait ou non, écouta sans broncher la description des immenses plaines s'étendant sur des milliers de kilomètres jusqu'au pied des montagnes Rocheuses.

Belle-maman se détendait peu à peu ; leur hôte avait réussi à captiver son auditoire ; comme la plupart des hommes, il adorait être le centre d'intérêt. Mais contrairement à la majorité d'entre eux, il était doué pour l'anecdote et avait un grand sens de l'humour. Ces

dames étaient sous le charme, y compris Caroline, qui ne le quittait pas des yeux.

Pendant que l'on servait le thé, Mariah Ellison se disait qu'en fin de compte elle avait eu une bonne idée en conviant Mrs. Blanie et Mrs. Hunter-Jones. On parlerait longtemps de cet après-midi-là ; Mrs. Waterman regretterait d'avoir décliné l'invitation. Les voyages de son oncle à Berlin paraîtraient bien ternes comparés aux récits de Samuel.

— Mais finalement, vous êtes rentré à New York ? s'enquit Mrs. Blanie en buvant une gorgée de thé.

— Je suis revenu quand j'ai appris que ma mère était malade, répondit Samuel.

Elle hocha la tête.

— Bien sûr, bien sûr. Vous vouliez vous occuper d'elle. À propos, s'est-elle remariée ?

Une curieuse expression passa sur le visage de Samuel, mélange de pitié et de colère. Mariah Ellison sentit un frisson la parcourir. Elle voulut trouver quelque chose à dire pour couper court aux questions de Mrs. Blanie, mais rien ne lui vint à l'esprit. Ce fut Caroline qui sauva involontairement la situation.

— Votre mère devait être encore jeune. S'était-elle bien remise de sa maladie ?

— Tout à fait. Ce n'était qu'une affection passagère, Dieu merci.

— Vous deviez être très proches après ce que vous aviez enduré ensemble.

L'expression de Samuel s'adoucit.

— Oh oui... Vous savez, je souhaitais depuis longtemps retrouver mes racines anglaises, mais je n'ai pas voulu quitter l'Amérique tant que ma mère était en vie. Je n'ai jamais connu une personne aussi forte et courageuse. Elle faisait toujours ce qu'elle avait décidé de faire, quel que soit le prix à payer.

Caroline approuva d'un hochement de tête et sourit, comme si ces mots avaient un grand sens pour elle.

— Il est souvent difficile de revenir en arrière et parfois, hélas, on s'aperçoit trop tard du prix que l'on a dû payer...

Samuel lui lança un regard reconnaissant, prenant ses paroles pour un compliment.

— Je vois que vous me comprenez, Mrs. Fielding. Je crois que vous vous seriez très bien entendue avec ma mère.

Mariah Ellison se raidit. Mais qu'est-ce qu'il racontait donc ? Sa mère avait quitté son mari pour s'enfuir en Amérique ! Il parlait d'Alys comme d'un parangon de vertu ! Qu'en savait-il ? Non, jamais elle ne lui aurait dit... jamais une femme n'aurait osé... Un froid glacial l'envahit au souvenir douloureux d'un passé enfoui depuis tant

d'années. Elle devait intervenir avant qu'il ne soit trop tard.

— Je suppose que vous avez participé à cette horrible guerre de Sécession, Mr. Ellison ?

— Toute guerre est horrible, Mrs. Ellison, répondit-il avec gravité, mais la guerre civile est la pire de toutes. Imaginez des frères, des pères, des fils s'entre-tuant. Et vingt-cinq ans après, la haine demeure présente...

Mrs. Blanie et Mrs. Hunter-Jones ne parurent pas saisir son propos. Il s'en aperçut et voulut se rattraper.

— Je ne peux pas dire que j'aie aimé l'armée, mais, avec le recul, je ne regrette pas cette période.

— Vraiment ? s'étonna Mrs. Blanie. Que voulez-vous dire ?

On leur servit à nouveau du thé. Mariah Ellison aurait souhaité abréger la conversation, mais il paraissait évident que ni l'une ni l'autre de ses invitées n'avait l'intention de partir. Samuel était charmant, et ses histoires, les plus intéressantes qu'elles entendraient jamais. Il eut l'heureuse idée de ne plus parler de sa mère et évoqua des batailles dont le nom leur était inconnu, en évitant des descriptions trop sordides, tout en relatant son expérience personnelle avec humour et lucidité.

Mrs. Blanie l'écoutait, fascinée, la main devant la bouche ; son thé refroidissait sans qu'elle s'en aperçoive. Mrs. Hunter-Jones avait laissé tomber un morceau de gâteau sur ses genoux, et ne s'en était pas rendu compte.

Mariah Ellison ressentait une certaine fierté à l'idée que l'on reparlerait de cet après-midi-là longtemps après que Samuel Ellison serait reparti aux Amériques.

— Cette guerre a été une grande tragédie pour notre pays, disait-il. Trop d'hommes et de femmes ont perdu la vie, laissant derrière eux un vide qui n'est pas près d'être comblé. Cependant, l'on peut dire que chaque camp a partagé les mêmes terreurs, les mêmes espoirs ; nous avons vu nos terres saccagées, nos frères s'entretuer. Après toutes ces épreuves, l'on connaît la vraie valeur de l'existence : ce sont les petits détails du quotidien qui vous maintiennent en vie. Si vous n'avez jamais été malade de peur, vous ne pouvez comprendre.

Une vague de picotements parcourut la vieille dame, la laissant tremblante et glacée. De quel droit cet homme qui arrivait de nulle part osait-il réveiller un passé qu'elle aurait voulu oublié à jamais ?

— Qu'avez-vous fait après la guerre ? s'entendit-elle demander d'une voix sèche. Il a bien fallu que vous travailliez, je suppose.

— Et votre pauvre maman ? renchérit Mrs. Blanie. Qui s'est occupé d'elle pendant toutes ces années ?

— Ma mère savait prendre soin d'elle-même, répéta-t-il avec une note de fierté dans la voix, en relevant le menton. Et des autres

également. C'est elle qui m'a appris à faire face à l'adversité. Dans les pires moments, j'ai toujours pensé à elle et cherché à m'en montrer digne.

Mariah Ellison sentait un étau lui serrer le cœur. Elle maudissait ce Samuel d'avoir surgi dans son existence, et plus encore Caroline de l'avoir invité. Comme il est facile de parler de courage, quand le combat est honorable, que tout le monde vous respecte, que vous ne mourez pas de honte !

De quel courage parlait Samuel ? Avait-il deviné ? Savait-il ? Elle scruta ce visage charmant et plein d'humour, qui ressemblait tant à celui de son fils, mais ses traits ne lui révélèrent rien. Elle ne pouvait se tourner vers personne, et surtout pas vers Caroline. Sa bru ne devait jamais savoir ! La vie serait impossible sous ce toit, si Caroline connaissait son passé. Mariah préférerait être morte, enterrée quelque part... même aux côtés d'Edmund ! N'avait-elle pas prétendu que son vœu le plus cher était de reposer aux côtés de son époux ? Qu'aurait-elle pu dire d'autre ?

La conversation bourdonnait autour d'elle.

— New York avait-elle changé après la guerre de Sécession ? disait Caroline.

— Au-delà de ce que l'on pouvait imaginer, répondit Samuel avec un mélange de tristesse et d'amusement. Oh, ce n'était pas une grande ville, comparée à Londres. Sept cent cinquante mille habitants, dont trente pour cent de voleurs et vingt pour cent de femmes de petite vertu...

Mrs. Blanie poussa un soupir gêné, Mrs. Hunter-Jones se tortilla sur sa chaise, faisant bruire la soie de sa robe. Caroline dissimula un sourire.

— Comment le savez-vous ? s'enquit Mariah Ellison. Si vous me demandez combien il y a de voleurs à Londres, je ne saurai vous répondre.

Samuel secoua la tête.

— New York ne ressemble pas à Londres, Mrs. Ellison, bien que j'aie vu qu'ici aussi la richesse côtoie la pauvreté. Mais alors que Londres donne une impression générale de respectabilité, de maturité, à New York la vie était trépidante. La corruption ne se cachait pas ; d'ailleurs, elle venait d'en haut : le gouvernement, les hommes politiques étaient corrompus. La violence régnait de chaque côté ; la police ne valait guère mieux que les malfaiteurs. C'est terrible, n'est-ce pas ?

Caroline l'écoutait, fascinée, Mrs. Blanie et Mrs. Hunter-Jones paraissaient fort intéressées. Enfin, songea Mariah Ellison, un sujet qui ne risquait pas de déraiper vers des considérations oiseuses.

— En effet, renchérit-elle, si l'on ne peut faire confiance à la police,

où va le monde ? Personnellement, j'ai toujours pensé qu'il fallait s'en méfier.

Samuel se tourna vers elle, étonné.

— J'ai rencontré le mari de votre petite-fille, au théâtre. Il m'a donné l'impression d'être un policier intègre. Je me demande comment il s'y serait pris pour faire régner l'ordre à New York ; si vous aviez vu les gangs s'affronter ! Le gang du Bowery, le gang des abattoirs...

Il tendit les mains en avant, d'un geste expressif.

— Il y avait à l'époque à New York environ trois cents saloons, qui portaient tous des noms éloquentes : le bar du Suicide, le Bain de sang... Quant aux clients ! On côtoyait Donovan le Terrible, Eddie la Peste, N'a Qu'un Poumon, Dooley le Babouin, Connally le Cochon... Je me trouvais dans un saloon la veille du soir où Jack le Joyeux a tiré sur le tenancier parce qu'il croyait qu'il se moquait de lui. Jack avait un tic...

Il cligna de l'œil et grimaça tant et si bien que Caroline et Mrs. Blanie se mirent à glousser.

— Le pauvre diable pensait que Jack se moquait de lui et lui a rendu sa grimace. Ce fut la dernière de sa vie.

Il soupira.

— Oh, il y en avait d'autres : un certain Malloy que l'on surnommait Huître bouillie – allez savoir pourquoi –, et aussi Ludwig la Sangsue, l'homme le plus poilu que j'aie jamais vu. Je l'ai rencontré un soir – je dois vous avouer que j'avais bu plus que de raison. Il avait des poils qui sortaient de partout, du nez, des oreilles. Cette nuit-là, j'ai cru avoir affaire à un loup-garou !

Caroline éclata de rire : était-il sérieux ou abusait-il de leur crédulité ?

Mrs. Blanie secouait la tête, choquée, mais sans jamais quitter leur interlocuteur des yeux.

— Et je ne vous ai pas encore parlé des pirates qui écumaient l'Hudson River ! reprit Samuel. Ils terrorisaient les fermiers. Le plus fameux d'entre eux s'appelait Lavelle l'Écossais, mais le plus dangereux était une femme, Sadie la Chèvre, qui dirigeait un gang basé dans un tripot clandestin des quais de l'East Side.

— Sadie la Chèvre ? fit Mrs. Ellison. Un surnom très campagnard...

— Et pour cause... Sadie avait pour habitude de charger tête baissée sur ses adversaires ; ils tombaient à terre, le souffle coupé, et son acolyte pouvait les dévaliser tranquillement. Mais un jour...

Il s'interrompt, pour faire durer le suspense ; manifestement il adorait raconter cette histoire.

— ... un jour, elle a trouvé à qui parler en la personne de Gallus Mag, la patronne du saloon Le Trou dans le mur.

Il regarda tour à tour les trois femmes, puis son regard s'arrêta sur Caroline.

— Et que s'est-il passé ? demanda celle-ci, les yeux brillants.

— La spécialité de Gallus Mag, c'était d'arracher d'un coup de dent les oreilles de ses ennemis ; elle les conservait derrière son comptoir, dans une jarre emplie de vinaigre. Quand Sadie lui a fait le coup de la chèvre, Gallus Mag lui a mordu l'oreille... qui est allée rejoindre les autres dans le vinaigre.

— Vous... vous plaisantez, n'est-ce pas ? fit Mrs. Blanie, toute rouge.

Samuel éclata de rire.

— Pas du tout ! C'est la pure vérité ! Plus tard, les deux femmes se sont réconciliées ; Gallus Mag a rendu son oreille à Sadie. Celle-ci l'a fait monter en collier et l'a portée autour de son cou le restant de son existence.

— Oh, non... Je ne vous crois pas ! explosa Caroline, secouée de hoquets.

— Mais c'est vrai ! New York était une ville pleine d'incertitude et de violence. Des centaines de soldats revenus de la guerre ne parvenaient pas à retrouver une vie normale. Les profiteurs de guerre ont toujours existé, vous savez.

Une rage soudaine perçait dans sa voix.

— Êtes-vous resté à New York par la suite ? demanda Caroline.

Elle ne voulait pas paraître indiscrete, mais ce que racontait cet homme la passionnait. Il lui rappelait tant Edward qu'une grande tendresse l'envahit, malgré le souvenir des années de grisaille passées auprès de son premier mari. N'est-il pas facile, songea-t-elle, de confondre sécurité et ennui ? Elle avait partagé de bons moments avec Edward, même si celui-ci se montrait plutôt taciturne.

Samuel l'observait avec curiosité, se rendant compte que les pensées de Caroline étaient ailleurs.

— Non, je n'y suis pas resté très longtemps ; en 1869, je suis reparti plus loin, à l'ouest. Le pays s'ouvrait, la Frontière reculait. On construisait une voie de chemin de fer allant de l'Atlantique au Pacifique... J'avais hâte de voir ce qui se passait là-bas.

— J'ai entendu dire que c'était un pays peuplé de sauvages coupeurs de tête, murmura Mrs. Hunter-Jones.

— Des chasseurs de scalps, madame, la corrigea-t-il. Ce sont les Français qui coupent les têtes avec leur guillotine, si je ne m'abuse. Et sachez que ce sont les Blancs qui ont introduit la coutume du scalp ; les Indiens n'ont fait que les imiter. Ils étaient d'ailleurs bien plus doués que nous...

Il regarda au loin.

— Nous, nous avons les fusils, le whisky, la rougeole. .. et nous

avons gagné.

Mariah Ellison lui lança un regard noir.

— Je ne comprends pas. Vous avez bien dit « rougeole » ?

— Oui, madame. Les Indiens ne supportaient pas le whisky, et la rougeole les a décimés par milliers. Nous pensons souvent, à tort, que les hommes ont tous la même constitution...

— Je n'ai jamais imaginé ressembler à un sauvage portant un arc et des flèches, remarqua Mrs. Hunter-Jones.

— Hormis les vêtements, vous n'êtes guère différente d'une squaw, chère madame, rétorqua Samuel.

Mrs. Hunter-Jones se raidit sur sa chaise.

Samuel rougit.

Caroline éclata de rire.

Mariah Ellison était furieuse. Elle ouvrit la bouche, puis se ravisa et ravala les paroles venimeuses qui lui montaient aux lèvres. Ses poings étaient si serrés que ses ongles lui entraient dans les paumes. Caroline se rendit compte que sa belle-mère n'était pas dans son état normal : sous la robe de soie noire et le collier de perles de jais, son corps était rigide, et les muscles de son cou tendus comme si elle s'apprêtait à parer une attaque.

Caroline aurait dû avoir pitié d'elle, mais elle ne pouvait oublier les piques malveillantes, les chicaneries, les plaintes perpétuelles endurées pendant près de trente ans. Si l'arrivée de Samuel perturbait la vieille dame, si le souvenir du premier mariage de son époux la chagrinait, il faudrait bien qu'elle s'y habitue. Samuel était là, et Caroline appréciait sa compagnie ; un membre de la famille, intelligent et plein d'humour, ce n'était pas monnaie courante. Elle ferait tout pour qu'il se sente à l'aise sous son toit.

— Les femmes réagissent peut-être de façon différente à la maladie selon qu'elles habitent telle ou telle partie du globe ; mais j'imagine qu'elles éprouvent toutes les mêmes sentiments vis-à-vis de leurs enfants, de leur mari, de leur foyer – et elles font probablement toutes les mêmes rêves.

Mrs. Hunter-Jones la regarda d'un air horrifié.

— Parlez pour vous, Mrs. Fielding !

Caroline se tourna vers Samuel.

— Une jeune Indienne ne rêve-t-elle pas de tomber amoureuse d'un valeureux guerrier qui l'aimera et lui donnera de beaux enfants ?

Il tendit la main vers elle, visiblement ému, puis serra le poing et laissa retomber son bras.

— Je suis d'accord avec vous, dit-il d'une voix douce. Pour moi, la vie du monde dépend du rêve des femmes ; je crains hélas que les hommes ne se montrent pas à la hauteur de leurs espérances...

Mariah Ellison émit un petit bruit étouffé, comme si elle voulait

parler. Depuis que Caroline connaissait sa belle-mère, jamais elle ne l'avait vue tenir sa langue devant quiconque ; d'ordinaire, elle se moquait bien de blesser ses interlocuteurs.

Se sentant observée par sa bru, la vieille dame lui lança un regard mauvais, puis détourna les yeux.

— Si... si vous voyez les choses sous cet angle... bredouilla Mrs. Hunter-Jones.

Samuel se reprit avec effort.

— Cela dit... les hommes et les femmes qui voyageaient vers l'Ouest en chariot comptent parmi les gens les plus courageux que j'aie jamais rencontrés, poursuivit-il. Ils enduraient tout sans se plaindre, qu'ils fussent allemands, italiens, suédois, français, espagnols, irlandais, russes ou anglais. J'ai croisé un groupe d'Anglais qui poussaient une carriole dans laquelle étaient entassées toutes leurs maigres possessions ; les femmes marchaient avec leur bébé dans les bras, jusqu'au Grand Lac Salé. Dieu sait combien sont morts en route.

À ce moment, la servante rapporta du thé chaud et des petits gâteaux. Mrs. Blanie et Mrs. Hunter-Jones n'avaient toujours pas l'intention de prendre congé. Elles vivaient là l'un des plus grands moments de leur existence, sachant qu'elles seraient le centre d'attention de toutes les réunions mondaines durant les cinq années à venir.

Belle-maman se tenait très droite, les traits crispés, le regard perdu dans le vague. Caroline se demanda ce que la vieille dame savait de la première Mrs. Ellison. Il était impossible qu'elle ignorât complètement son existence ! Quelle femme était donc la mère de Samuel pour avoir osé, toute seule, fuir sa maison, son pays et traverser l'Atlantique ?

En 1828, quitter le foyer conjugal était un délit, quoi qu'ait fait – ou n'ait pas fait – votre mari. Edmund Ellison aurait eu le droit de la faire ramener de force ; apparemment, il n'avait pas choisi cette solution. Peut-être avait-il été soulagé de la voir partir, bien que, d'après Samuel, cette femme ait été une excellente mère. Son amour pour elle illuminait son visage chaque fois qu'il en parlait. Peut-être ne savait-il rien des circonstances de son départ. Ne lui avait-elle donné que sa propre version des faits ?

Samuel leur racontait à présent sa traversée de l'Atlantique en bateau à vapeur, son arrivée à Liverpool et ses premiers pas dans la capitale.

— ... et voilà qu'hier soir, au théâtre, mon ami Charles Leigh m'apprend qu'une certaine Mrs. Fielding s'appelait Ellison par son premier mariage. Vous imaginez ma joie ! Non, vous ne pouvez l'imaginer... J'allais enfin retrouver ma famille, mes racines !

— Je suis heureuse que vous vous plaisiez à Londres, fit Mariah Ellison d'un ton cassant. Je suis sûre que vos nouveaux amis vous

feront visiter la Tour de Londres, Kew Gardens, et vous emmèneront dans l'allée cavalière de Rotten Row à Hyde Park. Il y a tant de choses à voir, tant de gens à rencontrer. Hélas, nous ne connaissons plus personne dans la haute société...

Elle jeta un regard de côté à Caroline, pour vérifier que celle-ci avait bien compris qu'elle congédiait leur hôte et qu'elle n'avait pas l'intention de le revoir dans un futur proche. Elle avait fait son devoir en le recevant.

Caroline, furieuse contre sa belle-mère, adressa son plus beau sourire à Samuel qui se préparait à partir.

— Merci pour ce merveilleux après-midi, Mr. Ellison. Vous nous avez fait faire un beau voyage en Amérique, sans les dangers et les inconvénients du voyage. Je sais que vous avez mille choses à faire à Londres, mais j'espère de tout cœur que vous reviendrez nous visiter. À présent que nous sommes réunis, nous n'allons pas nous perdre de vue...

— Ne dites pas de bêtises, Caroline ! se récria Mariah. Mr. Ellison a eu la bonté de nous rendre visite. Mais un homme ayant combattu pendant la guerre de Sécession, chevauché chez les sauvages, côtoyé des ivrognes et des folles qui font mariner des oreilles dans le vinaigre n'a certainement pas envie de revenir prendre le thé avec de vieilles dames.

— L'âge ne fait rien à l'affaire, Mrs. Ellison, répondit Samuel. Certaines des personnes les plus intéressantes et les plus sages que j'aie jamais rencontrées avaient dépassé soixante-dix ans. C'est une erreur de la jeunesse de croire qu'elle a le privilège de la passion et de la beauté. Je suis moi-même trop âgé pour commettre désormais cette erreur. J'espère retrouver bientôt le plaisir de votre compagnie, conclut-il en lançant un coup d'œil discret à Caroline.

Belle-maman pinça les lèvres, mais ne dit rien.

Caroline se leva à son tour et accompagna leur visiteur dans le vestibule.

— Mr. Ellison, sachez que vous serez toujours le bienvenu dans ma maison.

Celui-ci prit congé de Mrs. Blanie et de Mrs. Hunter-Jones, qui ne tardèrent pas à s'en aller ; pour la première fois depuis fort longtemps, elles seraient en retard pour souper !

Lorsque Caroline retourna au salon, sa camériste l'informa que Mrs. Ellison s'était retirée dans sa chambre et ne descendrait pas dîner.

CHAPITRE V

Pitt et Tellman retournèrent enquêter à Battersea, le quartier où habitait Cathcart. La journée était grise et une légère brume s'élevait de la Tamise. Pitt avait remonté le col de sa veste ; Tellman marchait pesamment à ses côtés, tête baissée.

— Je ne vois pas ce que vous espérez trouver, bougonna-t-il. Le meurtre a dû avoir lieu en pleine nuit, à une heure où les honnêtes gens dorment du sommeil du juste.

Pitt était d'accord sur ce point, mais ne supportait pas que son irascible adjoint ait le dernier mot.

— Avez-vous une meilleure idée ? riposta-t-il.

Tellman émit un grognement et lui jeta un regard de côté.

— Avez-vous des nouvelles de Mrs. Pitt ? Elle se plaît à Paris ?

— Beaucoup. Elle dit que c'est une très belle ville et que ses hôtes sont charmants.

— Charmants et exaspérants, comme tous les Français, souligna Tellman.

Pitt ne put s'empêcher de sourire.

— Si Cathcart était aussi malin que le dit cette Miss Monderell, reprit Tellman pour changer de sujet, il a peut-être eu des envies de grandeur et s'est essayé au chantage. Les photographes, comme les domestiques, sont amenés à voir et à entendre beaucoup de choses. Il a pu découvrir un secret, au hasard d'une visite, et décider de tenter sa chance...

Pitt enfonça ses poings dans ses poches.

— Beaucoup de travail en perspective, soupira-t-il. J'aimerais bien savoir ce que lui rapportaient ses photographies et s'il était dépensier ; savoir aussi s'il avait hérité de la maison, des meubles et des œuvres d'art qui s'y trouvent, ajouta-t-il, cherchant à en évaluer mentalement le prix.

— Vous croyez que tout ça vaut de l'argent ? demanda Tellman, qui ne connaissait pas grand-chose en la matière.

— Oui. Beaucoup d'argent.

Pitt ne doutait pas que les tableaux qu'il avait vus accrochés chez Cathcart fussent des originaux ; le vase brisé et le tapis repêché dans le fleuve étaient sans doute également authentiques.

— Davantage d'argent que peut rapporter son métier de

photographe ?

— Je n'en serais pas surpris.

— Dans ce cas, nous ferions bien d'aller mettre notre nez dans les affaires de ce monsieur !

Ils se séparèrent. Tellman partit questionner les commerçants du voisinage ; Pitt, aidé par Mrs. Geddes, entreprit l'évaluation des biens du photographe.

Il éplucha ses comptes des trois derniers mois. Apparemment, Cathcart ne se privait de rien : ses notes de tailleur étaient astronomiques, mais avaient toujours été payées dans les meilleurs délais. Dans son agenda, Pitt trouva mention de différents voyages en train à destination de Bath, Winchester, Tunbridge Wells, Brighton et Gloucester, sans qu'il puisse dire s'il s'agissait de voyages d'affaires ou non.

Il prit place dans un fauteuil confortable et parcourut la liste des clients que Cathcart avait portraiturés au cours des six derniers mois ; il nota les noms de ceux pour lesquels il avait travaillé pendant les cinq semaines précédant son décès. Il apparut que le photographe préparait ses portraits avec soin, prenant le temps de proposer plusieurs projets à ses clients.

Pitt passa ensuite à l'examen des factures professionnelles et fut surpris de constater à quel point le matériel photographique était onéreux ; la marge bénéficiaire était en fait très réduite. Il trouva aussi les factures des différents accessoires et celle du générateur électrique.

Même si Cathcart avait hérité de la maison et de ses meubles, il devait vivre à la limite de ses moyens ; à moins qu'il n'ait eu d'autres sources de revenus. Avait-il laissé un testament ? Il avait beaucoup de biens à léguer. Pitt explora à nouveau les tiroirs du secrétaire, à la recherche d'actes notariés. Il venait de les trouver quand Tellman entra dans le bureau, la mine déconfite.

— Notre homme ne faisait pas beaucoup de courses dans le quartier, dit-il en s'asseyant avec précaution sur une chaise Sheraton, comme s'il avait peur de la casser. La femme de ménage s'occupait de tout. Il donnait son linge à laver et ses habits à nettoyer chez le teinturier.

— Avez-vous glané quelques ragots intéressants ? demanda Pitt.

— Rien de spécial, hormis le fait qu'il était riche et un peu excentrique. J'ai eu droit à quelques adjectifs nettement plus expressifs, mais en gros tous disaient la même chose. Un type du voisinage vient deux fois par semaine s'occuper du jardin, mais il n'a pas grand-chose à faire. Cathcart n'avait pas de potager.

— Pour un portraitiste, les rosiers et les saules pleureurs sont plus utiles que les choux et les navets, ironisa Pitt.

Tellman ne fit pas de commentaires.

— Et vous, vous avez trouvé quelque chose ?

— Il brassait beaucoup d'argent. D'après ses livres de comptes – s'ils ne sont pas trafiqués –, il dépensait davantage que ce que peut gagner un photographe, même très connu... J'ai besoin de savoir s'il a hérité de la maison et des meubles...

Tellman observa la pièce, sourcils froncés.

— Vous croyez qu'il a été tué pour de l'argent ? Dans ce cas, pourquoi l'aurait-on habillé en femme et enchaîné ?

Son regard s'arrêta sur le vase chinois posé sur la cheminée, puis sur une plaque ornementale en porcelaine bleu et blanc représentant des silhouettes enfantines en train de danser.

— Ça vaut de l'argent, ça ?

— Oui. À mon avis, c'est une œuvre de la renaissance italienne, un Luca Della Robbia, sans doute, ou une bonne copie. Je me souviens d'en avoir vu une semblable en faisant un inventaire d'objets volés.

Pitt plia le papier sur lequel figuraient les noms des derniers clients de Cathcart, le glissa dans sa poche et se leva.

— Allons interroger Mr. Dobson, de chez Phipps, Barlow & Jones, l'étude notariale qui s'occupe des biens de Cathcart. Il pourra sans doute apporter une réponse à nos questions.

— La police, dites-vous ? fit Mr. Dobson, un homme aux manières affables et distinguées, en les accueillant.

Pitt lui tendit sa carte.

— Bien, bien. Entrez, messieurs, dit Dobson en refermant la porte du bureau. Que puis-je pour vous ?

— Nous sommes venus vous parler de Mr. Delbert Cathcart. Je crois qu'il s'agit de l'un de vos clients...

— En effet, acquiesça Dobson en invitant ses visiteurs à s'asseoir. Mais comme vous le savez, je suis lié par le secret professionnel ; à ma connaissance, Mr. Cathcart est un honnête citoyen.

— Vous ignorez donc qu'il est mort ?

— Mort ! s'exclama Dobson, stupéfait. Vous avez dit mort ? En êtes-vous sûr ?

— Hélas, oui, monsieur.

Les journaux n'avaient pas encore été informés de l'identité du cadavre de Horseferry Stairs. Pitt résuma donc succinctement la situation au notaire.

— Oh, mon Dieu ! C'est affreux... conclut ce dernier en hochant la tête. Le crime d'un fou, sans doute. Où va le monde, je vous le demande... En quoi puis-je vous être utile, commissaire ?

— Le meurtre a apparemment eu lieu au domicile du défunt, Mr. Dobson. L'assassin serait donc une personne connue de lui. J'aimerais savoir si votre client avait hérité de sa maison.

— Pas du tout ! Il l'a achetée... voyons, laissez-moi réfléchir, il y a environ huit ans. Oui, c'est cela, en 1883. Pourquoi cette question ? Tout a été fait dans les règles, je me suis moi-même occupé de la transaction.

— Et le mobilier, les tableaux, les bibelots... Font-ils partie d'un héritage ?

— Je l'ignore. Doutez-vous de leur origine ?

— Pas pour l'instant. Quel est le légataire de votre client, Mr. Dobson ?

— Pas un particulier, commissaire, mais différentes œuvres charitables.

— Savez-vous s'il a reçu un legs d'un parent décédé ou d'un client satisfait de son travail ?

— Pas à ma connaissance. Mais pourquoi toutes ces questions ?

— Pour exclure certaines hypothèses quant aux circonstances de son décès, répondit Pitt, en se levant. Merci de nous avoir accordé un peu de votre temps, Mr. Dobson.

— Vous croyez que Cathcart aurait volé des objets de valeur à ses clients ? demanda Tellman, dès qu'ils furent dans la rue. Il n'aurait eu que l'embarras du choix !

— Pour qu'ils les retrouvent exposés dans son salon ? Voyons, réfléchissez ! Bon, par acquit de conscience, je ferai vérifier s'il n'y a pas eu de cambriolage au domicile de ses clients.

Mais, comme il s'en doutait, aucun objet d'art répondant à la description de ceux qu'il avait vus chez le photographe n'avait été déclaré volé. Pitt en arriva à la conclusion que Delbert Cathcart possédait une seconde source de revenus, plus substantielle que ce que lui rapportaient ses portraits, aussi excellents fussent-ils.

Il dîna dans un pub et rentra chez lui, où aucune lettre de France ne l'attendait. Il s'attarda un peu dans la cuisine en compagnie des chats, puis monta se coucher et s'endormit aussitôt.

Le lendemain en milieu d'après-midi, les deux policiers commencèrent leurs visites aux personnes photographiées par Cathcart au cours des cinq semaines précédant sa mort.

Lady Jarvis les reçut dans un salon aux fenêtres ornées d'épaisses tentures de brocart retenues par de riches embrasses et dont les plis s'étaient étalés sur les tapis. Des couches de cire successives avaient assombri les meubles de chêne lourdement sculptés ; chaque surface était occupée par de petites photographies couleur sépia immortalisant des gens d'âges divers, posant avec solennité, dont plusieurs officiers, très raides dans leur uniforme, regardant gravement au loin.

Lady Jarvis était une jolie femme d'environ trente-cinq ans, aux fins sourcils arqués qui lui conféraient un air d'étonnement perpétuel.

Elle portait une robe bleue très à la mode, avec une tournure minuscule et des manches bouffant aux épaules. Pitt se dit qu'il aimerait offrir la même à Charlotte, mais dans des tons plus chauds.

— Vous venez me parler de Mr. Cathcart, le photographe ? s'enquit-elle avec curiosité. Quelqu'un s'est-il plaint de lui ?

— Qui aurait pu s'en plaindre, selon vous ? demanda Pitt.

— Oh... Lady Worlingham, par exemple, fit Lady Jarvis, ravie de colporter quelques ragots. Elle a été très choquée par le portrait qu'il a fait de sa fille cadette, Dorothea. Pour ma part, j'estime qu'il est très réussi, et Dorothea l'aime beaucoup. Mais je suppose qu'il était un peu... indécent aux yeux de sa mère.

Pitt attendit la suite sans l'interrompre.

— Toutes ces fleurs... poursuivit Lady Jarvis. Un peu trop... luxuriantes. Elles recouvraient presque complètement la robe à des endroits...

Elle se mit à rire, puis se reprit sur-le-champ.

— Lady Worlingham s'est-elle plainte ? Il n'y a pas de quoi alerter la police. En tout cas, moi, je n'ai pas à me plaindre du travail de Mr. Cathcart... fit-elle avec un léger soupir, qui laissait entrevoir une vie si rangée que le portrait d'une jeune fille couverte de fleurs pouvait lui paraître indécent.

— À ma connaissance, personne ne s'est plaint, répondit Pitt. Mr. Cathcart a-t-il fait votre portrait, madame ? ajouta-t-il en regardant autour de lui, à la recherche d'une éventuelle photographie.

— Oui. Il se trouve dans le bureau de mon mari. Désirez-vous le voir ?

— Volontiers, fit Pitt, piqué par la curiosité.

Elle se leva, précéda les deux hommes dans le vestibule glacial et les fit entrer dans une pièce aussi lourdement meublée que le salon : bureau de chêne massif, bibliothèque emplie de livres reliés de cuir, tête de cerf empaillée dont les yeux de verre fixaient le vide, comme ceux des militaires du salon.

Sur un mur était exposé le portrait de Lady Jarvis, mince silhouette éclairée par la lumière venant d'une fenêtre. Aucun meuble, aucun accessoire ne figurait sur la photographie ; seule l'ombre du châssis des fenêtres se reflétait sur sa robe. Pitt ne put retenir un frisson : avec quel art Cathcart avait su capter le vide désespérant d'une existence ! Cependant, certains pouvaient n'y voir que le portrait d'une jolie femme debout devant sa fenêtre.

Il sentit que Lady Jarvis l'observait, guettant ses commentaires. Que pouvait-il dire ? La vérité ? Il se demanda si cette femme avait été la maîtresse du photographe, puis repoussa cette idée. Ce n'était pas là l'œuvre d'un artiste amoureux de son modèle.

— Tout à fait remarquable, conclut-il avec tact. Unique. Très beau.

Mr. Cathcart avait du génie.

Les traits de Lady Jarvis s'éclairèrent. Elle s'apprêtait à répondre quand le claquement de la porte d'entrée se fit entendre, suivi de bruits de pas dans le vestibule. La porte du bureau s'ouvrit sur un homme de taille moyenne, dont le visage laissait voir une certaine inquiétude. Il s'adressa à Pitt.

— Que se passe-t-il, monsieur ? Le majordome dit que vous êtes de la police !

— En effet, répondit Pitt. Nous enquêtons sur la mort de Delbert Cathcart.

Lord Jarvis sembla perplexe.

— Cathcart ? Qui est-ce ?

— Le photographe, souffla son épouse.

— Oh ! Le photographe ! Il est mort ? C'est bien triste, fit Jarvis en hochant la tête. Un type intelligent. Et en quoi pouvons-nous vous aider ?

— Mr. Cathcart a été assassiné, monsieur.

— Non ! Grand Dieu, et pourquoi ? Pourquoi assassinerait-on un photographe ? Êtes-vous sûr de ce que vous avancez ?

— Tout à fait. L'auriez-vous rencontré mardi soir, par le plus grand des hasards ?

— Mardi ? Non, je ne crois pas. J'étais à mon club. J'y suis resté assez tard, à jouer au... bref, à jouer aux cartes avec Freddie Barbour. Un excellent joueur. J'étais pris par le jeu, soudain j'ai levé la tête et j'ai réalisé qu'il était deux heures du matin. Non, je n'ai pas vu Cathcart. Il n'est pas membre de mon club ; un club ancien, très fermé...

— Je vois. Merci, Lord Jarvis.

— De rien. Désolé de ne vous être d'aucune utilité.

Il se faisait tard et Pitt avait hâte de rentrer chez lui ; peut-être une lettre l'attendait-elle ?

Dès qu'il poussa la porte, il vit l'enveloppe par terre. Il aurait reconnu l'écriture exubérante de Charlotte entre mille. Il se baissa pour la ramasser, l'ouvrit tout en repoussant la porte du pied et commença à lire avant même d'être arrivé dans la cuisine.

Thomas chéri,

Nous passons de merveilleuses vacances ! Je viens de me promener au bois de Boulogne : si vous voyiez les Parisiennes, elles sont si élégantes ! Même Emily est impressionnée par leurs toilettes ! Elles ont toujours l'air en partance pour un événement mondain. Je n'ai jamais vu autant de dentelle et de velours, de soie, de fourrure, de fleurs, de ganses et de galons ! C'est un perpétuel spectacle !

Ce qui me ramène au Moulin-Rouge, sujet de toutes les conversations. Il paraît que le peintre Toulouse-Lautrec, un nabot, m'a-t-on dit, y passe ses journées à dessiner les danseuses de cancan, une danse très vulgaire et très excitante. La musique est entraînante, les costumes extravagants. Figurez-vous qu'elles ne portent pas de sous-vêtements, vous imaginez quand elles lèvent la jambe par-dessus leur tête ! Enfin c'est ce qui se murmure... Voilà pourquoi Jack nous interdit d'y aller. Une femme honnête n'a même pas le droit de prononcer le nom de Moulin-Rouge (évidemment, elles le font toutes, hors de portée de voix de ces messieurs. N'est-ce pas ridicule ?).

Notre hôtesse nous a raconté hier une curieuse histoire : jusqu'en 1864, la morgue du quai du Marché neuf était un lieu où tout un chacun pouvait se rendre – en promenade, non pas pour aller reconnaître un corps. La morgue, une attraction touristique, vous imaginez cela ? Dans une ville aussi magnifique, ancrée dans l'histoire, avec sa cathédrale, ses palais, ses hôtels particuliers, ses jolis ponts, ses théâtres, ses opéras, les gens n'avaient rien d'autre à faire que d'aller ricaner devant des cadavres exposés dans une morgue, et il n'y a que vingt-sept ans de cela ! Le monde est bizarre, non ?

Savez-vous si les enfants s'amuse bien au bord de la mer ? Ils rêvaient tellement de ces vacances. J'espère qu'ils ne font pas trop enrager notre petite Gracie.

Et vous ? Comment allez-vous ? Votre enquête avance-t-elle ? Cette histoire de cadavre dans une barque est des plus étranges ! Sachez qu'il y a autant de meurtres et de scandales à Paris qu'à Londres. Ici, tout le monde parle du procès de ce jeune homme accusé de meurtre. Il jure qu'à l'heure du crime il était au Moulin-Rouge, en train de regarder la Goulue danser le cancan. Personne n'ose témoigner en sa faveur, parce que personne ne veut avouer s'être rendu dans ce lieu infâme.

Comme je regrette que vous ne soyez pas à mes côtés ! Il n'y a qu'à vous que je puisse dire le fond de ma pensée (n'allez pas prétendre que je manque de tact. Il m'arrive d'en faire preuve !). Vous seul pouvez me répondre avec sincérité. Cher Thomas, vous me manquez. J'aurai tant de choses à vous raconter en rentrant à la maison. J'espère que vous ne vous ennuyez pas trop tout seul. Je ne peux que vous souhaiter de mener une enquête intéressante, mais c'est peut-être tenter le sort ?

J'espère aussi que je vous manque.

À très bientôt,

Votre Charlotte.

Pitt replia la dernière page en souriant. Charlotte lui manquait terriblement ; pourtant, jamais il ne lui dirait à quel point !

Il posa la lettre sur la table, ranima le feu de la cuisinière et fit bouillir de l'eau pour le thé. Archie et Angus, affamés, se frottaient contre ses jambes en ronronnant, abandonnant des poils sur le bas de son pantalon.

Le lendemain, il se rendit à Eaton Square, chez un autre client de Cathcart, Lord Kilgour, qui le reçut dans son splendide salon.

— Oui, j'ai lu l'annonce de sa mort dans les journaux, dit-il.

C'était un bel homme moustachu, grand, mince, aux yeux clairs, au sourire plein d'humour.

— Que puis-je vous dire de lui ? C'était un excellent photographe. Vous pensez à une rivalité professionnelle ?

— Croyez-vous que cela soit possible ?

Kilgour haussa les sourcils.

— Je n'ai jamais entendu dire que des photographes s'entretenaient. Mais il est certain qu'il y aura moins de compétition sur ce marché. Celui qui souhaite un portrait devra désormais s'adresser à Hampton ou à Windrush.

— Cathcart était-il le meilleur, selon vous ?

— Incontestablement. Il avait l'art de saisir les vérités cachées. Pas toujours flatteuses, cela va sans dire.

Ayant vu la veille le portrait de Lady Jarvis, Pitt comprenait très bien ce qu'il voulait dire.

— Voulez-vous voir le portrait qu'il a fait de moi ? demanda Lord Kilgour, les yeux brillants. Il est dans mon bureau.

— Très volontiers.

Dès qu'il vit le portrait, Pitt comprit pourquoi son propriétaire ne l'avait pas accroché dans le salon : Kilgour posait dans l'uniforme de l'archiduc Maximilien d'Autriche, empereur du Mexique. La couronne trônait sur un livre ouvert posé sur un guéridon à sa droite, légèrement en retrait ; elle paraissait prête à glisser par terre. Un long miroir accroché derrière le personnage reflétait sa silhouette perdue dans l'ombre de la pièce. Kilgour faisait face à l'objectif, un demi-sourire aux lèvres. La photographie était superbe.

— C'était un artiste qui devait inspirer des sentiments passionnés, murmura Pitt, admiratif.

— Oh, je peux vous citer une dizaine de personnes dont il a fait un portrait d'une qualité égale. Tous vous en diront du bien. Mais

certains photographes devaient le détester, à cause de son succès, conclut Kilgour en refermant la porte. Voyez-vous, je préfère garder cette photographie dans mon bureau. Quand je me fais des illusions sur ma propre importance, il me suffit de la regarder... Mon épouse l'apprécie, car elle ne voit pas les faiblesses qu'elle recèle, mais ma sœur, qui me connaît bien, m'a conseillé de la conserver hors de la vue de mes hôtes.

Ils bavardèrent encore quelques instants, puis Pitt prit congé, non sans avoir noté les noms d'autres clients de Cathcart et ceux de quelques photographes londoniens de renom. Il leur rendit visite dans l'après-midi, mais n'en apprit pas davantage sur la personnalité de Delbert Cathcart.

Le lendemain matin, Tellman vint faire son rapport au domicile de son supérieur.

— Rien de nouveau, fit-il, maussade, en jetant des coups d'œil furtifs vers la porte de la cuisine, comme s'il s'attendait à voir entrer Gracie à tout moment.

Archie, le chat roux, arriva en trotinant et jeta un regard plein d'espoir à Pitt, attendant sa pitance ; comme rien ne venait, il sauta dans le panier à linge où dormait son frère, se lova contre lui et s'endormit.

— Rien non plus de mon côté, expliqua Pitt, à ceci près que les collègues de Cathcart s'accordent à dire qu'il était un photographe exceptionnel.

— On ne tue pas quelqu'un parce qu'il a davantage de talent que vous, bougonna Tellman. On en dit du mal, tout au plus. Et il se s'agit pas non plus d'un crime crapuleux. Il s'agit d'une vengeance personnelle. J'en mettrais ma main au feu.

Pitt prit la théière et servit deux nouvelles tasses.

— C'est vrai. Un rival ne se serait pas débarrassé de lui de cette manière. Nous faisons fausse route.

— Si vous voulez mon avis, Cathcart faisait chanter du beau monde.

— Avez-vous pris des renseignements sur lui ?

— Il vivait au-dessus de ses moyens, mais payait ses factures rubis sur l'ongle. Il aimait les bonnes choses, les meilleures, même ; d'après ses fournisseurs, il était aimable et facile à satisfaire. Tout le monde dit qu'il était très occupé.

— Très occupé ? s'étonna Pitt. En compulsant son agenda, je me suis rendu compte qu'il recevait en moyenne un client par semaine. Il rendait visite à chacun d'entre eux deux ou trois fois, puis les faisait venir dans son studio pour la séance de pose. Cela ne représente pas dix heures de travail par jour !

Tellman fronça les sourcils.

— En effet. Pourtant, tous les gens que j'ai interrogés m'ont dit qu'il s'absentait beaucoup. Si cela se trouve, ce n'était peut-être pas pour son travail. Il n'aurait pas été le premier à mentir...

— En tout cas, ses absences lui rapportaient de l'argent, déclara Pitt en se levant. Il faut enquêter de ce côté-là.

— Et si le mort n'était pas Cathcart, mais le Français ? reprit Tellman en se levant à son tour. Cela expliquerait tout.

— Sauf la disparition de Cathcart.

Pitt versa un peu de lait dans la jatte des chats. Angus le sentit, ouvrit les yeux et s'étira en ronronnant.

— Si c'est bien Cathcart, où est passé le Français ? s'entêta Tellman. Il n'a pas embarqué à Douvres et personne ne l'a revu depuis !

— Tant que l'ambassade de France maintient qu'elle sait où il se trouve, ce n'est pas notre problème, dit Pitt en fermant la porte à clé. Si nous retournions voir Miss Monderell ? Elle sait peut-être comment Cathcart occupait ses journées.

Ils furent reçus par une soubrette qui leur affirma que Miss Monderell ne recevait pas de visiteurs à cette heure matinale ; s'ils voulaient bien revenir plus tard, elle pourrait leur dire si sa maîtresse acceptait de les recevoir.

Tellman retint la réflexion qui lui vint à l'esprit ; à dix heures moins le quart du matin, sauf si elle était malade, toute personne normale devait être debout depuis longtemps.

Pitt sourit, devinant les pensées de son adjoint, et s'adressa poliment à la soubrette :

— Auriez-vous l'extrême obligeance d'informer Miss Monderell que le commissaire Pitt souhaiterait s'entretenir avec elle du meurtre de Mr. Delbert Cathcart et qu'il n'a hélas pas le temps de se plier à ses exigences horaires ?

Impressionnée par son ton sans réplique, la mention de son grade et le mot meurtre, la soubrette ne trouva rien à répondre. Elle les laissa patienter dans le vestibule et alla prévenir sa maîtresse. Pitt remarqua la présence d'une jolie aquarelle qu'il n'avait pas vue lors de leur précédente visite.

Lily Monderell descendit l'escalier une vingtaine de minutes plus tard, vêtue d'une ravissante robe brun-rouille gansée de noir, aux manches bouffant à peine aux épaules et à la tournure minuscule, qui mettait en valeur ses formes épanouies. Pitt eut l'impression que la jeune femme portait cette toilette pour la première fois.

— Bonjour, Mr. Pitt, fit-elle avec un sourire éblouissant, qu'elle adressa également à Tellman, à la grande gêne de celui-ci. Bonjour, mon chou. Vous ressemblez à un chat mouillé ! Venez vous asseoir et

prendre une tasse de thé. Il fait froid dehors, non ?

Sur ces mots, elle fit le tour du pilastre de l'escalier dans un grand bruissement de soie et les précéda dans la salle à manger, laissant dans son sillage un parfum sucré.

La pièce était petite mais très élégante, avec des murs recouverts d'un papier peint jaune pâle, un parquet de chêne doré et des meubles en acajou de style Adam. Sur une desserte trônait un grand vase rempli de chrysanthèmes fauves. La soubrette était en train d'installer les tasses du petit déjeuner.

— Je vous en prie, installez-vous, proposa Lily Monderell.

Tellman s'assit gauchement tandis que la soubrette posait sur la table une théière en argent de style géorgien. À voir le soin avec lequel elle la manipulait, Pitt eut le sentiment que c'était la première fois qu'elle servait le thé dans cette théière. Lily Monderell avait-elle fait de nouveaux achats depuis le décès de Cathcart ? Savait-elle qu'elle n'était pas couchée sur son testament ?

— Cette théière est ravissante, remarqua-t-il ingénument. Est-elle neuve ?

Lily hésita une fraction de seconde avant de répondre.

— Oui.

— Un cadeau ? reprit-il sans la quitter des yeux.

— Non, à moins que vous appeliez cadeau un achat que l'on fait pour soi-même.

Si Cathcart faisait chanter ses clients, Lily Monderell était peut-être au courant de cette pratique. Peut-être même continuait-elle à les faire chanter depuis la mort de son amant.

Il but une gorgée de thé chaud et parfumé.

— Je suis allé voir le notaire de Mr. Cathcart, dit-il d'un ton neutre.

— Pour connaître la date d'achat de la maison ?

— Entre autres choses, oui. Et aussi pour savoir qui allait hériter de ses biens.

Elle leva sa tasse et but avec délicatesse.

— Des œuvres de charité, je crois. Il a toujours dit qu'il léguerait tout à des bonnes œuvres.

Pitt fut à la fois surpris et rassuré. Cette femme ne jetait donc pas l'argent par les fenêtres, sûre qu'elle était d'hériter de son amant.

Il regarda à nouveau la théière.

— Tout à l'heure, en vous attendant, j'ai remarqué une ravissante aquarelle dans le vestibule. Je ne l'avais pas vue lors de ma première visite. Elle est très jolie.

Il crut la voir se raidir.

— Merci. Je suis heureuse qu'elle vous plaise, mon chou. Voulez-vous des toasts ? Avez-vous déjeuné ou parcourez-vous les rues de la capitale depuis l'aurore, en interrogeant tous les passants ? demanda-

t-elle de sa voix chaude et moqueuse.

Tellman se racla la gorge. Il avait faim, mais ne voulait pas être son obligé.

— Très volontiers, la remercia Pitt, heureux de trouver là l'occasion de s'attarder.

Elle agita la clochette en cristal posée sur la table et, quand la soubrette entra, lui demanda d'apporter des toasts, du beurre et de la confiture. L'embarras de Tellman l'amusait ; cela se voyait à son sourire, à l'étincelle qui brillait dans ses yeux. Elle n'était pas belle, selon les critères à la mode, mais c'était l'une des femmes les plus attirantes que Pitt eût jamais rencontrées, pleine d'énergie et de vitalité. Décidément, Delbert Cathcart avait bon goût.

— Nous n'avons pas appris grand-chose, reprit-il d'un ton pensif, si ce n'est que Mr. Cathcart dépensait plus d'argent que ne lui rapportait son métier de photographe.

Lily baissa les yeux.

— Delbert n'était pas un simple photographe, vous savez, mais un véritable artiste.

— En effet. J'ai eu l'occasion de voir plusieurs de ses œuvres. On peut le qualifier de génie, dans son genre.

Elle releva vivement les yeux ; ils étaient pleins de larmes.

— Vous le pensez vraiment ?

— Il avait un don pour saisir ce qui constitue l'essence même d'une personne, ajouta Pitt, sa vanité, sa vacuité, sa faiblesse, sa force ou sa beauté.

— C'est tout l'art du portraitiste, murmura Lily.

— Cela peut être dangereux, non ? Tout le monde n'a pas envie de voir son âme ainsi mise à nu exposée à la vue d'étrangers et aussi de proches auprès desquels l'on se sent désormais vulnérable...

Elle sursauta.

— Vous pensez qu'il a été tué par un client ?

— Je suis sûr qu'il connaissait son assassin, Miss Monderell. Un individu qui éprouvait un ressentiment très violent à son égard.

Elle ne répondit pas.

— Pensez-vous qu'on l'ait tué pour de l'argent ? reprit-il. Se livrait-il... à une certaine forme de chantage, en utilisant ses photographies ?

Il s'interrompit, guettant sa réaction.

— Du chantage ? Vous croyez que Delbert savait quelque chose de terrible ? Il... il me l'aurait dit !

— En êtes-vous sûre ?

Lily n'était plus du tout à l'aise. Cela se voyait à la façon dont sa main serrait la porcelaine délicate de sa tasse. Elle savait que le policier allait lui demander si elle connaissait le secret qui avait coûté la vie à son amant et qui peut-être lui coûterait la sienne.

Elle s'efforça de sourire.

— Je ne sais pas. En tout cas, il ne m'a rien dit.

Mentait-elle ? D'où venait l'argent qui lui avait permis d'acheter une nouvelle robe, l'aquarelle accrochée dans le vestibule, la théière en argent ? Ces achats représentaient une somme importante, dépensée en une semaine. Avait-elle trouvé un nouvel amant, riche et généreux ? Ou s'était-elle rendue chez Cathcart pour récupérer quelques souvenirs, avec ou sans l'accord de Mrs. Geddes ? La femme de ménage s'était peut-être approprié quelques objets, elle aussi. Qui le saurait ? Personne, à moins que Cathcart n'ait dressé une liste exhaustive de ses biens, ce qui, d'après ce que savait Pitt de son mode de vie, paraissait improbable. Il n'avait rien trouvé à ce sujet dans ses papiers.

Il lui déplaisait d'imaginer Lily Monderell prenant ce que bon lui semblait dans la maison de son amant.

Le silence de Pitt parut la préoccuper.

— Encore un peu de thé, mon chou ? demanda-t-elle en montrant la théière.

— Avec plaisir. Dites-moi franchement, Miss Monderell, êtes-vous retournée chez Mr. Cathcart depuis son décès ?

La main de la jeune femme agrippa l'anse de la théière.

Il attendit. Tellman, qui s'apprêtait à mordre dans un toast, interrompit son geste, guettant la réponse.

— Oui, admit-elle.

— Pour quelle raison ?

Elle versa du thé dans les trois tasses, se donnant le temps de réfléchir, puis leva les yeux vers Pitt.

— Delbert m'avait promis de me confier certains clichés qu'il voulait vendre. Je suis allée les chercher. L'argent vient de là.

— Ils sont déjà vendus ?

— Pourquoi ne l'aurais-je pas fait ? Ils étaient bons. J'avais des acheteurs.

Sa nervosité était palpable. Pitt n'était pas sûr qu'elle dît la vérité, mais ses affirmations n'étaient pas invraisemblables. Les hommes font des cadeaux à leurs maîtresses, souvent des cadeaux très chers. Il était surprenant que Cathcart ne lui ait rien légué de façon légale, puisqu'il n'avait pas d'héritiers directs.

Pourquoi était-elle aussi inquiète ? Ces photographies étaient-elles objets de chantage ? Les avait-elle revendues aux victimes ? L'idée était fort déplaisante, mais Lily Monderell avait besoin de survivre et savait que ses charmes ne seraient pas éternels. Elle n'avait pas de mari pour prendre soin d'elle et lui permettre de maintenir le train de vie auquel elle était habituée.

— Quel genre de clichés ? demanda-t-il, ne s'attendant pas à une

réponse franche de sa part.

Lily ne cilla pas. Elle s'était préparée à la question.

— Des portraits de modèles. Pas des gens connus. Des épreuves qui lui servaient d'ébauches avant le portrait définitif du client. Pour avoir d'avance le bon costume, la bonne lumière. Les gens les apprécient... Elles ont beaucoup de valeur.

Elle poussa un soupir en regardant la théière. Cela valait-il la peine de lui demander à qui elle les avait vendues ? Ces transactions se faisaient de la main à la main, en argent liquide, sans trace écrite.

— Miss Monderell, fit-il d'un ton grave, vous étiez très proche de Mr. Cathcart. Il vous parlait certainement de ses affaires, de ses clients. Or, il a été assassiné par quelqu'un qui le haïssait et qui n'a pas hésité à passer à l'acte...

Il la vit pâlir.

— Faites attention à vous, poursuivit-il en baissant la voix. Si vous savez quelque chose, le plus infime détail qui puisse nous aider à retrouver son meurtrier, il serait imprudent de votre part de ne pas nous le dire. Voyez-vous, je n'ai guère envie d'enquêter sur votre propre décès, dans les semaines à venir.

Elle le regarda en silence ; sa poitrine se soulevait à un rythme saccadé, tandis qu'elle cherchait à reprendre sa respiration.

Il se leva.

— Merci pour cet excellent petit déjeuner.

Elle releva vivement les yeux.

— Je ne sais rien de sa mort, Mr. Pitt.

Il aurait bien voulu la croire mais quelque chose lui disait qu'elle mentait.

CHAPITRE VI

Passant outre à la volonté de sa belle-mère, Caroline s'était empressée de réinviter Samuel Ellison ; ce fut d'un air ravi qu'elle entra cet après-midi-là dans le salon, Samuel sur les talons.

— Bonjour, madame, fit ce dernier en s'inclinant devant Mariah Ellison. Je suis heureux de vous voir en bonne santé. C'est très aimable à vous de me recevoir à nouveau aussi rapidement.

Beaucoup trop rapidement, songea la vieille dame, sans toutefois lui en faire la remarque. Elle devait néanmoins lui laisser entendre que deux visites aussi rapprochées étaient chose tout à fait inconvenante.

— Bonjour, Mr. Ellison, dit-elle avec froideur, en le détaillant des pieds à la tête, mais sans pouvoir s'empêcher d'être troublée par l'extraordinaire ressemblance de cet homme avec son fils.

Elle avait l'impression de voir un revenant. Et sa ressemblance avec son père était aussi frappante.

Elle repensa à toutes ces fins d'après-midi où Edmund, son mari, rentrait à la maison, toujours courtois, mais sans qu'elle ne sache jamais rien de ses pensées.

Elle décida de faire comprendre une bonne fois pour toutes à leur hôte qu'il ne devait plus revenir.

— Je suis sûre que vous tenez à profiter au maximum du peu de temps que vous allez passer à Londres avant de rentrer en Amérique. Vous avez sans doute des obligations, là-bas.

— Aucune obligation, chère madame ! répondit-il gaiement.

— Je vous en prie, asseyez-vous, proposa Caroline. Le thé sera servi dans quelques instants.

Samuel s'installa dans un fauteuil, jambes croisées, bien trop à son aise au goût de l'aïeule.

— Quel dommage que vous arriviez à une heure où Mr. Fielding est absent, reprit-elle. Je suis sûre qu'il aurait été heureux de vous voir.

Elle souhaitait faire remarquer à sa belle-fille qu'il n'était pas loyal d'inviter un homme auquel elle plaisait visiblement, à une heure où Joshua vaquait à ses occupations. Lesquelles, Mariah Ellison préférerait ne pas le savoir. Une femme douée de bon sens ne posait jamais de question de ce genre.

— Je pensais que l'après-midi serait un moment propice pour le rencontrer, répondit Samuel en souriant. Apparemment, je me suis trompé.

Caroline rougit.

— En général, Joshua est là l'après-midi. Il est parti demander conseil à un auteur dramatique sur la manière d'interpréter certaines indications scéniques.

— Quelle aventure passionnante que de pouvoir faire naître l'émotion chez le spectateur ! s'exclama Samuel, aussitôt intéressé. Connaissiez-vous la pièce ?

Pendant que Caroline se lançait dans une description détaillée de la mise en scène et de l'intrigue, Mariah Ellison resta très droite dans son fauteuil, exprimant ainsi son désintérêt total pour le sujet.

Épouser un acteur était bien la dernière bêtise que pouvait commettre une femme du monde. Mais le mal étant fait, Caroline se devait de rester fidèle à son mari. Or elle était là à sourire aux anges, sous le charme, suspendue aux lèvres de cet étranger ; c'était intolérable ! Comment se débarrasser de lui avant qu'il ne laisse échapper quelque parole susceptible d'éveiller l'intérêt de Caroline pour un passé que la vieille dame tenait à tout prix à garder secret ?

Et voilà qu'il parlait à présent d'Oscar Wilde, auteur à scandale s'il en fut !

— Je viens de lire *Le Portrait de Dorian Gray*, déclara-t-il avec enthousiasme. Un roman passionnant. Cet homme est vraiment un génie. J'aimerais tellement le rencontrer !

— Ah, vraiment ? fit Mariah Ellison, glaciale.

Elle avait décidé de ne pas se joindre à la conversation, mais ne pouvait laisser passer une telle incongruité.

— Je pensais que ce Mr. Wilde n'était pas le genre d'individu qu'une personne respectable souhaite rencontrer. Je crois que le terme « décadent » est celui qui les qualifie le mieux, lui et ses pairs.

— En effet, répondit Samuel en se tournant vers elle. Ma soif d'expériences nouvelles m'a parfois amené à me rendre dans des lieux infréquentables et à rencontrer des personnes peu respectables. Et pourtant, je vous assure que j'ai trouvé là autant d'hommes fiers et courageux qu'ailleurs. C'est une grande chose que de découvrir la beauté dans l'immondice.

La passion qui illuminait son visage empêchait toute contradiction. Il était physiquement si semblable à Edward et en même temps si différent de lui ! Elle se surprit à regretter de l'avoir rencontré.

— Pouvez-vous nous donner quelques exemples ? intervint Caroline. Je ne crois pas, hélas, pouvoir me rendre un jour en Amérique. Parlez-nous de New York... Avez-vous des théâtres, des opéras ? Les gens sont-ils, comme ici, très préoccupés par la mode, leur apparence, les mondanités, ou sont-ils au-dessus de ces futilités ?

— Vous parlez de la bonne société new-yorkaise ? fit-il en riant. Ils étaient quatre cents à l'origine, mais sont aujourd'hui au moins mille

cinq cents, si l'on en croit ceux qui se prétendent leurs descendants.

— Je doute que l'on puisse la comparer à la bonne société britannique ! lança Mariah Ellison, qui souhaitait ardemment changer de sujet. Personne ici ne se vante d'avoir un ancêtre ayant débarqué d'un bateau venu de nulle part.

— Mais si ! s'exclama Caroline. Pensez à Guillaume le Conquérant !

— Je vous demande pardon ?

— Ou à Jules César, si vous préférez remonter à l'Antiquité romaine.

Si elle avait été seule avec sa belle-fille, Mariah Ellison aurait coupé court à la conversation, prétendant que l'Histoire ne l'intéressait pas. Mais elle ne voulait pas passer pour ignorante devant Samuel Ellison.

— J'ignore si mes ancêtres ont débarqué avec Jules César ou Guillaume le Conquérant, ou s'ils étaient là avant leur arrivée. Pour moi, cinq ou six générations suffisent à justifier une ascendance.

— Je suis tout à fait d'accord avec vous ! affirma Samuel avec chaleur. C'est la personnalité de l'homme qui compte, non ses origines. De bons pères peuvent engendrer des monstres et des monstres des hommes de bien.

Caroline avait-elle aussi surpris dans la voix de Samuel une intonation douloureuse ? Mariah Ellison voulut dire quelque chose pour clore cette stupide conversation avant qu'elle ne tourne à la catastrophe, mais sa gorge était si sèche qu'elle ne put proférer un son. Un violent frisson la parcourut. C'était épouvantable ! Que savait-il ? Tout ? Une femme pouvait-elle confier à son fils des choses inavouables ? Pas une femme respectable, en tout cas.

Il lui fallait se débarrasser de cet intrus afin qu'il ne revienne jamais dans cette maison et faire comprendre à Caroline l'inconvenance de son attitude. Mais pour l'instant, elle devait calmer les battements de son cœur, retrouver une respiration normale. En parlant de monstres, Samuel avait peut-être mal choisi ses mots, en toute innocence.

— Je suppose qu'à New York la bonne société a les mêmes distractions qu'à Londres ? reprit Caroline.

— Oh, certainement. L'an dernier, la ville a ouvert le parc de Madison Square pour une grande parade équestre. On a même fait venir un jury d'experts britanniques.

— Y avez-vous assisté ? s'enquit Caroline, alors que la femme de chambre apportait le thé.

— Moi ? Non. Mais je suis allé à la fête du vélodrome, et je m'y suis énormément amusé.

— Des vélodromes ? fit Caroline, ravie. Avez-vous essayé ?

— Bien sûr ! Ces engins vont incroyablement vite. Je parle des vélodromes conçus pour les hommes.

— Ceux des femmes peuvent aussi aller très vite. Il nous suffit de porter les vêtements appropriés – on les appelle des bloomers[5], je crois.

— Ces... bloomers, comme vous dites, ne sont appropriés à aucune situation ! s'indigna Mariah Ellison. Vraiment, Caroline, mais où avez-vous la tête ? Vos bouffonneries théâtrales ne vous suffisent donc pas ? Vous souhaitez vous déguiser en homme pour arpenter les rues sur deux roues ? Même Joshua ne vous laisserait pas faire !

Sa voix monta d'un cran.

— En supposant que vous teniez compte de son avis... Pourtant, quand vous l'avez connu, vous étiez si violemment entichée de lui que vous auriez sauté de l'embarcadère de Brighton dans la mer, s'il vous l'avait demandé.

Caroline soutint son regard.

— Par un bel après-midi d'été, je l'aurais fait par pur plaisir, belle-maman, non pour plaire à Joshua.

La vieille dame, un instant désarçonnée, ne sut que répondre ; mais elle reprit très vite ses esprits et darda sur sa bru un regard furibond.

— Si vous continuez d'agir égoïstement, vous finirez par ne satisfaire que vous-même. Pour une femme dans votre situation, cela tournerait au désastre. Et puis c'est vulgaire de trop parler de soi-même.

Elle prononça ces derniers mots avec délectation, avant de s'adresser à Samuel.

— Vous nous avez appris beaucoup de choses sur l'Amérique, Mr. Ellison. Un pays où je n'irai jamais, mais vos récits étaient intéressants. Vous êtes un grand voyageur. À propos, combien de temps comptez-vous rester dans la capitale ? Vous savez, la province est aussi très plaisante à visiter ; Bath, pour ne citer qu'elle, est une petite ville pittoresque. Et très à la mode. Quiconque aspire à devenir quelqu'un se doit d'aller y prendre les eaux, à la bonne saison.

Avec ça, s'il ne comprenait pas qu'il était temps de partir...

— Les bains romains de Bath ? J'en ai entendu parler, fit Samuel, sans quitter son fauteuil.

— Parlez-nous encore de l'Amérique, Mr. Ellison, dit Caroline, en lui offrant un plateau de canapés. Avez-vous réellement vu de vrais Indiens ?

Le visage de Samuel s'assombrit.

— Oui, j'en ai vu... commença-t-il, le regard perdu dans le lointain. Je suis allé jusqu'à la côte Ouest, en Californie. J'ai rencontré des chercheurs d'or, des chasseurs de bisons, des fermiers qui ont fait fleurir le désert et aussi des hommes qui ont massacré les Indiens, premiers habitants de ce pays, pour s'approprier leurs terres. J'ai vu l'homme blanc affermir son pouvoir et l'homme rouge mourir,

conclut-il d'une voix chargée d'émotion.

Caroline ouvrit la bouche pour dire quelque chose, puis se ravisa ; le moment était mal choisi d'intervenir.

Samuel la regarda et lui sourit. Point n'était besoin de mots pour se comprendre.

— Caroline, servez-moi donc du thé ! exigea Mariah Ellison, ne sachant plus que dire pour chasser l'intrus.

Prétendre avoir mal à la tête ? Elle serait contrainte de se retirer, et Samuel était bien capable de rester seul avec Caroline ! Cette petite cruche ne voyait donc pas plus loin que le bout de son nez ?

— Bien sûr, belle-maman, fit cette dernière en la servant. Samuel, encore un sandwich au concombre ?

Cet homme adorait se mettre en avant ! Il devait plastronner de la sorte devant toutes les idiotes qui se pâmaient en l'écoutant. Caroline ne se rendait donc pas compte du ridicule de son attitude ?

— La façon dont vous parlez de la conquête de l'Ouest l'éclaire sous un jour tragique, disait-elle, devinant une blessure profonde chez son interlocuteur. Je n'avais entendu parler que d'hommes braves et courageux, prêts à tous les sacrifices...

Elle avait également conscience du malaise aigu de sa belle-mère. Si elle l'avait moins bien connue, elle aurait dit que cette femme toujours prompte à critiquer, à lancer de méchantes piques, avait peur. Mais pour quelle raison ? Pleurait-elle encore la mort d'Edmund Ellison ? Sa colère permanente contre le monde entier était-elle due au fait que les gens autour d'elle continuaient à vivre normalement alors qu'elle était enfermée dans son deuil depuis si longtemps ?

Caroline avait aimé Edward, son premier mari, qui lui manquait encore parfois. Mais elle avait rencontré Joshua, et, avec lui, découvert un monde nouveau, plein de gaieté et de couleur, d'idées nouvelles, parfois dérangeantes. Et voilà qu'arrivait Samuel Ellison. L'appréciait-elle pour lui-même ou parce qu'il lui rappelait Edward et un passé paisible, moins dangereux pour sa tranquillité d'esprit, plus proche des idées et des valeurs dans lesquelles elle avait été élevée ?

Samuel continuait de lui parler, sourcils froncés, cherchant à capter son regard, comme s'il devinait qu'elle ne l'écoutait pas vraiment.

— ... voyez-vous, les Indiens n'ont pas la notion de la propriété individuelle. Pour eux, la terre est un bien commun à préserver. Ils y vivent de chasse et de cueillette. Nous, les Blancs, nous ne comprenons pas leur mode de vie. La tragédie, c'est qu'ils nous ont crus lorsque nous leur avons promis de les nourrir et de les protéger s'ils nous laissaient nous installer sur leurs terres. Mais chaque jour, davantage de colons arrivaient, s'enfonçant un peu plus loin vers l'ouest. Nous avons clôturé ces terres fertiles pour en interdire l'accès. L'histoire des Indiens est une succession de tragédies.

Il se lança dans le récit de l'extermination de la tribu des Modoc. Caroline l'écouta sans l'interrompre, ne sachant pas si Mariah Ellison en faisait autant de son côté ; paupières mi-closes, lèvres pincées, la vieille dame avait adopté une attitude réprobatrice. Impossible de dire si c'était à cause des guerres contre les Indiens ou de la présence de Samuel.

Celui-ci sourit.

— Je suis désolé. Ce ne sont pas des histoires à raconter à l'heure du thé.

— Si l'on ne peut parler à sa famille de sujets qui vous tiennent à cœur, à qui donc peut-on se confier ? observa Caroline.

— Bien sûr, mais je parle toujours trop !

— Sachez, monsieur, qu'en Angleterre l'heure du thé est supposée être un moment agréable où l'on évoque des sujets anodins et distrayants, intervint soudain Mariah Ellison. Nous n'abordons jamais de problèmes personnels, pour ne pas embarrasser des hôtes qui pourraient regretter d'être venus et souhaiteraient prendre congé au plus vite, conclut-elle en regardant Caroline avec insistance.

Samuel, déconcerté, observa tour à tour ses interlocutrices. Caroline se tint coite, ne sachant que répondre. La vieille dame s'éclaircit la gorge. Elle se tenait très droite dans sa robe de lainage noire, les épaules rejetées en arrière ; les perles de jais de sa broche de deuil tremblaient légèrement sur sa poitrine.

Pour quelle raison était-elle si bouleversée ? Depuis presque quarante ans qu'elle la connaissait, Caroline ne l'avait jamais vue en pareil état.

— Merci de nous avoir rendu visite, Mr. Ellison, reprit l'aïeule d'un ton cassant. C'est très aimable à vous de nous avoir accordé de votre temps alors que vous avez certainement d'autres engagements. Il y a tant de choses à voir et à visiter dans notre belle capitale.

Samuel se leva.

— Tout le plaisir fut pour moi, Mrs. Ellison.

Il remercia les deux femmes pour leur hospitalité et prit rapidement congé.

Dès qu'il fut parti et avant même que Caroline n'ait pu ouvrir la bouche, la vieille dame se leva lourdement en s'aidant de sa canne.

— J'ai affreusement mal à la tête. Je monte me reposer, annonça-t-elle. Dites à la bonne que je dînerai dans ma chambre. Quant à vous, vous feriez bien de réfléchir à votre stupide comportement et rester fidèle à l'homme que vous avez épousé. Bien sûr, vous n'en ferez qu'à votre tête, comme d'habitude. Vous vous ridiculisez ! Ici, passe encore, mais jetez-vous dans les bras de cet homme en public et vous déclencherez un scandale qui brisera votre réputation. Or une femme qui a perdu sa réputation a tout perdu !

Elle baissa la voix et regarda Caroline droit dans les yeux.

— Vous n'avez plus qu'à croiser les doigts pour que votre mari n'en sache rien !

Sur ces mots, elle sortit de la pièce ; Caroline entendit son pas pesant traverser le vestibule et gravir l'escalier.

Restée seule, elle s'examina dans le miroir du salon qui lui renvoya l'image d'une femme mince et élégante, à la chevelure brune à peine parsemée de gris. Mais les premiers signes du vieillissement étaient bien là, les fines rides autour des yeux et de la bouche, le léger empatement de la mâchoire. Joshua les remarquait-il chaque fois qu'il la regardait ?

Il rentrerait tard, car ce soir-là il avait une représentation. Caroline, de son côté, était invitée à dîner chez les Marchand. Elle n'avait guère envie de sortir, mais au moins cela lui changerait les idées.

S'était-elle vraiment ridiculisée en épousant un homme beaucoup plus jeune qu'elle, comme ne cessait de le répéter sa belle-mère ? N'aurait-elle pas mieux fait de se marier avec un homme de son âge et de son milieu social, quelqu'un comme Samuel Ellison ?

Elle se détourna vivement de la glace et monta dans sa chambre choisir la toilette qu'elle mettrait pour sortir.

Les Marchand l'accueillirent avec chaleur.

— Comme je suis contente de vous voir ! s'exclama Hope Marchand en s'avançant vers elle.

Il faisait encore doux dehors, mais un bon feu brûlait dans la cheminée. La lueur rougeoyante des flammes jetait des reflets sur le pare-étincelles et les pinces de cuivre. Le salon était meublé d'un mobilier traditionnel et décoré de gros coussins vieux rose assortis aux lourdes tentures, d'échantillons de broderie, d'albums de photographies et de cartes postales.

— Je suis heureux que vous soyez venue, même sans Joshua, renchérit Rafe Marchand en se levant de son fauteuil – remarque très flatteuse de la part d'un homme timide et souvent avare de compliments.

— Je suis ravie d'être parmi vous, répondit Caroline, qui se sentait à l'aise dans cet environnement familial et chaleureux. Pour une fois, nous n'aurons pas à nous taire en entendant les trois coups !

Hope Marchand acquiesça.

— J'aime beaucoup le théâtre, les concerts, les soirées, mais j'avoue qu'il n'y a pour moi rien de meilleur que la compagnie paisible de quelques amis. Venez donc vous asseoir...

Ils bavardèrent agréablement, à bâtons rompus, de mode, des derniers potins mondains et de leurs connaissances communes. Peu avant le dîner, la porte s'ouvrit sur un garçon d'environ seize ans ;

grand, mince, encore imberbe, il avait les yeux bleus et les cheveux noirs de sa mère. Il semblait calme, mais son silence un peu gauche traduisait une timidité qui rappelait celle de son père.

— Enchanté de vous connaître, Mrs. Fielding.

Caroline chercha à engager la conversation, pour le mettre à l'aise. Quel sujet pouvait intéresser un garçon de son âge ? Elle ne voulait paraître ni trop condescendante, ni trop curieuse.

Il la regardait posément, car on lui avait appris qu'il fallait regarder les gens dans les yeux quand ils s'adressaient à vous, mais Caroline sentait qu'il prenait sur lui.

Elle lui sourit, décidant de jouer la carte de la sincérité.

— Je suis heureuse de vous connaître, Lewis. De quoi pourrions-nous parler ? Je doute que les mariages, naissances et décès de la bonne société vous intéressent. Et ma culture politique est si modeste que je ne pourrais débiter que des banalités. Bref, je crains que ma conversation ne soit pour vous affreusement ennuyeuse !

Lewis prit sa respiration pour la contredire poliment, mais elle l'arrêta sur-le-champ.

— Ne vous sentez pas obligé d'être courtois. Dites-moi plutôt quels sont les sujets qui vous tiennent à cœur.

L'adolescent rosit, étonné et flatté.

— Papa m'a dit que Mr. Fielding était comédien. C'est vrai ?

— Le théâtre vous passionne-t-il vraiment ou me demandez-vous cela par politesse, pour me faire plaisir ? le taquina-t-elle. Dans le second cas, vous êtes très en avance sur votre âge. Vous brillerez en société. Ces dames vous adoreront !

Il devint écarlate et ne répondit pas. Ses yeux brillaient d'un étrange éclat et Caroline se rendit compte que son regard glissait vers son cou, ses épaules, sa poitrine. Chaque fois, il se reprenait et s'efforçait de la fixer dans les yeux.

Rafe Marchand s'éclaircit la gorge, ouvrit la bouche, mais ne dit rien. Son épouse cligna des yeux à plusieurs reprises. L'on n'entendait plus que le craquement des boulets de charbon dans la cheminée.

— Oui, Joshua est comédien, répondit Caroline pour combler le silence. Aimez-vous le théâtre ? Quelles pièces étudiez-vous à l'école ?

— Pas de théâtre contemporain. Des classiques... surtout Shakespeare...

— Savez-vous qu'à son époque certains le considéraient comme un auteur à scandale ? Les temps changent... Un jour, le théâtre d'Ibsen lui aussi fera partie du répertoire classique. Quelles sont les œuvres de Shakespeare au programme ?

— Hamlet, Jules César...

— Merveilleux ! Jules César est l'une de mes pièces préférées. Je regrette seulement que les personnages principaux soient tous des

hommes. À votre place, je lirais des tragédies grecques qui, elles, mettent en scène des héroïnes courageuses et passionnées. Je pense par exemple à Antigone ou aux Troyennes. Des pièces pleines d'amour et de haine...

Lewis, gêné, regarda sa mère, puis baissa les yeux. Rafe Marchand bougea dans son fauteuil.

Caroline sentit qu'elle s'aventurait sur un terrain glissant et chercha à se rattraper.

— Plus tard, peut-être les apprécierez-vous ! J'ai entendu parler d'une nouvelle pièce satirique, enchaîna-t-elle en s'adressant à Mrs. Marchand. Je ne sais pas encore si j'irai la voir.

La tension se dissipa. Ils devisèrent de choses et d'autres, puis Lewis s'excusa et prit congé. Les adultes passèrent dans la salle à manger.

Au cours du repas, excellent, Hope Marchand reparla de la censure, un sujet qui lui tenait manifestement à cœur. Son mari l'écoutait, sombre et tendu.

— Il faut protéger les âmes innocentes des blessures définitives que peuvent leur infliger des esprits malintentionnés, affirma-t-elle avec force.

— À qui faites-vous allusion ? s'enquit Caroline.

Mrs. Marchand se pencha vers elle ; les broderies de perles de sa robe scintillaient à la lumière des lustres.

— Je pense à cette pièce de théâtre que nous avons vue ensemble il y a quelques jours et qui met en avant des idées que nous jugeons inadmissibles, effarantes, n'est-ce pas ? L'auteur se rit de toutes les valeurs auxquelles nous sommes attachés ! En compagnie de personnes de confiance, nous nous sentirions libres d'exprimer notre désaccord, mais par peur de paraître ridicules ou démodés, nous n'osons rien dire ! Petit à petit, les gens s'habituent à ces idées révoltantes, qui finissent par ne plus les choquer. Nous sommes balayés par un courant de pensée qui nous dépasse.

Caroline comprenait son propos, et pourtant elle s'entendit répondre, comme si la voix de Joshua lui soufflait à l'oreille :

— Voilà pourquoi nous devons sans cesse avancer des idées nouvelles, pour que les gens ne deviennent pas blasés.

Hope Marchand fronça les sourcils.

— Je ne suis pas sûre de vous suivre. De quelles idées nouvelles parlez-vous ?

Son époux, jusque-là silencieux, posa son verre de vin et prit la parole.

— Je n'ai pas honte d'être démodé, Mrs. Fielding. Je crois aux valeurs des générations qui nous ont précédés et n'éprouve pas le besoin de les remettre en question. Pour nos pères, un homme était lié par la parole donnée. Le devoir, le respect des autres étaient choses

sacrées. Ils traitaient les femmes avec bonté, les protégeaient de la violence et de la vulgarité de ce monde.

— Aimeriez-vous être protégé de la sorte ? demanda Caroline d'une voix douce.

— Je vous demande pardon ?

— Aimeriez-vous être protégé de la sorte ? répéta-t-elle.

— Ma chère, le devoir d'un homme est de protéger les plus faibles. Les femmes sont vulnérables. Si elles cessent de transmettre l'amour, la tendresse, la beauté à nos enfants, que deviendra l'humanité ? Il doit rester dans le monde un endroit béni où personne ne se moque du sacré, où la tendresse n'est pas dépréciée, où le spirituel prend le pas sur le charnel...

— Certainement, acquiesça Caroline, mais ne fermons pas les yeux sur ce qui nous dérange. Comment puis-je garder mon innocence et devenir adulte ? Comment puis-je me battre pour le bien si j'ignore ce qu'est le mal ?

— Vous n'avez pas à vous battre, ma chère, dit-il avec véhémence, le visage grave. C'est à la société de vous protéger ; si ceux qui ont le privilège d'en avoir la charge tenaient leurs engagements, la question ne se poserait même pas. Le Grand Chambellan fait preuve de négligence... Dieu sait qu'il y a pourtant matière à censure !

Il dévisagea Caroline avec intensité, rouge d'indignation.

— Vous ignorez à quel point le mal est autour de nous ! Plaise à Dieu que vous ne le sachiez jamais !

— C'est vrai, le Grand Chambellan n'est pas assez sévère, renchérit Mrs. Marchand. Vous devriez lui écrire, mon ami, pour lui dire que nombre d'entre nous sont choqués de voir exposer sur une scène des émotions intimes d'une façon qui pourrait suggérer à des esprits faibles que toutes les femmes sont possédées par le genre... d'appétit dont fait montre le personnage de Miss Antrim.

— Je lui ai déjà envoyé un courrier en ce sens, ma chère, l'interrompt-il.

Elle se détendit légèrement et lui sourit.

— Tant mieux. Pensez à l'effet que ces idées peuvent avoir sur l'esprit de jeunes gens comme Lewis ! Comment pourront-ils plus tard éprouver du respect, de la tendresse pour leurs épouses et leurs filles ?

Caroline comprenait ce qu'elle voulait dire. Elle pensa à ses propres filles et surtout à Sarah, son aînée, décédée dix ans plus tôt [6], qui avait tant souffert des frasques de son mari, Dominic Corde.

— Je suis d'accord avec vous, admit-elle, étouffant la petite voix intérieure qui lui demandait de condamner la lâcheté et lui rappelait qu'elle n'avait pas à sacrifier l'honnêteté au confort de l'esprit.

Heureusement, la conversation prit bientôt un ton plus anodin et le repas se termina sans qu'un sujet déplaisant fût évoqué.

En rentrant chez elle, Caroline trouva Joshua assis dans le salon, en train de lire. La lumière de la lampe à gaz soulignait ses traits tirés. Il ferma son livre et sourit.

— Avez-vous passé une bonne soirée chez les Marchand ?

Il se leva et vint déposer un baiser sur sa joue. Caroline sentit sur lui l'odeur indéfinissable mais néanmoins familière du théâtre, mélange de poudre, de fard et de transpiration. Elle réalisa, troublée, qu'elle aimait Joshua comme au premier jour ; en fait, à plus de cinquante ans, elle était amoureuse pour la première fois.

— Oui, excellente, répondit-elle en se forçant à la gaieté. J'ai rencontré leur fils, Lewis. Un garçon charmant, mais très timide.

Elle passa devant Joshua pour aller se réchauffer près de la cheminée. Elle ne se sentait pas prête à monter tout de suite dans la chambre. Son esprit était encombré de pensées antagonistes : son passé auprès d'Edward, les récits de Samuel Ellison, les peurs de Hope Marchand quant à la diffusion d'idées nouvelles, son besoin passionné de protéger la jeunesse de l'intrusion de la violence, les craintes de son époux pour l'avenir de la société.

— Caroline ? fit Joshua, un peu inquiet. Quelque chose vous tracasse ?

Elle se retourna et vit sur son visage toute la fatigue accumulée au cours de la représentation ; et cependant, il se faisait du souci pour elle.

— Non, je repensais à la conversation que j'ai eue avec les Marchand. Rien d'important.

Elle se sentit très égoïste et vint se blottir dans ses bras, bien décidée à chasser de son esprit les problèmes évoqués au cours de la soirée.

Le lendemain matin, lorsqu'elle retrouva Joshua au petit déjeuner, elle comprit au premier regard que quelque chose n'allait pas.

— Que se passe-t-il ?

Il brandit le journal, abasourdi.

— Ils ont retiré la pièce de l'affiche ! La pièce de Cecily !

— Mais voyons, c'est impossible ! Le Grand Chambellan a donné son autorisation, non ?

Joshua se mordilla la lèvre.

— Eh bien... pas exactement... Jamais il n'aurait permis que la pièce soit mise en scène, s'il l'avait lue. Il y a une ou deux façons de contourner la censure. Par exemple, soumettre le manuscrit à la dernière minute, en priant pour que le censeur n'ait pas le temps de le lire attentivement. Mais la méthode n'est guère efficace ; il est assez malin pour comprendre que l'on veut le gruger et lire le texte avec deux fois plus d'attention. Une autre solution consiste à jouer une

œuvre nouvelle en lui donnant le titre d'une pièce qui a déjà obtenu l'autorisation. C'est ce qu'a fait l'auteur, en l'occurrence...

— Mais tout le monde doit être au courant ! Le directeur du théâtre au premier chef.

— En effet. Anton Bellmaine, le metteur en scène, n'est pas idiot. Il était prêt à courir le risque et à payer une amende, le cas échéant. Le jeu en vaut la chandelle, si l'on veut faire évoluer les idées, remuer l'opinion publique et espérer modifier des lois injustes. Savez-vous que nous n'avons même pas le droit de représenter un homme d'Église sur scène ?

— Pensez-vous que Lord Warriner va retirer son projet de loi ?

Il tendit la main et la posa sur la sienne.

— Tout le problème est là. Je crains qu'il ne perde courage. Beaucoup de ses amis ont déjà baissé les bras. Ils ont sans doute senti d'où venait le vent et ont tourné casaque.

Ce fut au tour de Caroline de lui prendre la main, dans un geste réconfortant. Ils restèrent un long moment silencieux, puis elle prit le journal. Il y avait là un article très informé et plein d'esprit rédigé par Oscar Wilde, décrivant la censure comme un acte d'oppression commis par de lâches individus, autant effrayés par la noirceur de leur âme que par l'opinion d'autrui.

— Je ne supporte pas que l'on décide à ma place ce que j'ai le droit de voir et d'entendre ! s'écria Joshua. C'est inconcevable ! Je...

Il fut interrompu par le bruit de la porte qui s'ouvrait à la volée. Mariah Ellison entra dans la pièce en frappant le parquet de sa canne. Joshua se leva aussitôt.

— Bonjour, Mrs. Ellison. Comment allez-vous, ce matin ?

— Aussi bien que peut aller une femme de mon âge contrainte d'habiter sous le toit des autres, grommela-t-elle.

Il lui offrit une chaise et l'aida à s'asseoir. Caroline lui proposa du thé et des toasts.

— De quoi parliez-vous avec autant d'animation ? demanda la vieille dame. Je vous entendais de ma chambre.

Elle s'empara du pot de beurre et de la confiture de framboises dont elle tartina généreusement ses toasts. Elle avait toujours un excellent appétit, quoique, ce matin-là, elle parût plus pâle qu'à l'ordinaire.

Joshua jeta un bref coup d'œil à Caroline avant de répondre.

— Nous discussions d'un article sur la censure...

— La censure ? Une excellente chose, décréta Mariah Ellison avant d'engloutir la moitié d'un toast. On se moque de la décence, de nos jours. La vulgarité est partout. Je suis contente d'arriver à la fin de mon existence pour ne pas voir où va le monde !

— Il s'agit d'un article qui s'élève contre la censure, belle-maman,

la corrigea Caroline, qui se demanda aussitôt si elle n'aurait pas mieux fait de se taire.

Mariah Ellison haussa les sourcils.

— Encore une de ces actrices d'avant-garde, je présume. Ces femmes s'arrogent le droit de dire et de faire n'importe quoi devant tout le monde, ajouta-t-elle en regardant sa belle-fille d'un air entendu. Partout la moralité est en déclin, même là où l'on s'y attend le moins ! Il n'est pas nécessaire de chercher bien loin...

— Vous approuvez donc la censure ?

Si Joshua était en colère, il le cachait bien. Mais jouer la comédie n'était-il pas son métier ?

La vieille dame le regarda comme s'il doutait de sa santé mentale.

— Bien entendu ! répondit-elle d'un ton indigné. Toute personne normale et civilisée sait qu'il y a des choses que l'on ne peut ni dire ni écrire. Dès lors qu'il n'y a plus de respect pour des valeurs sacrées, la civilisation est proche de l'effondrement. Ne vous a-t-on pas enseigné l'Histoire là où vous êtes né ? Vous avez dû entendre parler de la décadence de Rome ?

Une lueur amusée dansa dans les yeux de Joshua.

— Je suis né à Londres, Mrs. Ellison, sur l'autre rive, à quelques kilomètres d'ici. J'ai étudié l'histoire de la Rome antique, de l'Égypte, de Babylone, de la Grèce et même de l'Espagne au temps de l'Inquisition. À ma connaissance, le théâtre grec était florissant, ainsi que la poésie égyptienne.

La vieille dame eut un large geste de mépris, manquant de renverser le pot à lait.

— Des païens ! Les Grecs adoraient des dieux aux mœurs barbares, si nous en croyons leurs légendes. Quant aux Égyptiens, ils idolâtraient des animaux ! Enfin, n'en parlons plus. Caroline, mon thé est froid. Sonnez la bonne, voulez-vous ?

Cette dernière agita docilement la clochette, consciente que Joshua ne gardait son calme que par respect pour l'âge de leur invitée.

Elle chercha à clore la conversation par des mots apaisants.

— En effet, tout n'est pas bon à dire, belle-maman. Le problème est de savoir ce qu'il convient de taire.

— Eh bien moi, je vais vous le dire ! Tout ce qui peut heurter la sensibilité des hommes et des femmes. Si vous avez oublié ce dont il s'agit, Caroline, demandez à vos anciennes amies, dont vous vous êtes détournée. Dieu merci, le Grand Chambellan, lui, le sait.

La bonne entra avec le thé. Joshua se leva, embrassa Caroline sur la joue, souhaita une bonne journée à la vieille dame et s'éclipsa. Caroline prit alors le journal et lut l'article consacré à Cecily Antrim. Celui-ci était accompagné de la reproduction d'une affiche de théâtre la représentant.

Hier, Miss Cecily Antrim a vigoureusement protesté contre le visa de censure touchant sa dernière pièce, *The Lady's Love*, interdite de représentation pour indécence et outrage à la morale.

Miss Antrim a arpenté le Strand, brandissant une pancarte et troublant l'ordre public, jusqu'à l'arrivée de la police. Elle a affirmé que la pièce était une œuvre remettant en question certaines idées fausses sur la nature féminine. Selon elle, l'interdiction de représentation a pour effet de dénier aux femmes la liberté qui est donnée aux hommes d'explorer la compréhension de leur nature profonde.

Mr. Wallace Albright, porte-parole du Grand Chambellan, affirme de son côté que le contenu de l'œuvre était destiné à saper les valeurs fondatrices de notre société.

Aucune charge n'a été retenue contre Miss Antrim, qui a pu regagner librement son domicile.

Caroline reposa le journal, se demandant si la commission de censure avait pressenti une grave menace dans cette œuvre de fiction, ou si elle cherchait seulement à protéger les esprits les plus vulnérables de la vue de certaines scènes osées. Elle regarda la vieille dame, symbole de l'Angleterre passée, et ne put s'empêcher de ressentir pour elle une certaine pitié.

CHAPITRE VII

L'agent de police se tenait au garde-à-vous dans le bureau de Pitt.

— Oui, monsieur, c'est ce qu'il a dit.

Il était tôt ; un soleil doré réchauffait les murs et les trottoirs, caché derrière le voile épais de fumées s'échappant des cheminées. L'air était sec et doux, imprégné des odeurs de la ville.

— Il a vu Delbert Cathcart et Orlando Antrim se disputer, le jour de la mort de Cathcart ? répéta Pitt. En êtes-vous sûr ?

— Oui, monsieur. C'est ce qu'il a affirmé. Et il a pas voulu en démordre.

— Ce qui veut dire qu'il connaissait les deux hommes. Comment s'appelle-t-il, déjà ?

— Hathaway, Peter Hathaway. Il les connaissait certainement, monsieur, sinon comment il aurait pu les reconnaître ?

— Bien. Et où peut-on trouver ce Mr. Hathaway ?

— À Hampstead, monsieur. Arkwright Road, au numéro 26.

— Et il est venu témoigner ici, à Bow Street ?

— Non, monsieur. Nos collègues de Hampstead nous ont téléphoné, fit l'agent en relevant le menton, tout fier d'avoir utilisé ce nouvel appareil susceptible d'aider la police à appréhender les criminels, voire à prévenir un délit avant qu'il ne soit commis.

Pitt se leva.

— Je vois. Bon, je suppose qu'il ne me reste plus qu'à aller interroger ce Peter Hathaway.

— Oui, monsieur. Peut-être que nous tenons le meurtrier, dit l'agent, les yeux brillants. D'après Mr. Hathaway, ils se disputaient drôlement.

— C'est possible, fit Pitt avec tristesse.

Il avait admiré le jeu d'Orlando Antrim, sur la scène du théâtre. Et plus tard, dans la loge, il avait apprécié l'intelligence et la sensibilité du jeune homme. Mais ce ne serait pas la première fois qu'il éprouverait de la sympathie pour un assassin.

— Dites à l'inspecteur Tellman que je vais à Hampstead, voulez-vous ? lança-t-il depuis le pas de la porte.

Quand il sonna au numéro 26, Arkwright Road, la soubrette lui apprit que Mr. Hathaway était sorti. Profitant du beau temps, il était parti, avec son appareil photographique, rejoindre les membres de son

club.

Le portier du club expliqua à Pitt que ces messieurs s'étaient rendus au parc de Hampstead Heath pour prendre des photographies en décor naturel.

Pitt le remercia et partit à pied vers le parc. Le témoignage de Peter Hathaway n'était qu'un début de piste ; des gens pouvaient se disputer sans que l'altercation se terminât pour autant par un meurtre. Mais l'assassinat de Cathcart n'avait pu être mis en scène que par une personne dotée d'une imagination fertile, et familière du tableau de Millais ou de Waterhouse.

Pitt prit plaisir à marcher au soleil sur l'épais tapis de la pelouse, loin des relents de fumée, de crottin et de poussière. Il respirait à pleins poumons l'odeur de la terre, écoutant le sifflement des merles cachés dans les hautes branches des arbres agitées par le vent. Il se promit de prendre une journée de congé au retour de Charlotte pour aller se promener dans la campagne, tous les deux, en amoureux.

Il aperçut un jeune couple assis dans l'herbe, à côté d'un panier de pique-nique. La jeune fille avait étalé ses robes tout autour d'elle et riait en regardant son compagnon.

Pitt s'approcha d'eux. Il se sentait un peu envieux de leur gaieté et de leur insouciance. Comme il aurait aimé profiter de ce début d'automne ensoleillé et oublier l'assassin de Delbert Cathcart !

— Excusez-moi, auriez-vous vu passer un groupe de jeunes gens chargés d'appareils photographiques ?

— Oui, répondit la jeune fille. Il y a environ une demi-heure. Ils avaient l'air drôlement sérieux !

— Vers où se dirigeaient-ils ?

— Par là.

Elle pointa le doigt en direction d'un bouquet d'arbres dont les racines noueuses émergeaient du sol.

Pitt la remercia et s'éloigna.

Il marcha un bon moment avant d'apercevoir une douzaine de jeunes gens en costume trois pièces, dont deux portaient des chapeaux melons. Chacun avait son propre équipement : valise de cuir, coffre en bois, appareil photographique perché sur un trépied. À cette minute, tous les objectifs étaient dirigés vers une branche, un rameau, une racine ou une feuille.

— Bonjour ! lança Pitt.

Personne ne répondit.

Il s'éclaircit la gorge.

— Excusez-moi...

Le garçon le plus proche de lui se retourna vivement et leva la main comme pour arrêter la circulation.

— Monsieur, à moins que vous n'ayez besoin d'une aide urgente, ne

nous interrompez pas. La lumière est parfaite. Regardez, les rayons du soleil percent le feuillage de ce grand chêne...

Les douze appareils photographiques se déclenchèrent en même temps, dans une rafale de crépitements. Pitt se demanda ce que rendrait la reproduction en sépia de ces merveilleuses teintes d'automne vertes et dorées.

— Voilà, monsieur ! À présent, que pouvons-nous faire pour vous ? Voulez-vous que nous fassions votre portrait, ou souhaitez-vous rejoindre notre club ? Amenez-nous quelques-uns de vos clichés et nous vous dirons ce que nous en pensons. Rassurez-vous, nous sommes très indulgents. Nous désirons faire connaître notre art à un large public. Bientôt, la couleur viendra, vous savez... Les vraies couleurs, les rouges, les bleus, les verts...

Pitt pensa aussitôt à l'utilité que pourraient avoir pour la police ces photographies, afin d'identifier des personnes et reconnaître des œuvres d'art volées ; les policiers n'étant pas des poètes, ils ne savaient guère en donner des descriptions précises.

— Très intéressant, commenta-t-il avec enthousiasme. Dites-moi, je cherche un certain Peter Hathaway. Je crois qu'il fait partie de votre club.

— En effet. C'est même le plus doué d'entre nous. Tenez, il est là-bas, fit le jeune homme en désignant un garçon aux longs cheveux blonds qui observait, fasciné, les jeux de lumière dans les branches.

— Je vous remercie, dit Pitt, en partant à grands pas dans sa direction.

Hathaway leva la tête en voyant l'ombre du policier obscurcir l'objectif de son appareil.

— Monsieur ? Que puis-je pour vous ?

— Je me présente : commissaire Pitt, de Bow Street, dit celui-ci en lui tendant sa carte.

— Oh, je vois, fit Hathaway, dont le visage se rembrunit. Il s'agit sans doute de la déposition que j'ai faite à la police de Hampstead. Pourrions-nous... aller bavarder un peu plus loin ? Le sujet est délicat, vous comprenez... Cathcart était un très bon photographe. Le meilleur, sans doute. Quand j'ai appris qu'il avait été assassiné, j'ai tout de suite repensé à cette querelle...

— Qu'avez-vous vu exactement, Mr. Hathaway ? Tout d'abord, où est-ce arrivé ? Essayez de planter le décor.

Hathaway réfléchit, les yeux mi-clos.

— Voyons, c'était mardi dernier, à Hyde Park, au bord de la Serpentine, vers huit heures du matin. Nous voulions prendre les premiers reflets du soleil sur l'eau. Nous avons fait du bon travail, d'ailleurs. Ce n'est qu'en regardant dans un objectif que l'on est sensible à l'incroyable beauté des formes. Vous, vous voyez le monde

d'un autre œil ! Pardonnez-moi cette évidence, mais c'est la vérité. Vous devriez vous mettre à la photographie, monsieur ! Immortaliser l'instant présent et le transmettre à la postérité, n'est-ce pas merveilleux ?

— Merveilleux, en effet, acquiesça Pitt. Hélas, cette activité est un peu trop chère pour mon budget. Auriez-vous pris par hasard un cliché de Mr. Cathcart et de Mr. Antrim ?

La figure de Hathaway s'allongea.

— Je regrette de ne pas l'avoir fait ! Quelle preuve absolue ! Cela viendra, monsieur, cela viendra. La photographie sera un témoignage que personne ne pourra contredire ! Pensez à ce que nous réserve le futur ! Imaginez...

Pitt interrompit son envolée lyrique.

— Que faisait donc Mr. Cathcart près de la Serpentine, à huit heures du matin ?

— Eh bien ça... je l'ignore. C'est assez étrange en effet pour un spécialiste du portrait. Il n'était pas venu pour nous donner des conseils, hélas. Quand j'y repense... il ne s'est même pas approché de nous. Pourtant, il avait son matériel avec lui. Il cherchait sans doute des décors naturels pour servir de toile de fond à ses portraits.

— Mais vous l'avez vu ?

— Oui, bien sûr, comme je vous vois.

— Lui avez-vous parlé ?

Hathaway rougit légèrement.

— Oh non ! Je n'aurais jamais osé le déranger. Pour un amateur comme moi, c'était une idole intouchable. Mais les grands artistes sont insaisissables. Peut-être avait-il un rendez-vous galant ?

— Et Orlando Antrim ? Que faisait-il à Hyde Park de bon matin ? Est-il photographe amateur, lui aussi ?

— Oh, oui. Un excellent photographe, d'ailleurs. Mais il préfère les portraits. C'est normal, pour un homme de théâtre.

— Décrivez-moi précisément ce que vous avez vu, Mr. Hathaway. Celui-ci fronça les sourcils.

— Ils se querellaient. Antrim semblait supplier Cathcart, essayait de le persuader en agitant les bras dans tous les sens.

— Entendiez-vous leur conversation ?

— Non. Curieusement, pas une fois ils n'ont élevé la voix. Pourtant, ils paraissaient furieux et faisaient de grands gestes. Plus Antrim essayait de persuader Cathcart, plus celui-ci s'obstinait dans la dénégation. Antrim est parti au bout d'un moment, très en colère.

— Cathcart est donc resté sur place ?

— Oui, mais quelques instants seulement. Ensuite il a replié son trépied et il est parti.

— Dans la même direction ?

— À peu de chose près, oui. Il s'est dirigé vers la sortie du parc, comme Antrim.

— Pensez-vous que d'autres personnes les ont vus se disputer ?

— Je ne saurais vous répondre. Nous sommes en général très absorbés par notre travail. J'avoue avoir perdu quelques amis depuis que je me suis mis à la photographie ! J'ai remarqué Cathcart et Antrim parce que je cherchais des yeux un décor devant lequel je pourrais photographier une amie, une jeune femme blonde. Je l'imaginais vêtue de blanc, regardant fixement...

— Je comprends, l'interrompt Pitt en souriant. Vous m'avez été d'une grande aide, Mr. Hathaway. Avez-vous rencontré Mr. Cathcart et Mr. Antrim à d'autres occasions ? Les connaissez-vous personnellement ?

Hathaway haussa légèrement les épaules.

— Je ne fais partie du club que depuis peu. Je connais trois ou quatre membres : Crabtree, Worthing, Ullinshaw et Dobbs. Dobbs est doué pour photographier les vieilles pierres, les barrières et les oiseaux. Récemment, il m'a montré un rouleau de pellicule, qui remplacera bientôt la plaque d'argent. Un certain Mr. Eastman, un Américain, vient de les inventer. Six mètres de long, vous vous rendez compte ? Vous pourrez prendre une centaine de clichés à la file ! Quand vous avez terminé la pellicule, vous la donnez à développer et l'on vous rend l'appareil rechargé. Il ne vous en coûte que cinq guinées.

Il parut un peu gêné.

— Oui, je sais, c'est assez cher. Mais c'est mon passe-temps préféré.

Il releva fièrement le menton, défiant Pitt d'oser lui dire qu'il jetait l'argent par les fenêtres.

— Très intéressant, répondit Pitt, sincère. Merci de votre coopération, Mr. Hathaway. Si un détail vous revient en mémoire, n'hésitez pas à me contacter. Bonne journée.

Pitt interrogea ensuite les autres membres du club, mais seul un jeune homme avait remarqué l'altercation, de loin.

— Je ne les connaissais pas de nom, mais ils avaient vraiment l'air furieux tous les deux. J'ai bien cru qu'ils en viendraient aux mains. Finalement, le plus jeune s'est éloigné, laissant l'autre rouge de colère.

Pitt n'apprit rien de plus, si ce n'est d'innombrables détails sur les merveilles de la photographie, les dernières avancées de la technique, telles que la pellicule de Mr. Eastman, laquelle, apparemment, ne pouvait être utilisée qu'en extérieur, à la lumière du jour, ce qui expliquait pourquoi Delbert Cathcart, travaillant en intérieur et à la lumière artificielle, continuait d'utiliser des plaques à base de sels d'argent.

Les membres du club, tous des hommes, ne semblaient pas gênés

qu'aucune femme n'en fit partie ; mais ils professaient une ardente admiration pour les femmes photographes qui, d'après eux, possédaient un savoir technique tout à fait égal au leur.

Pitt quitta Hampstead Heath pour aller interroger Orlando Antrim à propos de cette fameuse querelle, redoutant d'avoir à l'arrêter pour le meurtre de Cathcart.

Il trouva le jeune acteur au théâtre en train de répéter son rôle dans Hamlet. La pièce devait se jouer la semaine suivante, en remplacement de l'œuvre interdite par la censure.

Pitt dut montrer sa carte au concierge pour que celui-ci acceptât de le laisser entrer.

— N'allez pas les interrompre en pleine répétition ! ronchonna le vieil homme. Il ne faut pas perturber les acteurs. Mr. Bellmaine vous fera signe le moment venu.

Pitt lui promit de ne déranger personne et partit sur la pointe des pieds dans un dédale de couloirs poussiéreux. Il finit par arriver dans les coulisses de la scène principale, dont le décor spartiate ne comportait que deux tentures brodées et un fauteuil. Un homme très grand et maigre se tenait debout au bord de la scène, côté jardin, à deux mètres environ de la fosse d'orchestre. Son visage cadavérique reflétait une intense émotion ; il tenait le bras levé, comme s'il hélait quelqu'un à distance.

Pitt vit Cecily Antrim émerger de l'ombre des coulisses, de l'autre côté de la scène, et s'avancer dans la lumière, vêtue d'un simple corsage gris-bleu et d'une jupe. Ses longs cheveux blonds étaient relevés en chignon, ce qui mettait en valeur son visage remarquable. Elle paraissait très jeune et pleine d'énergie.

— Cecily, fit l'homme avec chaleur, prête pour la mort de Polonius ? Acte III, scène IV, depuis le début. Où est Hamlet ? Orlando !

Ce dernier sortit des coulisses. Lui aussi était vêtu avec simplicité : une chemise blanche sans col et un gilet. Ses bottes étaient poussiéreuses, ses cheveux en bataille et son visage assombri par la concentration.

— Bien, bien, fit l'homme aux joues émaciées.

Pitt supposa qu'il s'agissait là du Mr. Bellmaine dont avait parlé le concierge.

— Hamlet, tu viens du côté cour. Gertrude, toi et moi partons de la gauche. La scène du rideau. Bon, on commence.

Il quitta la scène en premier ; ses pas résonnaient sur les planches. Puis il fit demi-tour et revint vers Cecily.

— Il arrive dans un instant, commença-t-il. Prenez bien soin de le sermonner[7]...

Sa voix, pourtant basse, emplissait toute la salle.

— Je vous en prie, parlez-lui rondement.

— Mère, mère, mère ! fit la voix d'Orlando en coulisses.

Cecily se tourna vers Bellmaine.

— C'est promis. Faites-moi confiance. Retirez-vous, je l'entends venir.

Bellmaine alla prestement se cacher derrière une tenture. Orlando fit son apparition sur scène.

— *Eh bien, mère, de quoi s'agit-il ?*

— *Hamlet, tu as beaucoup fâché ton père.*

Le visage d'Orlando reflétait l'épuisement d'un homme torturé, sur le point de craquer.

— Mère, vous avez beaucoup fâché mon père.

Pitt, fasciné, regardait ces deux acteurs, qu'il avait vus quelques jours plus tôt interpréter des personnages complètement différents, endosser le rôle de héros familiers à des générations depuis près de trois cents ans. Il avait étudié *Hamlet* dans la salle d'études du manoir de Sir Arthur Desmond, avait disséqué le grand monologue en compagnie de Matthew, le fils de Sir Arthur. Mais là, devant lui, sur cette scène nue, les héros prenaient vie.

— Stop ! cria Bellmaine. Trop rapide, Orlando. Tu manges ton texte. Hamlet est furieux, mais le public a besoin d'entendre ses paroles accusatrices.

Orlando sourit.

— Désolé. Dois-je hésiter avant Le visage du Ciel flamboie ?

— Essaie, essaie ! Cecily, attention, tu cherches trop à attirer la compassion du public. Allez, on recommence, depuis l'entrée d'Hamlet.

Ils répétèrent la scène une deuxième fois, puis une troisième et une quatrième. Pitt s'émerveillait de leur patience, de l'énergie passionnée qu'ils insufflaient chacun à leur personnage. Ils connaissaient leur texte par cœur et n'eurent besoin de faire appel au souffleur que deux fois.

Bellmaine finit par leur accorder un peu de repos. Pitt s'aperçut que d'autres comédiens étaient entrés en scène pour répéter. Il les imagina en costumes d'époque et chercha à deviner quel rôle jouait chaque acteur ; la jeune fille aux longs cheveux blonds et au front haut devait être Ophélie. Ophélie... Aussitôt Pitt repensa à la pose obscène du cadavre en robe verte, au fond de la barque.

Il se leva de la caisse en bois sur laquelle il était assis et s'avança vers Bellmaine.

— Excusez-moi...

— Cher ami, fit le metteur en scène, je ne fais pas passer d'audition aujourd'hui. Allez donc voir Mr. Jackson, il vous expliquera tout. Soyez ponctuel, faites exactement ce que l'on vous dit, restez sobre et

n'ouvrez la bouche que lorsque l'on vous demande de le faire, et, pour une guinée par semaine, vous entamerez une carrière sur les planches.

Il sourit et ce sourire illumina son visage hâve, lui conférant un charme certain.

— Qui sait où cela vous mènera ? Faites une tournée avec nous en province avec un petit rôle et nous vous paierons vingt-cinq shillings... trente-cinq, peut-être, un peu plus tard. À présent, soyez gentil, allez voir Jackson. Il doit être en train de s'occuper des lumières ou des accessoires.

Pitt ne put s'empêcher de sourire.

— Je ne cherche pas à monter sur les planches, Mr. Bellmaine. Commissaire Pitt, de Bow Street...

— Mon Dieu, mais qui vois-je ici paraître ? Le policier que Joshua nous a présenté ! fit la voix de Cecily à l'autre bout de la scène. Je vous assure, commissaire, que Polonius est vivant et en bonne santé !

— Il n'est pas dans mon intention d'arrêter Hamlet, Miss Antrim. L'Angleterre ne me le pardonnerait pas.

— Vous voulez dire le monde entier, Mr. Pitt ! Que nous vaut l'honneur de votre présence ? Mes véhémentes protestations contre la censure du Grand Chambellan ? Si vous saviez ce que j'aimerais faire subir à ce misérable, vous seriez capable de m'arrêter.

— Je ne pourrai vous arrêter que lorsque vous aurez mis vos menaces à exécution, Miss Antrim, remarqua-t-il.

— Comme c'est gentil à vous ! Merci beaucoup ! fit-elle avec un charmant sourire.

— Excusez-moi, monsieur, s'interposa Bellmaine, mais j'aimerais connaître le motif de votre venue. Nous ne pouvons nous permettre d'interrompre la répétition. Le théâtre est notre gagne-pain, et c'est un métier plus difficile qu'il n'y paraît.

— Je le reconnais volontiers, Mr. Bellmaine, répondit Pitt en se tournant vers lui. Mais je dois parler à Mr. Antrim. Je ne le retiendrai pas longtemps. Y a-t-il une scène que vous pourriez répéter sans lui ?

— Hamlet sans le prince ? Vous plaisantez ? Ah ! Attendez, c'est possible. Laërte, Ophélie, en scène, vite ! Nous n'avons pas le temps de traîner. Acte I, scène III, depuis le début. Laërte, s'il te plaît, tu commences. Mes affaires sont à bord ; adieu... On y va !

Pitt traversa la scène pour rejoindre Orlando. Celui-ci fronça les sourcils.

— Que se passe-t-il ? Vous n'allez tout de même pas me reprocher d'avoir protesté contre la censure !

— Non, Mr. Antrim. À ma connaissance, vous n'avez enfreint aucune loi.

Pitt suivit le jeune homme derrière la scène. Un mur de brique se dressait dans la pénombre, sur lequel d'immenses toiles de fond

peintes étaient suspendues.

— Eh bien, quel est le problème ? demanda Orlando.

— Faites-vous partie du club photographique de Hampstead ?

— Pardon ?

Pitt réitéra sa question.

— Ah, Hampstead ! Oui, je m'y rends à l'occasion, quand j'ai le temps. Je suis membre du club, en effet. Pourquoi cette question ?

— Avez-vous rejoint vos collègues à Hyde Park mardi dernier, tôt le matin ?

— Oui... fit Orlando, un peu sur ses gardes. Pourquoi ? Il ne s'est rien passé de particulier, si mes souvenirs sont bons.

— Vous avez rencontré Mr. Cathcart et vous vous êtes disputé avec lui.

— Moi ? Non.

Manifestement, la question avait surpris Orlando.

— Vous parlez du photographe qui a été assassiné ? S'il était là, je ne l'ai pas vu.

— Mais vous vous trouviez bien près de la Serpentine ?

— Oui. Il faisait très beau. La lumière était excellente. La veille au soir, nous n'avions pas de répétition et je m'étais couché tôt. Qui vous a dit que Cathcart était là-bas ?

— Le connaissiez-vous ?

— Non, répondit Orlando sans ciller. Non, je ne le connaissais pas. C'était un photographe professionnel, l'un des meilleurs, à ce que l'on dit. Je ne suis qu'un amateur. J'aime la photographie, mais je crois qu'il me faudra abandonner ce passe-temps. Je suis trop occupé. Les répétitions sont éprouvantes et le rôle d'Hamlet est physiquement épuisant.

— Mais vous vous êtes querellé avec quelqu'un et vous êtes parti furieux. Si ce n'était pas Cathcart, de qui s'agit-il ?

Orlando rougit. Il hésita, puis répondit en détournant les yeux :

— Un ami, dit-il avec une pointe de défi dans la voix. Quelqu'un que je connais depuis peu. Je ne tiens pas à ce que son nom soit mêlé à cette affaire. Je vous jure qu'il s'agissait d'une dispute sans gravité ; une simple divergence de points de vue... Pas de quoi en arriver aux mains.

— Pardonnez-moi d'insister, Mr. Antrim, mais une personne a formellement identifié cet homme comme étant Mr. Cathcart. Je me dois donc de vérifier. Le nom de votre ami ?

Orlando hésita encore.

— Il est injoignable en ce moment. Il a quitté Londres. Je ne vois pas l'utilité de vous donner son nom ou son adresse. Sa réputation pourrait en pâtir et il ne serait pas là pour se défendre.

— Comprenez-moi bien, Mr. Antrim. Je veux simplement prouver

que c'est avec cette personne que vous vous êtes disputé, le jour où Mr. Cathcart a été assassiné. Rien de plus.

— Comment comptez-vous le prouver, puisqu'il n'est pas là ? Et si un photographe aussi célèbre que Mr. Cathcart était présent sur les lieux, des membres du club seraient en mesure de vous le confirmer, je suppose ?

— Vous me faciliteriez la tâche en me donnant le nom de la personne avec laquelle vous vous êtes disputé, soupira Pitt. Mais s'il le faut, j'interrogerai tous les membres du club. L'un d'entre eux finira bien par me donner l'identité de votre mystérieux compagnon.

Orlando parut très mal à l'aise.

— Commissaire, je vous jure que cet homme n'a aucun lien avec votre enquête. C'est un diplomate français...

— Henri Bonnard ?

Orlando sursauta et écarquilla les yeux, mais ne répondit pas.

— Où est-il, Mr. Antrim ? La police le recherche.

Le visage de l'acteur se ferma.

— Je ne peux vous le dire, commissaire. J'ai donné ma parole.

Bellmaine avait-il terminé la répétition de la scène III de l'acte I, ou bien tenait-il à savoir ce que Pitt voulait obtenir de son acteur principal, toujours est-il qu'il apparut dans les coulisses, l'air tendu. Il regarda d'abord Orlando, puis se tourna vers Pitt.

— L'art est éternel et la vie bien courte, commissaire, fit-il avec un demi-sourire. Nous sommes à votre disposition, mais s'il n'y a pas urgence, pouvons-nous reprendre la répétition ?

Il observa Orlando avec acuité, sans doute pour vérifier s'il n'était pas trop perturbé par les questions du policier, puis posa la main sur son épaule.

— Au travail, mon beau prince. Si le commissaire nous y autorise, bien entendu...

Pitt savait qu'il n'obtiendrait rien de plus du jeune homme.

— Je vous en prie, répondit-il. Pardonnez-moi d'avoir interrompu votre travail, Mr. Bellmaine. Mr. Antrim, merci de m'avoir consacré un peu de votre temps.

Orlando haussa les épaules sans répondre. Bellmaine tendit les mains dans un geste gracieux et éloquent, puis repartit vers la scène où la troupe attendait sagement de pouvoir reprendre la répétition. Pitt jeta un dernier coup d'œil aux acteurs, puis quitta le théâtre.

Arrivé au commissariat, il fit part à Tellman de ce qu'il venait d'apprendre.

— L'ambassade nous cache quelque chose, dit celui-ci. À mon avis, il y a anguille sous roche. Seule la femme de ménage a reconnu le corps de Cathcart. Et si ce n'était pas lui, mais bien le Français ?

Toutes ces histoires d'acteurs et d'étrangers, moi, ça me chiffonne...

— Il n'y a pas que les Français et les artistes qui sont capables de commettre ce genre de crime passionnel, remarqua Pitt.

Tellman ne répondit pas, mais son silence en disait long sur sa façon de penser.

— Bon, eh bien retournons à l'ambassade, concéda Pitt. Nous devons savoir ce qu'est devenu Bonnard, ne serait-ce que pour l'exclure définitivement de notre enquête.

— Vous oubliez Cathcart.

Pitt soupira.

— Non. Nous savons ce qui lui est arrivé : on l'a assassiné dans sa maison et il a eu droit à une promenade en barque pour son dernier voyage. Pour quelle raison, mystère.

Cette fois, Mr. Villeroche les reçut dans son bureau de l'ambassade de France.

— Non ! Henri n'est pas revenu ! affirma-t-il en écartant les bras. Et il n'a donné aucune nouvelle. Je me demande vraiment ce qui lui est arrivé. Voilà plus d'une semaine que le travail s'empile sur son bureau et l'on me dit de ne pas me faire de souci ! Je suis malade d'angoisse ! Mettez-vous à ma place !

— Êtes-vous entré en contact avec sa famille ?

— En France ? Non. Je crois qu'elle habite en Provence. Henri ne serait pas parti aussi loin sans me prévenir. S'il avait eu un problème familial, il aurait pu faire une demande de congé exceptionnel.

Pitt n'insista pas, sachant qu'Henri Bonnard n'avait pas traversé la Manche et devait donc être revenu à Londres.

— Une histoire de cœur ? Une liaison cachée ? suggéra-t-il.

Villeroche haussa les épaules.

— Pourquoi ne l'aurait-il pas dit ? Il n'a pas pris de congé officiel. Un homme dans sa position n'abandonne pas un travail où il bénéficie de la confiance et du respect de tous pour disparaître dans la nature sans un mot et avec je ne sais qui !

Pitt sourit.

— Vous savez, la passion peut faire perdre le sens des convenances et du devoir à n'importe qui...

— Oui, mais pas à une personne comme Henri qui souhaite faire une brillante carrière dans la diplomatie !

Villeroche se mordilla la lèvre.

— Suggérez-vous une liaison avec une femme mariée, ou avec une jeune fille dont les parents jugeraient qu'il n'est pas un prétendant acceptable ? Ou pire...

Il ne termina pas sa phrase, mais les policiers comprirent le sous-entendu.

— Serait-ce possible ? demanda Pitt, songeant à la longue robe de velours vert qui habillait le cadavre du photographe.

Villeroche parut stupéfait.

— Mais non, voyons ! Je sais que l'on ne connaît pas toujours la vie privée des gens, mais Henri est un homme parfaitement... normal.

Il secoua la tête avec tristesse.

— Retrouvez-le, commissaire. Il paraissait inquiet, ces derniers temps, comme s'il était sujet à une certaine pression... J'espère qu'il ne lui est rien arrivé de grave.

Il fournit à Pitt la liste des clubs et des cafés fréquentés par Bonnard, dans lesquels celui-ci se rendrait certainement s'il se trouvait à Londres. Pitt le remercia et prit congé.

— Alors, qu'en pensez-vous ? demanda Tellman, dès qu'ils furent dans la rue.

Le vent soufflait avec violence ; dans un omnibus à toit ouvert, les femmes devaient tenir leur chapeau à deux mains pour ne pas le voir s'envoler. Sur le trottoir, un passant enfonça fermement son couvre-chef sur sa tête.

— Eh bien, il ne nous reste qu'à chercher sérieusement Bonnard, répondit Pitt. Quoi qu'en pense Villeroche, il peut s'agir d'une liaison amoureuse que notre jeune diplomate tient à garder secrète.

— Pensez donc ! S'il était poète ou comédien, je comprendrais, mais un fonctionnaire, même français, ne ferait jamais une chose pareille !

Ils firent le tour des cafés inscrits sur la liste fournie par Villeroche, mais personne ne savait où se trouvait Bonnard, ni n'avait entendu dire qu'il devait quitter la capitale. Personne ne lui connaissait d'affaire de cœur particulière ; apparemment, il fréquentait de jeunes et jolies femmes dont la réputation laissait parfois à désirer. Il était bien loin de penser au mariage.

— Henri Bonnard ? fit un jeune homme attablé dans un café, avec un petit rire nerveux. Henri est bien trop ambitieux pour ne pas faire un beau mariage et bien trop intelligent pour courtoiser une femme mariée sur un sol étranger.

Il regarda tour à tour les deux policiers.

— C'était... c'est le genre de garçon prêt à prendre du bon temps, pas toujours avec la discrétion qui sied à un diplomate... Je ne sais comment expliquer...

— Il apprécie le vin et la bonne chère, et refuse de s'engager, conclut Pitt à sa place.

— Oui, c'est cela, un homme de la ville, qui aime les lumières, la musique, mais qui n'a pas encore le sens des convenances...

Pitt sourit. Tous essayaient d'éviter de lui dire franchement que Bonnard était un joyeux fêtard.

— Je crois que j'ai compris, monsieur. Merci de votre aide et bonne journée.

En milieu d'après-midi, ils se rendirent dans les clubs fréquentés par le diplomate français, mais n'apprirent rien de plus. Vers neuf heures et demie du soir, fatigués et découragés, ils arrivèrent devant le Ye Olde Cheshire Cheese, taverne située dans une ruelle, entre la boutique d'un barbier et celle d'un cordonnier. La lueur du réverbère à gaz dessinait leur ombre sur les murs.

— Croyez-vous que cela vaille la peine d'entrer ? grommela Tellman.

— Probablement pas. Je commence à me dire qu'il se cache en province en compagnie d'une personne aux mœurs légères et qu'il prend du bon temps, pendant que nous arpentons les rues de Londres en nous demandant ce qui a bien pu lui arriver.

Ils poussèrent la porte et furent aussitôt enveloppés dans une atmosphère enfumée, aux relents de vin et de bière. Une vingtaine d'hommes, jeunes et moins jeunes, attablés devant des verres de vin ou des bocks de bière, discutaient avec animation.

Personne ne prêta attention à Pitt, qui passait inaperçu avec sa chevelure en bataille et ses vêtements désordonnés ; Tellman sentit en revanche les regards se poser sur lui et glissa ses doigts dans son col pour le desserrer. Pitt ne s'arrêta pas à la première table, autour de laquelle les consommateurs s'entretenaient avec grand sérieux.

À la seconde table, il aperçut un visage qui lui parut vaguement familier, celui d'un homme aux traits puissants, aux épais cheveux bruns longs et ondulés, aux yeux marron.

— Les esprits étroits critiquent toujours ce qu'ils ne comprennent pas, pour faire croire qu'ils dominent le sujet, en masquant leur ignorance, expliquait-il avec véhémence. C'est pour moi une perpétuelle source d'étonnement de constater que plus l'homme est stupide, plus il fait étalage de ses imperfections.

— Cela doit vous mettre en rage ? demanda un jeune homme blond, les yeux brillants.

L'homme au visage léonin haussa les sourcils.

— À quoi bon s'en offusquer, mon cher ? Pour certains, une œuvre d'art est simplement un miroir. Ils y perçoivent leur propre reflet, en fonction de leur obsession du moment, puis la critiquent parce qu'ils n'aiment pas ce qu'ils y ont vu. Mr. Henley, par exemple, voit en moi un défenseur acharné du Beau, précisément parce qu'il n'aime pas la beauté ; elle lui fait peur. En dénigrant Le Portrait de Dorian Gray, il a trouvé une arme pour attaquer son ennemi personnel.

— Vraiment, Oscar ? intervint un autre consommateur. Vous pourriez le descendre en flammes, si vous le vouliez ! Vous possédez l'esprit, la finesse, le vocabulaire...

— Mais je n'y tiens pas ! J'admire son œuvre et je refuse de jouer son jeu, à savoir critiquer en public ce que j'admire en privé, ou pire, ne pas lire ses écrits parce qu'il ne lit pas les miens. Ceci, cher ami, serait la plus imbécile des attitudes. Quand un ignorant ou un pleutre me traite d'immoral, cela me peine, mais je peux le tolérer ; en revanche, si un homme intelligent me qualifie d'imbécile, je dois envisager la possibilité qu'il ait raison, et c'est insupportable !

— Nous vivons une époque de philistins, remarqua d'un ton las un jeune homme, repoussant la lourde mèche de cheveux qui lui tombait sur le front. La censure est une mort rampante, le début de la nécrose de l'âme. Comment une civilisation peut-elle évoluer sans idées nouvelles ? Celui qui s'indigne des idées nouvelles tue la pensée et se fait l'ennemi des générations futures, en les privant de matière à réflexion.

— Bien dit ! applaudit Oscar.

Le jeune homme rougit sous le compliment.

— Pardonnez-moi de vous déranger, Mr. Wilde, fit Pitt, profitant d'un silence dans la conversation.

Wilde le dévisagea avec curiosité, sans hostilité ni défiance.

— Êtes-vous d'accord, monsieur ? Voyons, laissez-moi deviner... Vous êtes un poète qu'un critique grincheux a éreinté ? Ou un peintre dont aucune galerie ne veut exposer les œuvres car elles sont une atteinte au goût des bien-pensants ?

Pitt sourit.

— Pas exactement, monsieur. Je suis un policier à la recherche d'un diplomate français disparu ; je me demandais si par hasard vous saviez ce qu'il est devenu.

Wilde, un instant interloqué, partit d'un rire énorme et abattit son poing sur la table.

— Grand Dieu, s'écria-t-il quand il recouvra son sérieux, on peut dire que vous avez le sens de l'absurde ! Je vous en prie, asseyez-vous et prenez un verre de vin. On dirait du vinaigre, mais si vous en buvez assez, vous finissez par l'oublier. Que votre ami à la triste figure prenne également place à nos côtés.

Il désigna deux chaises vides, un peu plus loin. Un jeune homme au teint pâle et à l'air maussade sembla dérangé par l'intrusion des deux policiers.

— Ne vous occupez pas de Yeats, fit Wilde en riant. Ah, ces poètes irlandais... Dites-moi, êtes-vous ici à titre privé ou professionnel ?

— À titre professionnel, Mr. Wilde. Nous recherchons un certain Henri Bonnard, qui n'est pas réapparu à l'ambassade de France ni à son domicile depuis plusieurs jours. Nous craignons qu'il n'ait eu quelques ennuis.

Wilde regarda tour à tour ses compagnons avant de s'adresser à

nouveau à Pitt.

— Je connais vaguement Bonnard, mais j'ignorais qu'il avait disparu. Je ne l'ai pas vu depuis... voyons... une quinzaine de jours.

— Il a été vu pour la dernière fois à Londres il y a exactement neuf jours, dans Hyde Park, près de la Serpentine, en train de se disputer avec un ami.

— Comment le savez-vous ? s'enquit Wilde.

— De nombreuses personnes étaient présentes sur les lieux. Des membres d'un club de photographie venus profiter de la lumière matinale.

— Je préfère traduire mes visions par des mots, grommela Yeats, qui se détourna, ayant perdu tout intérêt à la conversation.

— Un univers poétique fait d'ombre et de lumière, remarqua le jeune homme à la mèche. J'aime ces photographies en noir et blanc avec des dégradés de gris. Elles sont plus évocatrices que les gravures de Whistler, non ?

— Oui, mais elles ne valent pas les illustrations du jeune Beardsley, remarqua quelqu'un dans l'auditoire. Un photographe ne capte que l'évident, l'extérieur. Les dessins de Beardsley, eux, saisissent l'essence de l'âme humaine, l'éternelle question du bien et du mal, le paradoxe de toutes choses.

Pitt n'avait pas la moindre idée de ce dont on débattait. Il jeta un coup d'œil à Tellman ; celui-ci avait manifestement renoncé à suivre le fil de la conversation.

— Vous avez tout à fait raison ! s'enthousiasma le jeune homme à la mèche. Un artiste de génie, s'il n'a pas peur de la censure, peut, avec sa plume ou son pinceau, traduire ce que nous osons penser sans jamais oser le dire.

Un homme se pencha si soudainement en avant pour parler à Wilde qu'il faillit renverser un verre de vin.

— Je crois savoir que vous préparez Salomé, Oscar ? À mon avis, Beardsley en serait le parfait illustrateur ! Et imaginez-vous Sarah Bernhardt dans le rôle ? Le drame aurait un succès inoubliable ! Si toutefois le Grand Chambellan ne l'interdit pas[8]... Ah, celui-là, si quelqu'un pouvait lui régler son compte !

— Attention, vous parlez devant un policier, le prévint son voisin, en désignant Pitt.

— Ce monsieur ne vous arrêtera pas pour avoir exprimé une opinion civilisée, observa Wilde en lançant à Pitt un sourire aimable. Je sais qu'il fréquente les théâtres, pour l'avoir vu, je m'en souviens maintenant, il y a deux ans, alors qu'il menait l'enquête sur la mort du juge Stafford, au cours d'une représentation. Tamar Macaulay et Joshua Fielding étaient sur scène[9] ce soir-là.

— En effet, reconnut Pitt. Vous m'aviez d'ailleurs fourni un

témoignage précieux.

— C'est vrai ? Vous m'en voyez ravi. Eh bien, j'aimerais pouvoir en faire autant pour Henri Bonnard, mais honnêtement, j'ignore où l'oiseau s'est envolé.

— Mais vous le connaissez ?

— Certainement. Un garçon charmant.

— L'avez-vous rencontré ici ou à Paris ? demanda le jeune homme à la mère.

— Ah, Paris ! s'extasia Wilde, sans répondre à la question. Quelle ville superbe ! Et des gens si intelligents ! Enfin certains... J'ai rencontré le jeune Marcel Proust. J'en garde un très mauvais souvenir.

Il eut un grand geste de la main.

— Il était en retard à notre rendez-vous, dans sa propre maison – la plus horrible bâtisse que j'aie jamais vue ! Comment peut-on habiter pareil endroit ? Enfin, revenons à Bonnard. Je crois qu'il est originaire du sud de la France.

Pitt parcourut la salle du regard.

— Quelqu'un sait-il pourquoi il a quitté Londres aussi soudainement ?

Tellman se redressa, attentif. Yeats fronça les sourcils.

— Une femme... des dettes de jeu...

Il faillit ajouter quelque chose, puis se ravisa.

— Des dettes ? Non, fit le jeune homme à la mère. Il est très riche.

— Et pas le genre d'homme à perdre la tête pour une femme, renchérit son voisin.

— Comme c'est triste ! murmura Oscar Wilde. Chacun devrait avoir dans sa vie au moins une chose pour laquelle il serait prêt à tout sacrifier. Cela donne à l'existence une sorte d'unité, de complétude...

Il empoigna la bouteille posée sur la table.

— Un verre de vin, Mr. Pitt ? J'ai bien peur que nous ne vous soyons d'aucune utilité. Nous sommes des artistes, des poètes, des rêveurs... et, à l'occasion, de grands théoriciens du socialisme, sauf Yeats, bien entendu, dont l'âme est troublée par les malheurs du peuple irlandais. Nous ignorons où est passé Bonnard. Nous espérons seulement qu'il nous reviendra en bonne santé ! Si vous deviez aller le chercher, que ce soit dans un pays au climat ensoleillé où vivent des gens aux idées nouvelles et où le dernier censeur est mort d'ennui depuis plus d'un siècle.

— Merci du conseil, Mr. Wilde, fit Pitt. J'aimerais commencer par Paris, mais nous savons d'ores et déjà que Henri Bonnard n'a pas pris la malle de Douvres. De plus, j'ai une enquête à poursuivre ici, bien plus grave et urgente...

— L'assassinat d'un autre juge ?

— Non, un homme trouvé mort dans une barque à Horseferry

Stairs.

— Delbert Cathcart ? Désolé pour lui. Quand vous mettrez la main sur son assassin, pensez à le faire condamner pour vandalisme. Ce pauvre imbécile a détruit un génie.

— Vous connaissiez la victime, monsieur ? demanda Tellman qui ouvrait la bouche pour la première fois.

Toute la tablée le regarda d'un air ébahi, comme s'ils venaient d'entendre parler une chaise.

— J'ai croisé Cathcart lors d'une soirée, répondit Wilde. Nous n'avons pas échangé une parole. Toutefois j'ai eu l'occasion d'admirer ses œuvres. Vous n'avez pas besoin de connaître personnellement un artiste pour deviner son âme : si vous ne la trouvez pas dans son œuvre, c'est qu'il triche avec vous, ou pire, qu'il triche avec lui-même.

Il tenait toujours la bouteille à la main.

— C'est peut-être le plus grand des péchés, avec la cruauté. Mais je vous répète que je ne lui ai jamais parlé directement.

Pitt remercia à nouveau l'écrivain, déclina l'offre d'un second verre de vin et prit congé.

Arrivé dans la rue, Tellman prit une grande inspiration et se passa la main sur le front.

— J'avais entendu dire que ce Wilde était bizarre... Je ne sais trop qu'en penser. Croyez-vous que ces gens ont un rapport quelconque avec Bonnard et Cathcart ?

— Ces deux-là ne se connaissaient peut-être même pas, dit Pitt en remontant le col de sa veste.

CHAPITRE VIII

Le cauchemar était si réel que, lorsqu'elle s'éveilla, Mariah Ellison se crut dans la maison où elle avait vécu avec Edmund. Puis elle réalisa qu'il n'y avait pas de porte sur la gauche donnant dans la chambre de son mari, seulement un mur couvert de papier peint rose foncé.

La lumière du jour filtrait par un interstice entre les rideaux ; des pas rapides et légers se firent entendre dans le couloir. La vieille dame avait froid aux pieds. Elle remonta les couvertures sous son menton et regarda ses mains parcheminées, aux doigts noueux, aux veines bleutées, qui autrefois avaient été douces et fines.

Mais où se trouvait-elle ? Le papier peint de sa chambre d'Ashworth Hall était jaune... Soudain elle se souvint : Emily et Jack, en voyage à Paris, faisaient refaire la plomberie du manoir en leur absence et elle se voyait contrainte de passer trois semaines chez sa belle-fille. Comme elle détestait être dépendante des autres ! C'était là l'inconvénient majeur du veuvage. En revanche, le statut de veuve conférait certains avantages : on n'avait de comptes à rendre à personne et les gens, en général, vous montraient respect et considération. Mais l'irruption de ce Samuel Ellison dans sa vie pouvait tout changer ! Qui aurait pu imaginer qu'Alys avait eu un fils ? Edmund l'ignorait. S'il l'avait su, il aurait... Oh, et puis quelle importance, à présent ?

Où diable était passée Mabel ? À quoi bon amener sa camériste si celle-ci n'était pas là quand on en avait besoin ? La vieille dame attrapa le cordon de la sonnette et l'actionna furieusement.

Au bout d'un moment qui lui sembla une éternité, Mabel apparut avec le plateau du thé qu'elle déposa sur la table basse, près du lit. Puis elle ouvrit les rideaux, laissant entrer un flot de lumière. Des bruits rassurants montaient de la rue, le claquement de sabots sur la chaussée, le choc d'un seau sur un trottoir, le rire d'une servante. Mariah Ellison se dit qu'elle parviendrait peut-être à contrôler la situation.

Plus tard, elle prit son petit déjeuner avec Caroline. Celle-ci, rêveuse et silencieuse, affichait l'expression satisfaite et amusée d'une gamine qui veut garder un secret pour elle. Une attitude tout à fait déplacée pour une femme qui était grand-mère !

Cette joie muette trouva son explication au milieu de l'après-midi,

avec l'arrivée de Samuel Ellison. Ce diable d'homme n'avait donc pas saisi les lourdes allusions de Mariah Ellison quant à l'inconvenance d'une nouvelle visite ? Cette fois, il apportait des fleurs et une boîte de chocolats belges, sans doute destinés à Caroline, mais qu'il offrit ostensiblement à la vieille dame. Celle-ci les accepta, caressant un instant l'idée de les faire monter dans sa chambre, afin que Caroline n'en profitât point.

Elle songea aussi à se retirer, prétextant une migraine, mais à la réflexion se dit que Caroline et son hôte seraient bien trop heureux de se retrouver en tête à tête. Aussi douloureuse que lui fût la présence du fils d'Edmund, elle décida de rester. L'honneur familial le lui commandait. Et elle pourrait garder un certain contrôle des événements : Samuel n'oserait pas parler d'elle si elle était assise en face de lui. Oui, décidément, il lui fallait rester. Fuir était un luxe qu'elle ne pouvait se permettre.

Après l'échange habituel de civilités, Caroline questionna à nouveau Samuel sur son enfance à New York.

— J'essaie d'imaginer la vie qu'a dû mener votre mère, seule avec un enfant, dans une grande ville peuplée d'immigrants démunis de tout...

— Démunis, mais pleins d'espoir, la corrigea-t-il. Travaillant jour et nuit, sans relâche... Ils parlaient des centaines de langues différentes...

— Babel, articula distinctement Mariah Ellison.

— Absolument, lui répondit-il avec un grand sourire. Il est stupéfiant de voir que des gens qui se retrouvent à des milliers de kilomètres de chez eux parviennent aisément à communiquer quand ils partagent les mêmes émotions, les mêmes peurs, les mêmes joies ! Comme les autres, ma mère avait abandonné tout ce qu'elle possédait pour recommencer une vie nouvelle, seule, sans rien, parmi des inconnus.

La vieille dame sentit un étau lui serrer la poitrine. Quelle imbécile elle avait été d'intervenir dans la conversation ! Elle déglutit avec peine. Sa peur se lisait-elle sur ses traits ? Elle évita de regarder Samuel.

— J'admire son courage ! s'exclama Caroline. Quand je pense à elle, j'ai l'impression de n'avoir rien vécu de bien intéressant.

— Oui, ma mère était un être exceptionnel, murmura Samuel. Mais je ne fais que parler de moi. Or je suis certain qu'ici aussi il s'est passé des choses passionnantes... Je suis américain de naissance et d'éducation, mais mes racines sont anglaises.

Il se tourna vers la vieille dame.

— Parlez-moi de l'Angleterre, Mrs. Ellison. Je suis si désireux d'apprendre ! Que s'est-il passé ici, au cœur du monde civilisé, pendant que je vivais à New York ?

Il attendait une réponse. Elle devait rassembler ses esprits, oublier ces histoires de famille pour ne se souvenir que de l'Histoire. Ce ne devrait pas être trop difficile.

Elle s'éclaircit la gorge.

— Vous êtes né en 1828, je crois ? Eh bien, deux ans plus tard, le roi George IV est mort.

— Et Victoria est montée sur le trône ?

— Mais non, voyons ! Guillaume IV a assuré la succession de George IV. La reine Victoria n'a été couronnée qu'en 1837. Beaucoup de choses se sont passées au cours de ces dix années...

Elle repensa à sa rencontre avec Edmund, à leurs fiançailles, à la satisfaction de sa mère de la savoir mariée, et sentit sa gorge se contracter. Elle renifla pour cacher son trouble. Si sa mère avait su ! Mais Mariah aurait préféré être traînée par un cheval au galop plutôt que d'avouer à sa mère ce qu'elle subissait.

Samuel attendait patiemment. La vieille dame toussota et s'éclaircit à nouveau la gorge.

— De nombreuses lois ont été promulguées : émancipation des catholiques romains, autorisés à siéger au Parlement, création d'une nouvelle force de police à Londres, un an avant la mort de George IV et la démission du duc de Wellington, par exemple...

— J'ignorais que les ducs pouvaient se démettre, remarqua Samuel. Je croyais que l'on était duc à vie.

— Wellington était Premier ministre ! lança-t-elle avec mépris.

Samuel rougit.

— Pardonnez mon ignorance, s'excusa-t-il. Wellington n'a-t-il pas vaincu Napoléon à Waterloo ?

— Tout à fait, lui accorda-t-elle, heureuse d'aborder ce sujet. Wellington était un héros. Le 18 juin 1815 a changé le cours de notre Histoire. J'étais alors une petite fille, mais je me souviens de la liesse et du soulagement des habitants à l'annonce de la victoire. Les familles vivaient jusque-là dans l'angoisse d'apprendre la mort d'un père, d'un frère ou d'un fils sur le champ de bataille. La guerre était finie, la paix revenue, Napoléon enfin battu ! conclut-elle en relevant le menton.

Samuel l'écoutait avec intérêt, attendant la suite. Mais il était pénible à la vieille dame d'évoquer une enfance pleine d'innocence et de rêves sans penser à ce qu'avait été sa vie par la suite.

Le silence se faisait pesant. Heureusement, Caroline prit la parole.

— Tout ce que je sais du règne de Guillaume IV, je l'ai appris à l'école. L'abrogation des Corn Laws... C'était d'un ennui ! Et puis il y a eu la Grande Famine en Irlande. Mais vous devez être au courant ? Des dizaines de milliers d'Irlandais ont émigré en Amérique. Vous avez certainement dû en rencontrer...

Samuel eut un sourire triste.

— J'ai le souvenir de milliers de pauvres hères débarquant à New York, hagards, maigres, en haillons, désespérés et nostalgiques...

— Votre mère a dû éprouver les mêmes difficultés, murmura Caroline, émue. J'essaie de me mettre à sa place...

Mariah Ellison tentait elle aussi d'imaginer l'arrivée de la première femme d'Edmund en Amérique. Elle ne savait rien d'Alys, excepté le fait qu'elle était partie ; Edmund ne lui en avait jamais parlé. Elle ignorait si Alys était belle ou laide, blonde ou brune, mince ou forte. Elle ne savait rien de sa personnalité ni de ses goûts.

Mais contrairement à Mariah, Alys avait eu le courage de fuir. Voilà pourquoi la vieille dame la haïssait et l'enviait tout à la fois ; jamais elle n'aurait avoué qu'elle l'admirait, et c'était pourtant la vérité.

Avait-elle vraiment envie d'en apprendre davantage à son sujet, de se trouver face à l'image bien vivante d'Alys ? Non, car elle cesserait dès lors de la détester et serait obligée de se demander pourquoi elle, Mariah Ellison, n'avait pas eu la force de partir.

— ... un peu plus grande que la moyenne, disait Samuel, et très belle. Et je ne dis pas cela parce que je suis son fils. Je n'étais pas le seul à le penser, croyez-moi ! Elle possédait une grâce naturelle, alliée à un calme et une grande confiance en elle-même ; jamais elle ne doutait des valeurs auxquelles elle croyait et se battait comme une tigresse pour les défendre ! Oh, il lui arrivait bien de se mettre en colère, mais je ne l'ai jamais entendue élever la voix. C'est elle qui m'a appris ce que signifiait se comporter en gentleman.

Mariah Ellison sentait une rage familière monter en elle. Comment Alys avait-elle pu être à ce point parfaite ? N'était-elle pas aussi brisée de l'intérieur, pleurant comme un enfant, seule dans le noir ? Pourquoi ses colères n'étaient-elles que passagères, vite oubliées, alors que les siennes étaient profondes, permanentes, à jamais installées dans son cœur, au point qu'elle ne cherchait même plus à les contrôler ? Qu'est-ce qui avait fait qu'Alys était une femme si lumineuse, si courageuse ? Était-elle meilleure ? L'explication était donc si simple ? Qui lui avait insufflé ce courage ?

— ... mais je vous en prie, continuez, Mrs. Ellison, fit la voix de Samuel.

— Eh bien, en 1840, la reine Victoria a épousé le prince Albert. Le premier timbre postal, le Penny Black, a été émis à son effigie, poursuivit la vieille dame avec fierté. En 1851, la Grande Exposition universelle s'est tenue dans Hyde Park, attirant des visiteurs venus du monde entier. Lord Palmerston, alors ministre des Affaires étrangères, a été démis de ses fonctions parce qu'il avait approuvé le coup d'État de Louis Napoléon Bonaparte sans avoir préalablement consulté le

Premier ministre. Et en 1854 a débuté la guerre de Crimée. Vous en avez entendu parler, je suppose ? L'Amérique n'est tout de même pas aussi éloignée que les nouvelles ne puissent pas lui parvenir...

— Oui, en effet. Je sais que les pertes en vies humaines ont été considérables. Nous avons entendu parler du travail de Florence Nightingale et de son équipe d'infirmières.

— Vous n'ignorez pas que le prince Albert est mort de la fièvre typhoïde en 1861 ?

— Oui. Quelle tristesse ! Mais parlez-moi plutôt de vous et de mon père, Mrs. Ellison. Vous êtes le seul lien qui m'unisse à lui. J'ai l'impression de ne pas connaître une partie de moi-même.

Mariah Ellison crut étouffer. Elle fut secouée d'une quinte de toux qui la laissa sans voix pendant plusieurs secondes. Affolée, elle cherchait quelque chose à dire qui n'éveillât point ses soupçons, mais ne trouvait rien.

Caroline vint à son secours, pensant sans doute que le chagrin, non la haine et la peur, empêchait sa belle-mère de parler.

— Beau-papa était un monsieur très digne. Grand – à peu près de votre taille –, toujours bien habillé. Il portait une montre de gousset en or, en travers de son gilet, des bottines impeccablement cirées. Il souriait peu, mais écoutait ses interlocuteurs avec attention, ne les interrompant que rarement.

Tout cela était vrai. À mesure que Caroline parlait, Mariah Ellison voyait la silhouette de son défunt mari se dessiner devant ses yeux. Elle entendait sa voix, ses pas rapides dans le vestibule. Encore aujourd'hui, l'odeur du tabac à priser, le froissement du tweed lui rappelaient Edmund. Comment, après tant d'années, pouvait-on se souvenir de quelqu'un avec autant d'acuité ? Il se réchauffait devant l'âtre de la cheminée, empêchant les autres de profiter de la chaleur. Edward faisait la même chose. Elle se demanda si cela avait dérangé Caroline autant qu'elle. Elle ne s'en était jamais plainte, bien sûr. Cela ne se faisait pas.

Caroline continuait à parler d'Edmund, racontant à Samuel les histoires qu'aimait son père, son affection pour ses trois petites-filles, Sarah, Charlotte et Emily, Emily surtout, sa préférée, parce qu'elle était si jolie et riait de ses plaisanteries.

Était-ce vraiment ce dont se souvenait Caroline ? Le voyait-elle ainsi de son vivant ? Que sait-on réellement d'autrui ? Et ce Samuel qui était là à la dévorer des yeux, buvant ses mots comme s'ils étaient parole d'évangile !

— J'ignorais tout cela, dit-il enfin.

— Votre mère a dû vous parler de lui ! s'exclama ingénument Caroline. Quelles qu'aient été ses raisons de le quitter, elle savait qu'il était votre père et que par conséquent vous voudriez savoir qui il était.

Le cœur de Mariah Ellison battait la chamade. Elle retenait sa respiration, comme si cela pouvait empêcher Samuel de répondre. S'il parlait, si Caroline savait, elle le répéterait à Charlotte, à Emily, à Jack peut-être ! Elle voyait déjà la pitié et l'horreur dans leurs yeux.

Samuel parlait à nouveau de sa mère, les yeux brillants, la voix pleine de tendresse.

— Je n'ai jamais connu femme plus courageuse, répétait-il. Pourtant si vous saviez ce qu'elle a enduré, vous ne me croiriez pas...

Il savait ! Il devait savoir. C'était là, sous la surface des mots. Mais comment Alys avait-elle pu dire à son fils une chose pareille ? Comme si elle, Mariah Ellison, en avait parlé à Edward ! Son visage s'enflamma à cette pensée. L'aurait-il seulement crue ? Et quand bien même, jamais plus il n'aurait regardé sa mère de la même façon.

Plutôt mourir que d'avouer. Excepté qu'elle ne possédait pas ce courage. Tout le problème était là : contrairement à Alys, elle était lâche.

Samuel parlait toujours de sa mère, racontant combien elle était belle et courageuse, combien les gens l'admiraient, recherchaient sa compagnie. Alys était l'opposé de Mariah Ellison et cette différence la brûlait comme un fer rouge enfoncé dans sa chair.

Caroline évoqua une anecdote familiale survenue trente ans plus tôt. À l'entendre, on eût dit qu'elle s'était produite la veille ! Cela ne pouvait plus durer. Le seul moyen d'interrompre ce supplice était de faire partir Samuel.

— Excusez-moi, dit Mariah Ellison à voix haute. Je ne me sens pas très bien. Caroline, pouvez-vous sonner ma camériste ? Je remonte dans ma chambre jusqu'au dîner.

Elle s'obligea à regarder Samuel.

— Pardonnez-moi de devoir écourter votre visite de façon si abrupte. Ma santé n'est plus ce qu'elle était...

— Voulez-vous que je vous fasse monter une tisane, belle-maman ? demanda Caroline.

— Non, merci. Respirer un peu d'essence de lavande me suffira.

Samuel se leva.

— J'espère ne pas vous avoir ennuyée, Mrs. Ellison. Je n'aurais pas dû rester aussi longtemps.

Elle le dévisagea sans rien dire. Quand la soubrette entra, Caroline lui demanda d'aller chercher Mabel pour aider sa maîtresse à regagner sa chambre.

Samuel prit congé, mais alors que la vieille dame gravissait pesamment les marches de l'escalier, elle entendit Caroline demander à son visiteur de revenir bientôt.

Cette fois, Mariah Ellison prit sa décision.

Comme elle avait prétendu être malade, elle devrait garder la

chambre jusqu'au dîner, situation extrêmement agaçante car elle n'avait rien à faire ; il ne lui restait plus qu'à s'allonger et faire semblant de dormir, donnant ainsi libre cours aux pensées qui la tourmentaient.

Mabel était une brave femme, compétente et discrète, qualités qui lui avaient permis de supporter son odieuse maîtresse pendant plus de vingt ans. Elle ne fit aucun commentaire, se bornant à lui apporter une tisane de camomille et un oreiller imprégné d'essence de lavande qui aurait soulagé Mariah si elle avait réellement souffert d'un mal de tête.

Elle resta sur son lit pendant près d'une heure, puis, se sentant soudain seule et opprimée, se rendit à l'étage supérieur, dans la petite pièce où les servantes reprisaient le linge, sachant qu'elle y trouverait Mabel. Cette dernière lui confectionnait une robe ; avant de partir à Paris, Emily avait acheté l'étoffe, les perles et les rubans.

— Vous vous sentez mieux, Madame ? demanda la camériste en posant son ouvrage. Vous avez besoin de quelque chose ?

— Non, merci, fit la vieille dame en s'asseyant en face d'elle.

Mabel reprit son aiguille. Dehors, la nuit tombait. La lueur de la lampe à gaz faisait étinceler le dé à coudre d'argent chaque fois qu'elle plantait l'aiguille dans le tissu. Mariah Ellison remarqua ses doigts noueux, gonflés par les rhumatismes. Mabel vieillissait, elle aussi. Comme d'habitude, elle cousait une étoffe noire. La vieille dame portait cette couleur depuis la mort d'Edmund, comme le faisait la reine depuis la disparition du prince Albert. Le deuil était un état respectable : tout le monde vous comprenait et compatissait. Une veuve pouvait pleurer, s'isoler, quémander des services qu'on lui rendait d'ailleurs volontiers.

Mariah s'était facilement coulée dans son rôle d'épouse endeuillée ; durant ces années, elle n'avait jamais trouvé le moment approprié pour quitter ses habits de veuve et les avait donc gardés. Les gens s'imaginaient qu'elle pleurait Edmund. Elle leur disait ce qu'ils avaient envie de croire, et, peu à peu, avait fini par s'en persuader elle-même. C'était mieux ainsi.

Jusqu'à l'irruption de ce beau-fils surgi de nulle part.

Mabel brodait des perles de jais sur le corsage de la robe. Mariah Ellison était-elle donc condamnée à porter du noir jusqu'à la fin de ses jours ? Edmund devait bien rire, du fond de l'enfer où elle espérait de tout cœur qu'on l'avait expédié. Elle détestait le noir ; il ne seyait pas à son teint. Mais elle ne devait pas s'aviser de mettre du rouge sur ses joues. Elle ressemblerait à un cadavre peinturluré. Oui, un cadavre peinturluré ! Voilà à quoi elle ressemblait : une femme morte au-dedans, et ridicule au-dehors.

Elle voulut dire à Mabel de jeter la robe, d'en confectionner une

autre, lavande peut-être, la couleur du demi-deuil. Non, le mauve ne lui allait pas non plus. Et puis elle craignait de changer d'apparence. Tout le monde se poserait des questions et elle n'avait pas envie de se justifier. Elle demeura silencieuse, sans savoir que faire de ses mains. Le mal de tête commençait vraiment à la gagner.

Elle ne descendit pas souper et se fit porter un plateau dans sa chambre. Elle redoutait d'entendre Caroline parler encore de Samuel Ellison, du passé, d'Edmund dont on évoquerait la gentillesse, le charme, les talents de conteur. On lui rappellerait les Noël's où toute la famille se rendait à pied à l'église, dans la neige ; Edmund chantait des cantiques, de sa belle voix grave.

Sa gorge se serra et elle sentit les larmes couler sur ses joues. Qu'était-elle devenue ? Une vieille femme accrochée à ses rêves de petite fille refusant de grandir. Elle ne changerait plus.

Mabel vint chercher le plateau et ne fit aucun commentaire en constatant que sa maîtresse avait à peine touché à son dîner. Mabel ne disait jamais rien. Depuis vingt ans qu'elles se côtoyaient, elles étaient demeurées étrangères. Mariah n'avait jamais demandé à sa camériste à quoi elle pensait ou si elle dormait bien la nuit ; Mabel ignorait les tourments qui torturaient Mariah.

Cette situation ne pouvait plus durer. Elle devait passer à l'action avant qu'il ne soit trop tard. Maudit soit ce Samuel venu d'Amérique alors qu'on ne lui demandait rien ! Maudite soit Alys d'avoir été si belle et si courageuse ! Mariah n'avait nulle part où aller ; elle était vieille, laide, percluse de rhumatismes, lasse et fatiguée de vivre. Qu'aurait fait Alys à sa place si elle était encore en vie ?

Elle aurait agi ! Elle ne serait pas restée là à attendre que le couperet lui tombe sur la tête !

Le lendemain matin, la vieille dame rassembla tout son courage et descendit prendre son petit déjeuner dans la salle à manger. La présence de Joshua empêcherait Caroline d'évoquer sans cesse Samuel Ellison et Mariah finirait par pouvoir parler à Joshua en tête à tête. Il le fallait.

Une fois échangées les banalités d'usage, elle s'obligea à avaler un toast.

— Avez-vous des nouvelles de Thomas ? demanda Joshua.

— Pas depuis une semaine, répondit Caroline. Il doit être très occupé par l'enquête de Horseferry Stairs. On en a reparlé dans les journaux. La victime était un photographe en vogue.

— Delbert Cathcart, fit Joshua en reprenant un toast. Excellent photographe, en effet.

— Je me demande pourquoi on l'a tué. Rivalité professionnelle ou amoureuse ?

La brèche était ouverte. La vieille dame n'hésita pas à s'y engouffrer.

— L'immoralité mène au désastre, je l'ai toujours dit. Si les gens en avaient conscience, la moitié des malheurs du monde seraient évités ! lança-t-elle en regardant sa belle-fille.

Joshua la dévisagea avec étonnement.

— Le pauvre homme a peut-être été victime d'un voleur à la tire, suggéra Caroline. Il faisait nuit. On a pu vouloir lui voler sa montre, il s'est débattu et son agresseur l'a frappé.

— Insinuez-vous que c'était sa faute ? s'insurgea la vieille dame, venimeuse. Il s'est débattu, donc il méritait d'être assassiné ? Parfois, Caroline, votre notion du bien et du mal me stupéfie !

— Je n'ai jamais dit cela ! J'émettais une simple hypothèse.

— Cela ne me surprend pas, venant de vous, rétorqua la vieille dame, ravie de lire la confusion sur leur visage.

— Lord Warriner a finalement retiré son amendement, remarqua Joshua, pour changer de sujet.

Mariah Ellison ignorait de quoi il parlait, mais s'abstint de poser la question.

— Il fallait s'y attendre, soupira Caroline.

— Il nous faudra encore patienter, fit Joshua avec une grimace. Mais le jour viendra.

La curiosité de la vieille dame était piquée au vif. En d'autres circonstances, elle leur aurait demandé de quoi il retournait, mais un sujet plus important occupait son esprit. Elle réfléchit. Quelle excuse trouver pour parler à Joshua en privé ? Alléguer des soucis pécuniaires ? Joshua n'était pas riche et savait que Jack, le mari d'Emily, pouvait l'aider si elle avait des problèmes financiers. La perte d'un objet précieux ? Caroline ferait appel à Pitt. Un service à demander ? Les domestiques étaient là pour ça. Elle connaissait à peine Joshua, ayant toujours désapprouvé le remariage de sa belle-fille avec un acteur. Quel motif pouvait-elle donc invoquer ?

La seule solution était de quitter la pièce et d'attendre Joshua dans le vestibule. Abandonnant sa tasse de thé à moitié pleine, elle plaça sa serviette dans son assiette, se leva et annonça d'un ton haut perché :

— Veuillez m'excuser, j'ai une course à faire.

Sur ces mots, elle quitta la salle à manger, sans que Joshua et Caroline songeassent à lui demander pourquoi elle partait avec tant de précipitation, ce qui la vexa profondément.

Joshua n'allait pas tarder à s'en aller. Pourvu que Caroline ne décide pas de l'accompagner jusqu'à la porte ! Mariah serait alors obligée de sortir dans la rue pour lui parler. Mais elle ne pouvait se permettre d'attendre un jour de plus. Il était hors de question que Samuel Ellison remît les pieds dans cette maison.

Elle ouvrit la porte d'entrée. Dehors, l'air était frais, le soleil brillait. L'herbe de la pelouse était encore couverte de rosée. À cent mètres de là, dans le parc, les feuilles des arbres commençaient à jaunir. Un jeune coursier passa en sifflotant. Mariah regarda une femme perchée sur une bicyclette, vêtue de bloomers tout à fait inconvenants ; mais elle paraissait si libre et heureuse que la vieille dame se surprit à l'envier.

Elle fit les cent pas sur le trottoir, avec la sensation que tout le monde la regardait. Soudain, Joshua apparut au bout de l'allée. Elle se dépêcha d'aller à sa rencontre.

— Mrs. Ellison ?

— Joshua ! Il faut absolument que je vous parle. En privé.

— Quelque chose ne va pas ?

— Je le crains. Mais il n'est pas trop tard pour agir.

Joshua ne parut guère alarmé. Comment lui faire comprendre l'urgence de la situation ?

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il d'un ton bonhomme.

La vieille dame jeta un coup d'œil vers la maison, priant pour que Caroline n'ait pas l'idée de regarder par la fenêtre ! Elle s'éloigna de quelques pas et Joshua la suivit.

— C'est à propos de Samuel Ellison... Vous n'êtes pas sans savoir qu'il nous a rendu plusieurs visites, l'après-midi, en votre absence.

— Je ne vois là rien que de bien naturel. N'est-il pas de la famille ?

— Oui, bien sûr, mais... j'estime que son comportement laisse à désirer.

— Ah ? fit Joshua.

Ce garçon était obtus ! Il ne comprenait donc pas les sous-entendus ? Un acteur dépourvu d'imagination, il ne manquait plus que ça !

— Il fait preuve de beaucoup trop de familiarité !

Joshua haussa un sourcil incrédule.

— Envers vous ? Si vous le jugez grossier ou malpoli, dites à Caroline de le sermonner.

— Mais non, pas envers moi ! s'écria-t-elle, manquant d'ajouter « espèce de crétin ». Envers Caroline ! Il la trouve visiblement très à son goût et ne fait rien pour le cacher. C'est inconvenant. Je me fais du souci...

Joshua se redressa légèrement.

— Je suis sûr que Caroline est tout à fait capable de le rappeler à une attitude plus réservée, dit-il avec froideur. N'oubliez pas qu'il est américain. Les Américains ont peut-être des manières plus libres que les nôtres.

— Vous comprendrez, Joshua, que je me fasse du souci pour la réputation de Caroline, et la vôtre par la même occasion.

Pour l'amour du ciel, ne voyait-il pas où elle voulait en venir ? Il était stupide, ma parole ! Ou bien il s'en moquait... Les gens de théâtre étaient décidément des êtres dépourvus de morale.

Joshua esquissa un léger sourire.

— Je ne doute pas que Caroline saura le remettre à sa place, s'il va trop loin. Mais merci de vous préoccuper de sa réputation. Heureusement, vous êtes là et votre présence empêchera les gens de jaser sur son compte. Bonne journée, Mrs. Ellison.

Il inclina la tête et poursuivit son chemin.

La vieille dame resta sur le trottoir, un instant vaincue ; puis sa fureur reprit le dessus. Non, elle ne rendrait pas les armes ! Samuel allait revenir, le lendemain ou un autre jour, et il finirait par lâcher une petite phrase qui permettrait à Caroline de deviner la vérité.

L'esprit en ébullition, elle rebroussa chemin, remonta l'allée, gravit le perron, traversa le vestibule et monta dans sa chambre où elle s'enferma à double tour. Il n'y avait pas de temps à perdre. C'était aujourd'hui ou jamais. Une autre visite de Samuel et elle était perdue.

Elle ne voyait qu'une seule manière de régler le problème ; puisque Joshua n'avait pas voulu la croire, elle devait le persuader du bien-fondé de ses soupçons. Il ne lui avait pas laissé le choix. Mais elle ne pouvait se permettre la moindre erreur.

Elle prit une feuille de papier, alla s'asseoir près de la fenêtre et mit son plan au point. Si Joshua quittait Caroline, celle-ci se retrouverait seule et ruinée ; mais Emily ne laisserait pas sa mère dans le besoin. Caroline pourrait toujours s'installer dans leur manoir de campagne, à Ashworth Hall.

Ce soir-là, Joshua avait une répétition au théâtre. Caroline serait donc seule à la maison. Mariah Ellison prit sa plume et rédigea la première lettre, d'une écriture fine et serrée, imitant celle de sa belle-fille.

Cher Samuel,

Vous n'imaginez pas à quel point j'apprécie votre compagnie et l'amitié que vous m'avez offerte. Vos récits passionnants illuminent mon existence ; vous possédez le don de voir la beauté là où les autres ne voient que laideur. Avec vous, j'apprends ce que veut dire la bonté, le rire, la compassion...

Était-ce trop fort, pas assez clair ? Il fallait absolument qu'il comprenne.

Avant que vous ne quittiez Londres pour la province, j'aimerais beaucoup vous revoir. Samuel, vous me manquerez quand vous retournerez à New York. La vie me semblera si terne.

Ce devait être suffisamment explicite, même pour un Américain !

Pourriez-vous nous rendre visite aujourd'hui, en fin d'après-midi, vers cinq heures ? Ma hâte de vous revoir peut vous sembler inconvenante, mais vous êtes le demi-frère d'Edward et nous avons tant de choses en commun. Comme vous avez pu vous en rendre compte, je ne suis pas en très bons termes avec ma belle-mère ; nous n'échangeons que des banalités.

Devait-elle ajouter un paragraphe évoquant sa solitude ? Non, ce serait exagéré. Il ne fallait pas le rebuter.

Dans l'attente de vous voir,

Affectueusement,

Caroline.

Les dés étaient jetés.

Une fois la lettre envoyée, il n'y aurait plus moyen de revenir en arrière. Elle faillit la relire, la réécrire, mais cela lui aurait fait perdre de sa spontanéité.

Elle se leva, glissa la lettre dans une enveloppe, la timbra, sortit de la maison et marcha jusqu'à la boîte aux lettres située au bout de la rue. Le courrier serait relevé dans la demi-heure suivante. Si Samuel rentrait à son hôtel, il trouverait cette missive bien avant cinq heures.

Arrivée devant la boîte, elle eut une dernière hésitation, puis y glissa la lettre qui tomba avec un bruit sec. C'était chose faite. Alys aurait agi de la même façon, pour se protéger ! À présent, il ne lui restait plus qu'à attendre.

L'après-midi lui parut interminable, le plus interminable, peut-être, de son existence. Pour ne pas éveiller les soupçons de Caroline, elle descendit lui tenir compagnie au salon. Celle-ci avait décidé de rester chez elle pour rédiger son courrier. La vieille dame aurait voulu bavarder, pour meubler le silence, mais rien ne lui venait à l'esprit ; elle demeura silencieuse, sans même oser regarder Caroline, qui écrivait une longue lettre à ses filles, à Paris. L'on n'entendait que le grésillement du charbon dans la cheminée et le grattement de la plume sur le papier.

Puis, soudain, la soubrette apparut sur le seuil.

— Mrs. Fielding, Mr. Ellison est à la porte. Dois-je le faire entrer ?

— Mr. Ellison ? fit Caroline, surprise. Oui, bien sûr, dites-lui que nous sommes là.

Samuel entra, tout sourire, et s'avança vers elle. Caroline l'accueillit avec courtoisie.

— Quel plaisir de vous voir, Mr. Ellison ! Il est un peu tard pour

prendre le thé, mais nous pouvons vous offrir un rafraîchissement...

— Volontiers, accepta-t-il en s'avancant dans la pièce. J'espère que je ne vous dérange pas ? Bonsoir, Mrs. Ellison, ajouta-t-il à l'adresse de la vieille dame.

Celle-ci se leva et saisit sa canne. Son plan marchait à merveille.

— Vous voudrez bien m'excuser, déclara-t-elle, je m'apprêtais à remonter dans ma chambre.

Sans autre explication, elle quitta la pièce, pressée d'envoyer la seconde lettre, déjà rédigée. Tout était prévu : elle confierait l'enveloppe au valet qui la porterait à Joshua, et lui donnerait l'argent pour prendre un cab.

Elle monta chercher la lettre rangée dans son secrétaire. Elle connaissait son contenu par cœur.

Cher Joshua,

Pouvez-vous rentrer à la maison dès réception de cette lettre ? Je vous en prie, c'est sérieux. Seule votre présence peut encore éviter un désastre.

Mariah Ellison

Elle prit l'enveloppe et quelques shillings et alla trouver le valet.

— Veuillez porter cette lettre à Mr. Fielding, de toute urgence.

— Mais il est au théâtre, Madame ! protesta le valet, embarrassé. Il aime pas être dérangé pendant les répétitions.

— Faites ce que je vous dis et portez-lui ce message sur-le-champ. Veuillez à ce qu'il le lise.

— Bien, Madame, fit le valet d'un air malheureux.

Mariah Ellison remonta à l'étage, jeta un coup d'œil à la pendule du palier et regarda par-dessus la rambarde ; elle vit passer une femme de chambre chargée d'un plateau en argent sur lequel étaient posés un flacon de whisky et un verre. Parfait ! Samuel Ellison n'était pas près de partir.

Elle décida d'attendre quelques minutes avant de redescendre au salon. Si Joshua lisait la lettre, il allait rentrer, sans aucun doute. Il avait beau être acteur et avoir des idées politiques réformistes, c'était un homme honnête.

Elle regarda à nouveau la pendule. L'attente était insupportable. Elle descendit lentement l'escalier, en s'agrippant à la main courante. Mon Dieu, pourvu que Samuel n'ait pas montré la lettre à Caroline ! Était-il en ce moment même en train de parler de sa mère, d'expliquer pourquoi elle s'était enfuie ? La vieille dame sentit les murs du vestibule tourner autour d'elle et dut s'accrocher au pilastre pour ne pas tomber. Son cœur palpitait si fort qu'elle entendait le sang battre

dans ses oreilles.

Elle devait savoir ce qui se passait dans le salon. Comme dans un rêve, elle s'avança et ouvrit la porte. Samuel était assis dans le fauteuil de Joshua ; il ne paraissait ni bouleversé, ni en colère. Caroline avait pris place en face de lui. Ils se retournèrent en l'entendant entrer.

Évitant le regard de sa belle-fille, Mariah Ellison prit une profonde inspiration et s'adressa à Samuel :

— J'ai... un léger mal de tête, articula-t-elle avec difficulté. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais respirer un peu d'air frais dans le jardin.

Elle traversa le salon, ouvrit la porte-fenêtre et descendit les quelques marches qui donnaient sur la pelouse. Un quart d'heure passa, qui lui parut une éternité, avant qu'elle n'entendît la voix de Joshua s'élever dans le salon. Elle s'approcha, dans l'ombre, pour écouter.

— Caroline, pouvez-vous nous laisser ?

Cette dernière protesta, mais comme elle tournait le dos à la porte-fenêtre, la vieille dame n'entendit pas ses paroles.

Joshua fixait son épouse d'un air dur. Caroline sortit de la pièce et referma la porte derrière elle.

— Nous vous avons accueilli dans notre maison avec grand plaisir, Mr. Ellison, fit Joshua d'une voix glaciale. Malheureusement, vos visites répétées à mon épouse, en mon absence, risquent de nuire à sa réputation. Je vous prierai donc de ne plus revenir. Vous ne me laissez pas le choix. Au revoir, monsieur.

Samuel demeura immobile, les joues en feu. Il ouvrit la bouche pour répondre puis se ravisa et se dirigea vers la porte.

— Au revoir, monsieur, répéta Joshua.

— Au revoir, Mr. Fielding.

C'était fini. Samuel Ellison était parti et ne reviendrait jamais.

Curieusement, Mariah Ellison ne ressentit aucune joie. Elle avait froid. Plutôt que de rentrer directement dans le salon, elle fit le tour de la maison, poussa la porte de service, traversa la cuisine et monta dans sa chambre. Là, elle s'assit sur son lit et se mit à pleurer.

CHAPITRE IX

Caroline, bouleversée, s'attarda sur le palier du premier étage. La visite impromptue de Samuel Ellison l'avait plongée dans l'embarras ; elle se demandait ce qui avait provoqué ce changement d'attitude de sa part. Jusqu'alors amical et courtois, il s'était présenté à une heure inhabituelle et avait adopté à son égard un étrange comportement, comme s'il y avait soudain entre eux une intimité nouvelle.

Elle se creusait la tête, cherchant à se souvenir d'un mot, d'une phrase, d'un geste qu'il aurait pu interpréter comme une invite. Certes elle avait écouté le récit de ses aventures avec grand intérêt – trop, peut-être, mais qui n'aurait pas été fasciné par ces histoires, si différentes des sempiternelles conversations de salon ?

Avait-elle trop chaleureusement accueilli ce beau-frère qui ressemblait tant à Edward ? Elle se jugea soudain coupable d'avoir apprécié sa compagnie et d'avoir été flattée par l'attention manifeste qu'il lui portait ; avec lui, elle se sentait intéressante, charmante, attirante, en un mot, féminine.

Et pourquoi Joshua avait-il quitté le théâtre au beau milieu d'une répétition pour rentrer au plus vite à la maison dans un état de colère froide qu'elle ne lui connaissait pas ? Il lui avait ordonné de quitter la pièce avant de chasser Samuel de son toit. La connaissait-il donc si mal qu'il la croyait capable de fixer un rendez-vous galant dans sa propre maison ? C'était absurde ! Et par le plus curieux des hasards, belle-maman n'était pas dans le salon au moment de l'arrivée de Joshua, elle qui avait toujours été présente à chaque visite de Samuel. Était-ce vraiment une coïncidence ? Caroline commençait à en douter. Cette vieille fouine, avec sa langue de vipère, toujours prête à semer la zizanie...

Elle ne s'expliquait pas comment, en quelques minutes, sa vie avait tourné au désastre. Devait-elle descendre retrouver Joshua, pour s'expliquer avec lui ? Le courage lui manquait. Jamais elle ne l'avait vu dans un tel état ; cette colère lui faisait peur – non, le mot n'était pas assez fort –, cette colère la terrifiait. Elle se rendait compte de ce qu'elle risquait de perdre à cause de sa maladresse et de sa stupidité ; Joshua la mépriserait et ne lui ferait plus confiance.

Au moment où elle descendait la première marche de l'escalier, elle vit Joshua traverser le vestibule et claquer la porte d'entrée sans jeter un regard derrière lui. Il n'avait même pas cherché à lui parler,

comme s'il se moquait de ce qu'elle pouvait avoir à lui dire.

Bouleversée, Caroline se retira dans son boudoir. Elle prévint sa femme de chambre qu'elle ne descendrait pas dîner ; l'idée de croiser le regard triomphant de sa belle-mère lui donnait la nausée ; d'ailleurs, elle n'aurait pu avaler une bouchée.

À dix heures, elle se mit au lit. Joshua n'était pas rentré. Elle songea à attendre son retour, puis repoussa cette idée ; il serait certainement fatigué et la dispute qui s'ensuivrait n'arrangerait rien. Elle ne pouvait même pas aller dormir dans la chambre d'amis, puisque sa belle-mère l'occupait.

Et si Joshua ne rentrait pas ? Non, c'était impossible. Elle demeura là, allongée dans le noir, incapable de dormir, sursautant chaque fois qu'elle croyait entendre le bruit de ses pas. Vers minuit, elle sombra dans le sommeil.

Au milieu de la nuit, elle s'éveilla en sursaut et sentit la présence de Joshua de l'autre côté du lit ; il s'était glissé entre les draps sans l'effleurer. Elle l'entendait respirer, mais ne sentait pas sa chaleur, le poids de son corps contre le sien. Son mari était devenu un étranger. Jamais elle ne s'était sentie aussi seule. Elle faillit le réveiller, pour mettre fin à ce stupide malentendu, mais changea d'avis. C'était puéril. Mieux valait attendre le lendemain matin. Joshua lui parlerait. Ils s'expliqueraient.

Mais le lendemain, quand elle se réveilla, épuisée et migraineuse, le lit était vide.

Mariah Ellison, quant à elle, dormit très peu, bien que son plan eût réussi. Rien ne parvenait à réchauffer le froid qui lui glaçait le cœur. Elle fit un horrible cauchemar : elle s'enfonçait dans un étang gelé, appelait au secours, mais personne ne l'entendait. Des visages aveugles, inhumains, la regardaient sans la voir. La haine. Tout ce qui l'entourait n'était que haine. Elle s'éveilla couverte d'une sueur froide et resta là à grelotter sous ses couvertures.

Quand enfin, vers huit heures et demie, Mabel vint apporter le thé et ouvrir les rideaux, Mariah fut soulagée de voir dans la pièce ensoleillée se déplacer la silhouette lourde et familière de sa vieille servante, dont le visage ingrat ne reflétait ni inquiétude ni accusation.

Le thé brûlant et parfumé désaltéra sa gorge desséchée et soulagea son mal de tête. Elle n'avait aucune envie de se lever, de s'habiller pour affronter cette nouvelle journée, mais l'idée de rester au lit était tout aussi insupportable.

— Tout va bien, Madame ? s'enquit Mabel.

— Je... je n'ai pas très bien dormi. Je crois que je vais garder la chambre.

— Oh, mon Dieu... fit Mabel d'un ton compatissant.

Mariah Ellison se demanda ce que sa camériste pensait vraiment d'elle. Était-elle à ses yeux davantage qu'une patronne qu'elle servirait jusqu'à sa mort parce qu'elle l'avait toujours bien nourrie et traitée avec respect ? Quels étaient ses sentiments à son égard ? Il valait peut-être mieux ne pas le savoir, au cas où son opinion serait trop négative. Si elle y repensait honnêtement, elle devait s'avouer qu'elle n'avait guère donné à Mabel l'occasion de lui manifester de la reconnaissance. Mais il est vrai que l'on ne traite pas les domestiques comme des amis ; ils n'attendent pas un tel comportement de la part de leur maître, encore qu'un mot de remerciement, un petit cadeau, leur fassent toujours plaisir. Souvent, une camériste héritait des toilettes de sa maîtresse quand celle-ci s'en lassait. Mais comme Mariah Ellison portait des vêtements de deuil depuis près de vingt-cinq ans, la pauvre Mabel n'avait pas été très gâtée. Pourtant elle ne s'était jamais plainte, du moins ouvertement.

— Merci, dit Mariah Ellison à voix haute.

Mabel lui jeta un regard étonné.

— Merci de vous occuper de moi ! fit la vieille dame, très sèche. Ne me regardez pas comme si je vous parlais en hébreu !

Elle fit un mouvement pour sortir de son lit, mais une violente douleur au côté la fit suffoquer.

— Voulez-vous que j'appelle le docteur, Madame ?

— Non merci, je n'ai pas encore besoin de médecin ! Donnez-moi votre bras.

Elle parvint à sortir du lit, mais se rendit compte qu'elle tenait à peine sur ses jambes. Jamais elle n'aurait imaginé que son corps la trahirait à ce point. Elle aurait dû se sentir plus légère et non alourdie ! Elle était parvenue à faire déguerpir celui qui menaçait de la détruire. Elle ne risquait plus rien. Et pourtant, les ténèbres l'enveloppaient encore.

Mabel l'aida à s'habiller. Du noir, encore du noir. Mabel n'hériterait que d'une garde-robe de deuil, le moment venu. Ce moment était-il proche ? Pourquoi s'accrocher à la vie ? Elle était vieille, usée, personne ne l'aimait.

— Mabel !

— Oui, Madame ?

— J'aimerais que vous me confectionniez trois nouvelles robes, ou plutôt deux robes et un ensemble.

— Je suis en train de vous coudre une robe, Madame.

— Je ne veux pas de celle-là ! J'en voudrais une bleu foncé, une lavande et une verte.

— Verte, Madame ?

— Oui, verte ! Vous êtes sourde ? Une verte, une bleu foncé et une lavande. Si vous n'aimez pas le mauve, vous pouvez toujours en faire

une rouge bordeaux.

— Bien, Madame. Je vais chercher des patrons et vous choisirez les modèles qui vous plaisent...

— Pas la peine. Faites comme bon vous semble. Je vous fais confiance. Vous commencerez dès aujourd'hui. Je vais vous donner l'argent pour acheter le tissu et les rubans. Ne choisissez tout de même pas quelque chose de trop excentrique.

Et quand bien même, songea-t-elle, quelle importance ? Quinze jours plus tôt, l'idée de porter une toilette peu seyante l'aurait mise en rage ; hier, elle l'aurait irritée. Aujourd'hui, c'était le dernier de ses soucis.

— Bien, Madame, dit Mabel, qui n'en croyait pas ses oreilles.

Mariah Ellison passa une matinée épouvantable. Elle n'avait rien à faire. Elle n'avait jamais rien eu à faire ! Sa vie entière avait été occupée par une succession de tâches domestiques insignifiantes. Et surtout, elle ne voulait pas voir Caroline ; cependant, à un moment ou à un autre, il leur faudrait bien évoquer les événements de la veille. Elle qui croyait triompher ne ressentait qu'un sombre désespoir, alourdi par le poids de la culpabilité.

Elle se consacra donc à de menus travaux, allant et venant à l'office au grand agacement du personnel. Elle récupéra des bouts de ficelle usée et entreprit d'en défaire les nœuds, sous l'œil ébahi de la petite bonne à tout faire.

— Il ne faut jamais jeter de la bonne ficelle ! Souvenez- vous-en.

— Mais elle est pleine de nœuds ! J'arrive jamais à les défaire ! gémit la petite bonne, une fillette d'une douzaine d'années.

— C'est parce que vous ne savez pas vous y prendre. Allez me chercher une cuillère en bois, vite !

— Une cuillère en bois ?

— Vous aussi, vous êtes sourde ? Faites ce que je vous dis ! Allons, ne restez pas plantée là !

La fillette disparut et revint quelques instants plus tard armée d'une grande cuillère en bois.

La vieille dame plaça un bout de ficelle sur la table et frappa sur les nœuds à coups redoublés ; puis elle sortit une minuscule paire de ciseaux de sa poche et inséra les pointes au milieu d'un nœud. Petit à petit, celui-ci se défit.

— Et voilà ! fit-elle d'un ton triomphant. Vous voyez, c'est facile. À vous maintenant.

Elle apprit ensuite à la fillette comment nettoyer le porte-cannes du vestibule avec du jus de citron et du sel, puis à faire briller les cuivres du salon en les frottant avec un chiffon imbibé d'huile d'olive ; ensuite elle l'envoya chercher de la bière et demanda à la cuisinière de la faire tiédir, afin d'éclaircir le bois du manteau de la cheminée.

— Je vous apprendrai comment rendre leur éclat à des diamants. Il suffit de les tremper dans du gin. Mais je doute que Mrs. Fielding ait des diamants.

— Ou du gin ! gloussa la fillette. Oh, madame, j'ai jamais rencontré quelqu'un d'aussi savant que vous, fit-elle d'un ton admiratif. Vous sauriez comment on enlève des traces de fer sur un tissu ? Hier, en repassant, j'ai brûlé la chemise de Monsieur ; Madame va être furieuse quand elle va s'en apercevoir.

— Elle devrait savoir le faire elle-même ! C'est pourtant simple : vinaigre, argile savonneuse, lessive de soude, et un petit oignon finement émincé. Vous mélangez le tout jusqu'à l'obtention d'une pâte homogène, vous l'étalez sur la tache et vous laissez sécher. Le lendemain vous brossez énergiquement.

— Je mets combien de vinaigre, madame ?

Mariah Ellison lui donna les proportions, puis remonta dans sa chambre, sans même penser à déjeuner. Elle n'aurait rien pu avaler.

Au milieu de l'après-midi, elle comprit qu'elle ne pouvait éviter plus longtemps sa belle-fille sans excuse valable. Dire qu'elle était malade ? Tombée dans l'escalier ? Caroline appellerait un médecin, qui découvrirait le pot aux roses, et tout le monde saurait qu'elle avait menti. Non, impossible. Le moment était venu de se prouver qu'elle pouvait être courageuse, elle aussi. Comme Alys.

Elle passa une robe de lainage noir au corsage rehaussé de perles de jais, sur lequel elle épingla une jolie broche en cristal qu'elle n'avait pas portée depuis trente ans, et descendit au salon.

Et n'y trouva personne.

La matinée de Caroline avait aussi très mal commencé. Quel dérivatif pouvait-elle trouver pour repousser les idées noires qui l'assaillaient ? Elle décida d'aller se promener dans le parc.

Alors qu'elle traversait le vestibule, elle entendit, venant de la salle à manger, la voix indignée de Joseph, le valet de Joshua, qui répondait à une remarque d'une femme de chambre.

— Comment j'aurais eu le temps de nettoyer les couteaux ? La vieille bique m'a demandé de lui faire une course urgente, comme si c'était une question de vie ou de mort ! J'avais pas le choix. J'ai dû y aller.

— Et où elle t'a envoyé ?

— Chercher Mr. Fielding au théâtre ! Il est rentré à toute vitesse, il a chassé l'Américain et il est reparti aussi vite qu'il était venu !

— Il était gentil et bien élevé, cet Américain. Enfin, il venait peut-être trop souvent. Bon, allez, on a pas le temps de papoter. Tu as intérêt à faire les couteaux, et vite, ou la cuisinière va encore râler. Tu as du travail à rattraper.

— Tu en aurais aussi si tu étais allée à pied jusqu'au théâtre, répliqua-t-il en prenant les couteaux pour aller les nettoyer à la cuisine.

Caroline fut frappée de stupeur. Joshua n'était donc pas revenu par hasard. La vieille dame l'avait envoyé chercher, sachant que Samuel était là. Mais pourquoi ? Aurait-elle fait aussi venir Samuel à cinq heures du soir ? Était-ce pour cette raison que Samuel lui avait donné l'impression d'avoir été invité ?

Elle devait à tout prix savoir la vérité, et il n'y avait qu'une façon d'en avoir le cœur net : aller interroger Samuel.

Si seulement Charlotte et Emily étaient là, elles l'auraient accompagnée ! Elle devait agir immédiatement, de peur de réfléchir et de perdre courage. Elle ne pouvait en parler à Joshua. Il ne comprendrait pas. S'il apprenait qu'elle était partie voir Samuel, il imaginerait le pire...

Il ne servait à rien non plus de demander des explications à sa belle-mère. Celle-ci n'avouerait jamais la vérité.

Caroline, l'estomac noué, mit son chapeau et son manteau, prévint la soubrette qu'elle sortait et partit. Le trajet en cab fut un vrai supplice ; à plusieurs reprises, elle faillit dire au cocher de faire demi-tour.

Arrivée à l'hôtel dans lequel était descendu Samuel, elle se rendit à la réception où on lui dit que Mr. Ellison était au salon.

Elle le trouva en train de lire le journal ; trois autres clients étaient également absorbés dans leur lecture. S'efforçant de calmer les battements de son cœur, elle marcha vers lui.

Samuel, sentant une présence, baissa son journal ; en reconnaissant sa visiteuse, il se leva.

— Bonjour, Mrs. Fielding, dit-il, très raide, en rougissant.

Elle aussi sentit ses joues s'enflammer.

— Bonjour, Mr. Ellison. Je suis navrée de vous déranger, mais il faut absolument que je vous parle. Je crains que ma belle-mère n'ait manigancé je ne sais quelle mise en scène abominable pour me faire du tort. Je n'ai pas encore compris pour quelle raison.

Samuel parut perplexe et embarrassé.

— Je... Si vous pensez que je peux vous être utile...

Sans attendre d'y être invitée, Caroline s'assit en face de lui, lissa gauchement les plis de sa robe et murmura, en regardant ses mains :

— Pourquoi êtes-vous venu hier soir ? Vous m'avez donné l'impression que vous étiez attendu. Me suis-je trompée ?

Elle entendit un bruit de papier froissé. Il lui tendait une lettre.

— L'impression, dites-vous ? Que pensez-vous de cela ?

Elle lut la lettre, horrifiée.

— Mais... mais je n'ai jamais écrit ça ! s'écria-t-elle d'une voix

entrecoupée.

Mon Dieu, pourvu qu'il la croie ! Et pourvu que Joshua ne l'ait pas lue ! Elle leva les yeux et soutint le regard de Samuel.

— Hier soir, ma belle-mère a envoyé un valet chercher Joshua au théâtre. J'imagine que c'est elle aussi qui a écrit la lettre !

Serrant le papier entre ses doigts, elle se leva.

— Je suis désolée. Sincèrement désolée ! Malgré toute l'amitié que je vous porte, jamais je ne me serais permis d'écrire pareille lettre ! Je rentre de ce pas chez moi pour tenter de régler ce problème. Merci de m'avoir reçue, Mr. Ellison.

Mariah Ellison était assise dans le salon quand la porte s'ouvrit sur Caroline, pâle de colère.

— Nous ne sommes là pour personne, dit celle-ci à la soubrette qui lui tenait la porte. Pour personne, vous m'entendez ? Nous ne voulons pas être dérangées.

— Bien, Mrs. Fielding.

Caroline ferma la porte et fit face à sa belle-mère en brandissant la lettre.

— Bon. Allez-vous enfin m'expliquer ? Ne faites pas semblant de ne pas comprendre ! Vous avez envoyé cette lettre à Samuel hier après-midi ; il est venu ici, s'attendant à je ne sais quoi ! Ensuite vous avez envoyé Joseph chercher Joshua. Osez prétendre le contraire !

La vieille dame faillit nier, puis comprit très vite que sa belle-fille ne la croirait pas.

— J'attends ! cria Caroline. Et j'exige des explications ! Avez-vous envoyé cette lettre à Samuel, oui ou non ?

Le moment tant redouté était arrivé. La vérité devait éclater tôt ou tard. Autant avouer maintenant ; de toute façon qu'avait-elle à perdre ?

Mariah Ellison prit une profonde inspiration.

— Oui, j'ai écrit cette lettre...

— Et pour quelle raison, je vous prie ?

— Afin que Joshua le trouve ici et le chasse de cette maison pour toujours.

Stupéfaite, Caroline se laissa choir sur le fauteuil en face d'elle.

— Mais... pourquoi ? Qu'est-ce qu'il vous a donc fait pour que vous le détestiez à ce point, pour que vous commettiez un acte aussi... aussi...

Elle ne trouvait plus ses mots tant elle était bouleversée.

C'était maintenant ou jamais.

— Parce qu'il savait... fit la vieille dame d'une voix rauque.

Caroline secoua la tête, sans comprendre.

— Il savait quoi, belle-maman ? Que peut-il savoir de si terrible ?

Que vous n'étiez pas mariée à Edmund Ellison ?

La vieille dame faillit éclater de rire. Pas mariée à Edmund !

— Oh si, nous étions mariés. Le divorce avec Alys avait été prononcé. Mon père s'en était assuré.

— Mais il s'agit bien d'Alys, n'est-ce pas ? Si vous dites que Samuel était au courant...

— Ne vous êtes-vous pas demandé pourquoi elle s'est enfuie ? Pourquoi, en 1828, une femme a osé faire une chose pareille ?

— Bien sûr, je me suis posé la question. Mais je n'ai pas osé en parler à Samuel. J'ai supposé qu'elle était tombée amoureuse d'un autre homme, qu'il l'avait abandonnée et qu'elle n'avait pas osé regagner le domicile conjugal. Elle avait dû quitter beau-papa avant de savoir qu'elle attendait un enfant. Car, de toute évidence, Samuel est bien son fils.

— C'est ce que tout le monde a cru, murmura Mariah. Mais ce n'est pas la vérité.

Quelque chose dans sa voix alerta Caroline ; elle se pencha en avant, attentive.

— Pourquoi Alys est-elle partie ? demanda-t-elle, radoucie.

Mariah Ellison eut l'impression de plonger dans une eau boueuse et glacée ; la voix qui sortait de sa bouche ne lui appartenait pas.

— Parce que... parce qu'il l'obligeait à des pratiques contre nature... des pratiques dégradantes qu'aucun être humain normal...

Caroline retint son souffle. Elle voulut parler, mais garda le silence, avec de petits mouvements de tête négatifs.

— Je savais que vous ne me croiriez pas, murmura la vieille dame. Ce sont des choses que l'on ne peut dire à personne. À personne.

— Mais vous n'avez pas connu Alys ! remarqua Caroline. Elle n'a pas pu vous...

Elle s'interrompt brusquement devant le regard éperdu de la vieille dame, et porta sa main à ses lèvres pour étouffer un petit cri.

— Vous voulez dire qu'il... vous... aussi...

— Taisez-vous ! gémit Mariah Ellison en fermant les yeux. Certains hommes, entre eux, ont ces pratiques. Si vous saviez... C'est votre douleur qui leur donne du plaisir.

Des gouttes de sueur perlaient sur son front.

— Il... il me faisait mettre à quatre pattes, nue, comme un animal...

— Arrêtez, je vous en prie ! s'écria Caroline, en tendant les mains en avant, paumes ouvertes. Arrêtez !

— Vous n'imaginiez pas votre respectable beau-père dans cette posture, n'est-ce pas ? Et moi, par terre, comme une chienne, à sangloter de douleur et d'humiliation, sous lui, haletant et hurlant, jusqu'à ce qu'il en ait fini. Je voulais mourir.

— Je vous en prie, taisez-vous, la supplia Caroline en portant la main à sa bouche. Vous vous faites du mal...

La vieille dame tremblait de tous ses membres.

— Vous ne voulez pas entendre ? J'ai vécu cet enfer tous les jours de ma vie de femme mariée. Une nuit, il a eu une attaque, nu, sur moi. J'avais tellement souhaité qu'il meure ! Je me suis dégagée, je suis allée me laver – je saignais – et je suis revenue le regarder. Il était mort, face contre le sol. Je l'ai lavé et habillé, comme j'ai pu, avant d'aller réveiller les domestiques.

L'horreur qu'elle lisait dans les yeux de sa belle-fille se muait peu à peu en pitié.

— Mais... balbutia Caroline, vous avez toujours dit que vous l'aimiez... que c'était un homme merveilleux... que vous aviez été heureuse en ménage...

— Qu'auriez-vous dit à ma place ? fit Mariah Ellison avec amertume. La vérité ?

— Non... non, bien sûr. Je ne sais pas ce que j'aurais fait. Vraiment, je...

— Vous ne me croyez pas ? C'est ça ? Alys la courageuse, la digne Alys, est partie et Mariah la peureuse est restée. Pourquoi ne me suis-je pas enfuie ? Parce que je suis lâche. Je me dégoûte. Cet homme m'a réduite à l'état d'animal, j'ai perdu toute ma dignité et pourtant je ne l'ai pas quitté. Je n'ai aucune excuse à donner. Quoi que vous pensiez de moi, vous ne pourrez jamais me mépriser autant que je me méprise.

Caroline scruta le visage de la vieille femme recroquevillée dans son fauteuil et lut le désespoir dans ses yeux. Si Edmund Ellison, ce respectable gentleman qui récitait la prière du dimanche, était dans l'intimité un sadique prenant plaisir à humilier sa femme, à qui pouvait-on se fier ? Qui pouvait-on croire ?

Elle commençait à entrevoir pourquoi, toute sa vie, Mariah Ellison s'était montrée haineuse et cruelle : la haine qu'elle éprouvait contre elle-même s'était retournée contre le monde entier. Elle voyait toujours les mauvais côtés d'autrui parce qu'elle voyait les siens. Durant des années, elle avait méprisé sa propre incapacité à se rebeller, à défendre son intégrité contre la dégradation et la douleur. Elle avait préféré supporter ce supplice plutôt que d'oser affronter l'inconnu comme Alys l'avait fait. Elle était restée en Angleterre, endurant son calvaire nuit après nuit, offrant chaque matin un visage serein, sachant que chaque soir tout recommencerait, jusqu'à ce que la mort d'Edmund la libère. Excepté que cette liberté n'était que de façade, car elle était restée prisonnière de ses souvenirs.

— Pensez-vous réellement que Samuel aurait parlé de cela à quelqu'un ? demanda-t-elle.

— Il savait – c'était suffisant. Il aurait pu le dire. Et je ne l'aurais

pas supporté. Caroline...

Il y eut un silence. Les yeux de la vieille dame étaient pleins de larmes. Elle renifla.

— Je regrette ce que j'ai fait. Vous ne le méritiez pas.

Caroline tapota la main parcheminée qui reposait sur l'étoffe noire de la robe. Les doigts étaient raides et glacés.

— Il y a différentes sortes de courage, murmura-t-elle. Fuir en est une. Rester en est une autre. Que seraient devenus Edward et Suzannah si vous étiez partie ? Vous n'auriez pu les emmener légalement en Amérique. La police vous aurait retrouvée. Je pense que vous avez fait preuve de courage en restant, pour vos enfants.

Une étincelle d'espoir ranima le regard éteint de la vieille dame.

Quelle importance, dorénavant, qu'elles se fussent cordialement détestées depuis plus de trente ans ? Le présent prenait le pas sur le passé.

— Détrompez-vous, je suis restée parce que je redoutais de partir, dit-elle en regardant sa belle-fille droit dans les yeux.

La réponse de Caroline fut simple et spontanée.

— Peut-être Alys avait-elle peur de rester ?

La vieille dame la dévisagea avec étonnement. Elle n'avait jamais pensé à cela. Dans son esprit, Alys était la seule à avoir fait preuve d'audace, à avoir bien agi.

— Il faut du courage pour tout accepter sans rien dire à personne. Vous êtes-vous confiée à Edward ou Suzannah ?

Mariah Ellison se raidit.

— Bien sûr que non ! Quelle question ! Comment aurais-je pu raconter à mes enfants des horreurs pareilles ?

Elle ne put continuer. Des larmes se répandirent sur ses joues, tandis que son corps était secoué de sanglots.

Caroline sentit une immense pitié l'envahir. Jamais elle n'aimerait sa belle-mère, mais elle comprenait son sentiment de culpabilité et de solitude. Elle se pencha en avant et la prit dans ses bras.

Elles demeurèrent longtemps ainsi, immobiles et silencieuses. Puis Caroline desserra son étreinte et regarda la vieille dame qui se tenait tête baissée, le visage caché entre ses mains. Renonçant à lui offrir des paroles réconfortantes, elle se leva et sortit sans bruit du salon. Dans le vestibule, elle croisa une femme de chambre.

— Mrs. Ellison a besoin de rester seule. Veillez à ce que personne ne la dérange. Sauf si elle vous sonne.

— Bien, Madame.

Caroline gagna sa chambre, songeant à ce qu'elle allait dire à Joshua, à qui elle n'avait jamais rien caché, contrairement à Edward. Il lui faudrait éviter les détails scabreux.

Elle s'assit devant la coiffeuse, sur la jolie chaise couverte de chintz

fleuri. Elle aimait la décoration de sa chambre, dont elle avait rêvé des années durant, du temps d'Edward ; celui-ci n'aurait pas aimé cette tapisserie trop gaie, aux grosses fleurs colorées.

Edward... Elle tenta de se souvenir de lui, de sa présence dans cette maison. Il aimait profondément ses trois filles. Comme il avait souffert à la mort de Sarah, leur aînée ! Le premier époux d'Emily, Lord Ashley, était un riche aristocrate, mais Edward avait toujours craint qu'il ne lui soit infidèle. Il ne s'était pas trompé. Et bien sûr, il n'avait pas apprécié de voir Charlotte épouser un policier sans le sou.

Et puis il y avait eu cette Mrs. Attwood, dont Caroline revoyait parfaitement le charmant visage, même après toutes ces années. Elle se souvint de ce qu'elle avait ressenti le jour où elle avait découvert que cette femme était la maîtresse d'Edward, et non, comme il le prétendait, la veuve invalide d'un vieil ami à lui. Caroline avait alors découvert une facette d'Edward qu'elle ne connaissait pas.

Elle s'aperçut que ses mains tremblaient. Elle s'était complètement trompée sur la personnalité de son beau-père. Pour elle, il avait toujours été le respectable gentleman qui présidait à la table et disait les prières. L'autre Edmund, le monstre qu'avait décrit la vieille dame, elle ne le connaissait pas. Comment avait-elle pu être aussi aveugle et ne se rendre compte de rien ? Elle avait côtoyé sa belle-mère durant des années, sans percevoir sa souffrance. Pouvait-on vraiment prétendre connaître les autres ? Et soi-même ?

Caroline n'avait pas le cœur à sortir, mais ce soir-là, on donnait la première représentation de la nouvelle pièce de Joshua. Jamais depuis leur rencontre elle n'avait manqué une première. Ne pas s'y rendre reviendrait à sceller leur rupture.

Elle prit une légère collation, seule – Mariah Ellison ayant préféré garder la chambre –, et s'habilla avec soin : une belle robe bleu roi, une longue cape de velours, un pendentif en camée offert par Joshua. Puis elle fit préparer l'attelage pour aller au théâtre.

À peine entrée dans le foyer, elle fut happée par une multitude d'amis venus la saluer et souhaiter bonne chance à Joshua. Chacun gagna sa place, les lumières s'éteignirent et le silence se fit.

La pièce était excellente – subtile, intelligente et drôle. À plusieurs reprises, Caroline se surprit à rire. Au premier entracte, elle aperçut Hope et Rafe Marchand, qui semblaient très à l'aise. De toute évidence, ce genre de spectacle leur plaisait.

À la fin de la représentation, quand la salle se fut vidée, Caroline se rendit dans la loge de Joshua, comme elle le faisait à chaque première, aussi nerveuse qu'une jeune actrice qui a peur d'oublier son texte. Elle s'était répété des dizaines de fois ce qu'elle allait lui dire ; mais que ferait-elle s'il refusait de l'écouter, ou de lui répondre ?

Elle entendit des rires fuser derrière la porte. Comment pouvait-il rire alors qu'il avait quitté la maison sans même lui adresser la parole ?

Elle frappa discrètement, le cœur battant, craignant le pire : que Joshua ne soit pas seul... Il vint ouvrir, en peignoir. Il parut étonné de la voir, puis son expression s'adoucit et il s'effaça pour la laisser passer.

Lorsqu'elle reconnut les deux comédiens présents dans la loge, un immense soulagement envahit Caroline. Joshua n'était pas seul avec une femme, comme elle l'avait redouté. Seul avec Cecily Antrim.

Elle les félicita tous trois pour la qualité de leur prestation. Ils bavardèrent longtemps, si longtemps que Caroline se demandait quand les deux autres allaient se décider à s'en aller.

— Je suis très heureuse d'avoir pu assister à cette première. Et pourtant, j'ai bien failli ne pas venir ! expliqua-t-elle sans oser regarder Joshua. Ma belle-mère, qui habite chez nous en ce moment, a eu un malaise...

— Elle est malade ? demanda Joshua d'une voix indéchiffrable.

Les deux acteurs comprirent qu'il était temps de partir et prirent congé.

— Eh bien ? Est-elle vraiment malade ? répéta Joshua dès qu'ils eurent quitté la loge.

— Malade, non. Mais j'ai découvert qu'elle avait commis... quelque chose de très méchant et j'ai voulu en connaître la raison. Elle a fini par tout avouer.

Joshua sembla perplexe. Il n'avait guère envie de parler de Mariah Ellison, qu'il tolérait sous son toit uniquement pour ne pas déplaire à Caroline.

— Très méchant ? Que voulez-vous dire ?

— Elle a écrit une lettre à Samuel Ellison, signée de mon nom, le conviant à venir à la maison hier après-midi.

Joshua ne réagit pas.

— Quand il est arrivé, elle a quitté le salon, nous laissant seuls, et a envoyé Joseph vous chercher.

— Mais pourquoi ? Je sais qu'elle ne m'aime pas, parce que je suis acteur et que je suis juif, mais je ne pensais pas que sa haine irait jusque-là.

Caroline sentit des larmes lui picoter les yeux.

— Joshua, détrompez-vous, son geste n'était pas dirigé contre vous ! Elle est persuadée que Samuel sait quelque chose sur sa mère et sur elle-même, dont elle a tellement honte qu'elle ne supporte pas l'idée que cela se sache. Elle a cru qu'il allait m'en parler et a mis au point ce stratagème pour l'empêcher de revenir chez nous. Sa terreur était telle de voir son secret révélé qu'elle se moquait bien de détruire

mon bonheur...

Joshua la dévisageait avec une stupéfaction grandissante.

— Elle m'a tout avoué, poursuivit Caroline. C'est affreux. Je crois que je suis prête à lui pardonner. Je... je préférerais garder le secret de sa confession, mais si vous tenez absolument à le connaître, je vous le dirai. Cela restera strictement entre nous.

— Non, fit Joshua avec douceur, je ne veux rien savoir. Laissons-lui son secret.

Timidement, il tendit la main vers elle.

— Caroline, pardonnez-moi d'avoir douté de vous. J'ai eu si peur...

Elle se jeta dans ses bras et l'enlaça si sauvagement qu'ils faillirent perdre l'équilibre. Il la retint contre elle et enfouit son visage dans ses cheveux.

CHAPITRE X

Pitt et Tellman poursuivaient leur enquête sur la dispute qui avait opposé Henri Bonnard et Orlando Antrim. Pitt n'était pas sûr de parvenir à un résultat, ni de connaître un jour toute la vérité. Et si le diplomate avait disparu de son plein gré, son absence, sans doute inquiétante pour l'ambassade de France, ne concernait pas la police britannique. Son seul lien avec Delbert Cathcart était une passion commune pour la photographie. Aux yeux de Pitt, la ressemblance entre les deux hommes n'était que coïncidence : le cadavre de Horseferry Stairs était celui de Cathcart et Bonnard s'était bel et bien querellé avec le jeune Antrim.

— Vous croyez vraiment qu'ils se disputaient à propos d'une photographie ? demanda Tellman, alors qu'ils se rendaient en cab à Kew Gardens, où le club de photographie faisait des prises de vue dans la serre tropicale. Selon vous, peut-on assassiner quelqu'un pour une photographie, si elle ne montre rien de répréhensible, bien entendu ?

— J'en doute, admit Pitt. Mais une simple querelle peut parfois dégénérer.

— Moi qui croyais commencer à comprendre les mécanismes qui poussent un homme à commettre un acte criminel, grommela Tellman, j'avoue que dans cette affaire je suis complètement perdu.

Pitt ne partageait pas toujours les idées préconçues de son adjoint sur le bien et le mal, mais il devait bien avouer que, cette fois, Tellman n'avait pas tort.

Arrivés à Kew Gardens, ils se dirigèrent vers le superbe bâtiment de métal et de verre dans lequel prospéraient palmiers géants, fougères exotiques, plantes grimpantes aux fleurs étoilées et arbustes aux bractées délicatement colorées.

Tellman, qui entraît pour la première fois dans une serre tropicale, respirait avec étonnement l'odeur humide et chaude du terreau.

Pitt aperçut l'équipe des photographes qui tentaient de faire tenir leurs trépieds en équilibre dans la terre meuble, avant de diriger leurs objectifs vers les lianes emmêlées et les feuilles des palmiers, afin de pouvoir capter la lumière jouant à leur surface. Il savait qu'ils seraient furieux d'être interrompus ; mais s'il ne cherchait pas à attirer leur attention, il risquait d'attendre la tombée du jour avant que l'un d'entre eux ne remarquât sa présence.

Il s'approcha donc d'un jeune homme blond qui, la main en visière,

fixait d'un air ébloui la cime d'un grand palmier s'élançant vers le plafond de la serre.

— Excusez-moi...

Le jeune homme agita sa main comme pour chasser un insecte dérangeant.

— Plus tard, monsieur. Revenez dans une demi-heure, si cela ne vous ennuie pas.

— Désolé, mais je n'ai pas le temps de patienter une demi-heure. Commissaire Pitt, de Bow Street ; j'enquête sur le meurtre d'un photographe.

Le jeune homme abaissa vivement la tête et dévisagea Pitt d'un air ébahi.

— Un membre de notre club ? Mon Dieu ! Mais qui ?

— Non, personne de votre club, Mr...

— McKellar, David McKellar. Vous avez dit un photographe ?

— Delbert Cathcart.

Le jeune homme parut vaguement soulagé.

— Cathcart ? Oh, Cathcart ! Oui, bien sûr, j'ai lu l'article dans le journal. Je suis navré. C'était un artiste de génie. Sa mort est une grande perte pour le monde de la photographie. Cela dit, je ne vois pas en quoi je puis vous être utile...

— Le matin du décès de Mr. Cathcart, deux hommes, photographes amateurs, se sont querellés dans Hyde Park. Êtes-vous au courant de l'incident ?

McKellar resta interloqué.

— Il s'agirait d'une querelle à propos d'une photographie, ajouta Pitt. Est-ce monnaie courante ?

— Oui, parfois. Mais quel est le rapport avec la mort de Cathcart ?

— Vous arrive-t-il de vendre vos épreuves ? intervint soudain Tellman. Pour rentrer dans vos fonds, par exemple, remarqua-t-il en désignant les appareils montés sur leur trépied.

McKellar rougit légèrement.

— Oui, parfois... l'équipement coûte cher... Il m'arrive en effet de vendre une photographie de temps en temps.

— Les gens achètent des reproductions de plantes grimpantes et de palmiers ? s'étonna Tellman.

McKellar évita son regard.

— Non... pas exactement. Ils préfèrent les portraits de jeunes dames, les fleurs... Des clichés plus... personnels, un peu originaux, si vous voyez ce que je veux dire...

— Vous parlez de jeunes dames posant parmi les fleurs ? fit Pitt en haussant un sourcil intéressé. Habillées ou... déshabillées ?

— Cela dépend... Les deux... répondit McKellar, dont la gêne était croissante. Des clichés artistiques, bien sûr. Rien de vulgaire !

Pitt sourit.

— Je vois. Et la vente de ces photographies vous permet de financer l'achat de votre équipement ?

— Oui.

— Ces jeunes femmes sont-elles rétribuées pour leur séance de pose ?

— En général, elles en reçoivent quelques copies, des cartes postales.

— Savent-elles que ces cartes postales sont destinées à la vente au public ?

McKellar demeura un instant silencieux.

— Oui, je crois, fit-il d'un ton hésitant.

— Si je comprends bien, vous financez votre passe-temps préféré en photographiant des jeunes femmes dans le plus simple appareil, conclut Pitt avec froideur.

McKellar rougit violemment.

— Et où peut-on les trouver ? insista Pitt.

— Mais... je...

— Si vous ne vous en souvenez pas, nous pouvons vous accompagner...

McKellar déglutit péniblement.

— Voyons, ce ne sont que d'innocentes cartes postales !

— Vous ne verrez donc pas d'inconvénient à nous dire où l'on peut se les procurer. Inspecteur, veuillez noter les noms et adresses des revendeurs.

Dans l'après-midi, Pitt et Tellman firent le tour des boutiques où l'on pouvait trouver les cartes postales en question, en commençant par celles de Half Moon Street, tout près de Piccadilly.

Ils entrèrent dans une petite librairie au parquet grinçant, qui faisait aussi office de bureau de tabac ; elle sentait le vieux papier, le cuir et le tabac à priser.

Pitt demanda au vendeur à voir des cartes postales. Ils tombèrent tout d'abord sur des photographies assez conventionnelles sur lesquelles de charmantes jeunes femmes souriaient gauchement à l'objectif ou au contraire le défiaient avec hardiesse. Les cartes postales valaient quelques pence et étaient d'assez bonne qualité.

— Vous n'avez rien d'autre à nous faire voir ? demanda Pitt, à tout hasard.

— Non... fit le vendeur d'un air hésitant. Elles sont toutes à peu près semblables.

Quelque chose dans le ton de sa voix intrigua Pitt.

— Eh bien, montrez-les-nous !

Le vendeur en apporta plusieurs dizaines : le plus souvent des

photographies d'amateur, des scènes prises dans un parc où des demoiselles posaient de manière un peu ridicule et artificielle. Pitt crut reconnaître les arbres de Hampstead Park. D'autres étaient d'une qualité nettement meilleure, avec des effets d'ombre et de lumière.

— J'aime bien les rondes, remarqua Tellman. Je parle de la forme des photographies, évidemment. Elles sont plus originales que les rectangulaires...

— Les rectangulaires ? Je n'en ai pas vu.

— Si, il y en a quelques-unes. Tenez, regardez, fit Tellman en lui en tendant quatre.

Pitt les observa avec attention. La première était assez ordinaire, mais la deuxième excellente : une belle jeune femme rieuse, à la chevelure sombre et bouclée, avec, à l'arrière-plan, un cours d'eau un peu flou. La troisième représentait une jeune fille au visage auréolé de cheveux blonds, à l'air éthéré, le regard perdu dans le lointain. Son corsage avait légèrement glissé de ses épaules et le photographe avait su capter le grain lisse de sa peau. Un brillant mélange d'innocence et d'érotisme. Elle s'appuyait contre une colonnade sur laquelle s'enroulait une vigne vierge.

Pitt se dit qu'il avait déjà vu cette colonnade quelque part, sans parvenir à la situer.

Sur le quatrième cliché, une jeune femme d'une grande beauté, accoudée sur une méridienne, fixait droit l'objectif avec un brin d'ironie. Pitt s'attarda longuement sur l'image ; il reconnut soudain la méridienne et se souvint alors où il avait vu la colonnade : dans le studio de Delbert Cathcart.

— Celles-ci sont excellentes, observa-t-il d'un ton pensif.

— Elles vous plaisent ? demanda le vendeur, flairant un acheteur potentiel. Si vous prenez les quatre, je vous fais un prix.

— Les avez-vous achetées légalement, ou sous le manteau ?

— Légalement, bien entendu ! s'indigna le vendeur. Je suis un honnête commerçant !

— Bien. Donc vous pouvez me dire qui vous les a vendues. Serait-ce une certaine Miss Monderell ?

— Miss Monderell ? Connais pas. Je les ai achetées au photographe. Pitt sourit.

— Delbert Cathcart ? Cela tombe bien, nous enquêtons sur les circonstances de son meurtre.

L'homme blêmit.

— Ah ? fit-il en se dandinant d'un pied sur l'autre.

— Je suis sûr que vous êtes désireux de collaborer avec la police, Mr...

— Unsworth.

— Très bien, Mr. Unsworth. Possédez-vous d'autres épreuves de

Mr. Cathcart ? Avant que vous ne prétendiez le contraire, sachez que je suis disposé à rester ici pour bavarder avec vous, le temps que mon collègue aille chercher un mandat de perquisition. Ou, si vous préférez, je fais appeler un agent qui restera chez vous pendant que nous retournons...

— Non ! Non ! s'écria Unsworth, affolé. Je... je ne tiens pas à avoir un policier en uniforme dans ma boutique. J'ai des clients... des gentlemen... Bien entendu, je vais vous montrer d'autres clichés. Une affaire de meurtre, c'est sérieux... Suivez-moi, messieurs.

Il les précéda dans un escalier en colimaçon aux marches branlantes, qui menait dans une pièce minuscule.

Les cartes postales, beaucoup plus suggestives, montraient des jeunes femmes bien en chair, aux formes voluptueuses, tenant à la main un éventail à plumes ou un bouquet de fleurs, et dont la nudité était à peine dissimulée sous des voiles transparents.

— Tout à fait inoffensives, comme vous pouvez le constater, affirma Unsworth.

— En effet, acquiesça Pitt, conscient du malaise grandissant de Tellman, à ses côtés.

Il savait ce que pensait son adjoint : ces femmes qui vendaient leur image étaient pour lui des prostituées, à cette différence près qu'elles ne le faisaient pas par faim ou par désespoir, comme la plupart des nombreuses filles de joie de la capitale.

En observant de plus près les photographies, il en découvrit une douzaine qui auraient pu provenir de l'atelier de Cathcart. Il reconnut la qualité du tirage, la subtilité des jeux d'ombre et de lumière. L'une des femmes tenait un grand bouquet de lis qui cachait sa poitrine, dans une attitude à la fois virginale et licencieuse. Une autre posait nue, couchée sur un tapis persan à côté d'un narguilé, invitant une personne invisible à venir s'allonger près d'elle pour inhaler la fumée parfumée. Plus il regardait les clichés, plus Pitt était persuadé d'avoir entre les mains le travail de Cathcart. Tous les ingrédients étaient réunis : symbolisme, art de la suggestion et habileté du professionnel.

Mais ces quelques cartes postales, aussi bonnes fussent-elles, n'avaient pu payer le prix de la nouvelle thêière de Lily Monderell, et encore moins l'aquarelle qu'il avait vue dans son vestibule.

— Bien, Mr. Unsworth, à présent montrez-nous celles qui possèdent une véritable valeur marchande. Allez-vous les chercher, ou faut-il que je les trouve moi-même ?

Unsworth hésita. Pitt se tourna alors vers Tellman.

— Inspecteur, veuillez vous rendre au poste de police...

— Bon, bon, d'accord ! s'écria Unsworth avec colère. Je vais vous les montrer ! Mais quel mal y a-t-il à vendre des photographies ? Et puis personne n'oblige ces filles à poser, hein ?

— Les cartes postales, Mr. Unsworth.

Celui-ci les sortit d'un tiroir fermé à clé, les jeta sur la table, recula d'un pas et attendit, bras croisés.

Là, plus question de parler d'inoffensives photographies. Pitt entendit Tellman retenir sa respiration. Il ne se tourna même pas pour voir l'expression de dégoût et d'horreur qui se peignait sur son visage. Il la devinait.

Il passa rapidement en revue les premières cartes postales, qui n'avaient plus rien de romantique : des femmes nues, aux yeux vides, prenant des poses vulgaires, voire franchement obscènes. D'autres, habillées en nonnes, allongées sur le sol ou sur des marches d'escalier, robe déchirée, jambes écartées, mimant une douleur extatique. Pitt sentit la nausée l'envahir quand il découvrit d'autres images, mettant en scène des rituels propres au satanisme auxquels participaient des hommes, des enfants, des animaux ; dans la pénombre, on discernait des têtes de boucs, des gobelets emplis de sang et de vin, la lame d'un couteau.

Tellman émit un grognement à peine audible, mais qui en disait long sur son malaise.

Soudain, Pitt reconnut un visage. Un beau visage de femme. Blonde, mince, une poitrine parfaite. Le profil de Cecily Antrim, déguisée en nonne, tête renversée en arrière, attachée par les poignets à une roue de charrette ; devant elle, un homme à genoux, habillé en prêtre, simulait l'extase. Une image très dérangeante, impossible à oublier, à la fois obscène et blasphématoire.

Pitt passa encore en revue une dizaine de cartes postales ; il était presque arrivé au bout de la pile, quand il la vit. Tellman poussa une exclamation étouffée.

Cecily Antrim, encore, mais cette fois vêtue d'une longue robe de velours, allongée dans une barque entourée de nénuphars, poignets et chevilles menottés, arborant une expression de douleur ravie, comme si le fait d'être enchaînée lui procurait une jouissance infinie, en une parodie cynique de la mort d'Ophélie.

— C'est dégoûtant ! hoqueta Tellman. Comment a-t-elle pu se prêter à une telle mise en scène ?

Il désigna de l'index la carte postale.

— Un homme qui voit ça va s'imaginer... Dieu sait quoi ! Que toutes les femmes aiment ce genre d'humiliation ? C'est révoltant ! Le commerce de ces images immondes doit être interdit ! Vous imaginez la réaction d'un gamin qui tombe sur ces horreurs ?

— Je ne les vends pas aux enfants ! s'insurgea Unsworth. Ces cartes sont réservées à certains de mes clients.

Pitt pivota pour lui faire face, les yeux étincelants.

— Car, bien sûr, vous savez ce que vos clients font de ces

photographies ? Vous croyez que ce sont de bons pères de famille, des maris aimants, qui, après les avoir achetées, les enferment à double tour dans un tiroir secret dont ils gardent la clé ? Qui vous dit qu'ils ne vont pas les laisser traîner, ou pire, les revendre à de jeunes garçons qui n'ont jamais vu la nudité d'une femme et rêvent de la découvrir ?

— Mais... mais... balbutia Unsworth, vous... vous n'allez pas me tenir pour responsable des actes de mes clients ! Je ne suis pas leur ange gardien !

— J'en suis fort aise, Mr. Unsworth. Ils seraient bien mal accompagnés ! Disons plutôt que nous autres policiers sommes des anges gardiens. Nous allons donc agir en conséquence : vous nous fournissez la liste de vos acheteurs – la liste complète, s'entend...

Unsworth secoua la tête.

— ... ou nous considérerons que vous vous les procurez pour votre plaisir personnel. Cette photographie étant une pièce à conviction dans une enquête criminelle, j'en conclurai que vous protégez l'assassin...

Unsworth agita les mains dans un signe de dénégation et ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit.

— ... ou que vous êtes vous-même le meurtrier. Que préférez-vous ?

Unsworth serra les dents.

— Bon, j'ai compris, je vais vous donner cette liste ! Mais vous me ruinez ! Vous me mettez sur la paille ! Je vais finir à l'hospice !

— Je l'espère, Mr. Unsworth. Vous portez bien votre nom[10].

Ce dernier lui lança un regard venimeux, mais il alla chercher une feuille de papier, une plume, de l'encre, et entreprit d'établir la liste de ses clients, sans faire mention de leur adresse.

Pitt la lut, mais n'y trouva aucun nom connu de lui. Il se procurerait la liste des membres du club de photographie et la comparerait à celle-ci.

— Parlez-moi un peu de ces gens, Mr. Unsworth.

Celui-ci secoua vigoureusement la tête.

— Ce sont des clients ! Ils m'achètent des cartes postales ! Je ne sais rien d'eux !

— Allons donc ! Vous ne prendriez pas le risque de leur vendre ces clichés si vous ne les connaissiez pas. Et je veux aussi la liste de vos fournisseurs. Ah, encore un détail : le meurtrier de Cathcart s'est inspiré de l'une de ces photographies pour mettre en scène son crime.

Pitt éprouva une certaine satisfaction à voir la sueur perler au front de son interlocuteur.

— Il ne peut s'agir d'une coïncidence, poursuivit-il, surtout si le cliché en question a été réalisé par Cathcart. J'ai besoin de savoir qui

l'a eu entre les mains. Me comprenez-vous, Mr. Unsworth ? Vous détenez la clé qui me permettra de résoudre cette affaire criminelle. De deux choses l'une : ou bien vous parlez maintenant, ou bien je fais fermer votre boutique jusqu'à ce que vous vous décidiez à retrouver la mémoire.

— Dites-moi de quel cliché il s'agit, et je vous donnerai le nom du photographe et celui des acheteurs.

Pitt désigna Cecily Antrim allongée dans la barque.

— Oh, celle-là... Oui, c'est Cathcart qui l'a prise.

— Et les droits ?

— Quoi ?

— Avez-vous des droits exclusifs sur la vente de ces cartes postales ?

— Vous rêvez ! Bien sûr que non !

— Si je comprends bien, vous ignorez si d'autres revendeurs possèdent des exemplaires de cette photographie ?

Unsworth dansa à nouveau d'un pied sur l'autre.

— En effet.

— Alors parlez-moi un peu de vos acheteurs.

— Mais ça va prendre toute la journée !

— Probablement. Rassurez-vous, nous avons tout notre temps.

— Vous peut-être, mais pas moi ! Il faut que je gagne ma vie !

— Dans ce cas, ne perdons pas une minute. Je vous écoute.

Pitt et Tellman quittèrent la librairie alors que le crépuscule tombait, sans avoir glané le moindre renseignement susceptible de les aider dans leur enquête.

Sitôt dans la rue, Tellman poussa un soupir de soulagement, comme si les odeurs de suie et de fumée étaient plus respirables que l'air de la boutique.

— C'est terrible, dit-il d'un ton rageur. J'ai l'impression d'être inutile ! À quoi servons-nous, si notre métier consiste à arrêter les gens seulement une fois que le mal est fait, sans pouvoir les empêcher de nuire ?

Ils marchèrent en silence, puis traversèrent la chaussée, louvoyant entre fardiens et chariots bruyants ; attelages et cabs avaient déjà allumé leur falot. Le brouillard formait des halos jaunâtres autour des lampes des réverbères. La nuit venant, il commençait à faire froid. Inconsciemment, Pitt accéléra l'allure.

— Mais pourquoi font-elles ça ? demanda soudain Tellman, en allongeant le pas pour se maintenir à sa hauteur. Pourquoi cette Miss Antrim pose-t-elle pour ces photographies ? Elle n'a pas besoin d'argent, elle ne meurt pas de faim, elle n'est pas à la rue ! Alors pourquoi ? Moi, ça me dépasse, conclut-il en ouvrant les bras en signe

d'incompréhension.

Pitt lui aussi se posait les mêmes questions : quelle perversité avait pu pousser une femme aussi belle et intelligente que Cecily Antrim à se dégrader à ce point ?

— Pensez-vous qu'elle soit victime d'un maître chanteur qui l'aurait obligée à poser ainsi, en échange de son silence ? reprit Tellman.

— C'est possible, soupira Pitt, espérant que c'était la bonne réponse. Il faudra explorer cette piste.

— J'en suis sûr, affirma Tellman d'un ton convaincu. Pour moi, c'est la seule explication.

Ce matin-là, Caroline prit son petit déjeuner en tête à tête avec Joshua, Mariah Ellison ayant préféré garder la chambre.

— Dois-je écrire à Samuel pour lui dire que nous avons résolu le mystère de l'attitude de ma belle-mère et nous excuser du désagrément qu'elle a pu lui causer ? Je préfère m'abstenir de lui en donner les raisons... Qu'en pensez-vous ?

Joshua sourit.

— Ma chérie, Samuel Ellison vous admire beaucoup – preuve qu'il a du goût – mais à mon avis ses démonstrations d'affection à votre endroit sont un peu trop voyantes. Si vous le permettez, c'est moi qui lui enverrai cette lettre. Je m'excuserai pour le comportement inqualifiable de Mrs. Ellison, sans m'étendre sur la question, car j'en ignore les tenants et les aboutissants, et je l'inviterai à dîner...

Caroline lui adressa un sourire radieux.

—... à mon club, conclut-il d'un air amusé. Ensuite nous irons au théâtre et je lui présenterai Oscar Wilde, qui est un personnage charmant et haut en couleur. Je ne l'inviterai pas ici. Belle-maman a certes une langue de vipère, mais ce Samuel Ellison apprécie beaucoup trop mon épouse pour ma tranquillité d'esprit.

Caroline se sentit rougir jusqu'aux oreilles, mais de plaisir, cette fois.

— Excellente idée, dit-elle en piquant du nez dans son assiette. Je suis sûre qu'il sera ravi de passer une soirée avec vous. Rappelez-moi à son bon souvenir.

— Je n'y manquerai pas ! répondit Joshua en se resservant une tasse de thé.

Après le départ de Joshua, Caroline alla demander à Mabel des nouvelles de sa maîtresse.

— Elle ne s'est pas encore levée, Madame, répondit la camériste. Je crois qu'elle ne quittera pas sa chambre aujourd'hui. Je me demande s'il ne faudrait pas appeler le docteur.

— Attendons un peu. Il ne s'agit peut-être que d'une migraine

passagère.

— Vous croyez, Madame ? fit Mabel, inquiète.

— Mais oui. Je vais aller la voir.

— Elle ne veut pas être dérangée, Madame.

— Je lui dirai que vous m'avez prévenue, la rassura Caroline, en se dirigeant incontinent vers la chambre de sa belle-mère.

Elle frappa discrètement à la porte. Pas de réponse.

Caroline frappa à nouveau et entra sans attendre de réponse. La vieille dame était assise dans son lit, appuyée contre les oreillers, les cheveux défaits, les yeux cernés, le teint pâle.

— Je ne vous ai pas donné la permission d'entrer ! s'exclama-t-elle d'un ton cassant. Ayez l'obligeance de quitter cette pièce. Je n'ai donc pas le droit de rester seule si je le désire ?

Caroline referma la porte et s'avança vers le lit, bien décidée à en découdre.

— Belle-maman, j'ai parlé à Joshua hier soir.

Elle vit les traits de la vieille dame se décomposer et un éclair de panique passer dans son regard. Sa colère l'abandonna, remplacée par une immense pitié.

— Je lui ai dit que vous aviez écrit la lettre à Samuel...

Mariah Ellison tressaillit et se recroquevilla dans son lit.

— Mais je ne lui en ai pas donné la raison, ajouta Caroline. J'ai simplement évoqué des souvenirs douloureux. Joshua n'a posé aucune question.

On aurait pu entendre les mouches voler. Mariah Ellison exhala un léger soupir et se détendit.

— Il n'a vraiment rien demandé ? murmura-t-elle.

— Non.

Le silence s'éternisait. Caroline cherchait les mots pour lui dire que ses blessures allaient cicatriser, que le dommage n'était pas irréparable, mais ne les trouva pas.

Mariah Ellison ouvrit la bouche pour lui exprimer sa gratitude, puis se ravisa. Elle n'était pas encore prête à franchir ce pas.

Caroline lui sourit, puis quitta la pièce.

Joshua revint en fin d'après-midi, soupa légèrement et repartit en début de soirée voir un ami. Un peu plus tard, la soubrette annonça que le commissaire Pitt venait d'arriver.

Caroline reçut son gendre avec un plaisir non dissimulé, ravie à l'idée de ne pas passer une soirée solitaire.

— Thomas ! Comment allez-vous ? Mon Dieu, vous avez l'air épuisé ! Venez vous asseoir près de la cheminée. Avez-vous dîné ?

Elle savait que Pitt souffrait de l'absence de Charlotte. Il était encore plus mal fagoté que d'ordinaire et paraissait tout triste.

— Thomas ? Que se passe-t-il ? Vous en faites une tête ! Qu'est-il arrivé ? Rien de grave, j'espère ?

— Non, rassurez-vous. En fait j'étais venu parler à Joshua. Je... je pensais le trouver ici à cette heure.

— Je lui dirai que vous êtes venu. De quoi s'agit-il ? Du meurtre de ce photographe ?

— Oui, mais j'avoue que je préférerais ne pas évoquer ce sujet avec vous.

— Grand Dieu ! Et pourquoi donc ?

Il hésita, embarrassé.

— Ce ne sont pas des choses dont on peut s'entretenir avec une femme...

— Thomas, je n'ai pas besoin d'être ménagée. Mais si vous craignez que je sois incapable de garder un secret...

— Oh, il ne s'agit pas de cela ! s'exclama-t-il en passant la main dans ses cheveux, ce qui eut pour effet de les ébouriffer davantage. C'est simplement un sujet... très déplaisant.

— Je m'en doute, à voir votre mine.

— Je crains que le meurtre de Delbert Cathcart n'ait un lien avec le milieu du théâtre. Il devait être très intime avec Cecily Antrim...

— N'ayons pas peur des mots, Thomas. Vous pensez qu'ils étaient amants ?

— Pas nécessairement.

Pitt s'installa dans un fauteuil et étendit ses longues jambes. On n'entendit plus que le crépitement des boulets de charbon dans la cheminée et le tic-tac de la pendule.

— Voilà : j'ai trouvé par hasard chez un marchand de tabac vendant des cartes postales une photographie représentant Cecily Antrim, expliqua-t-il enfin. Allongée dans une barque, vêtue d'une robe de velours.

Il rougit légèrement et évita son regard.

— Nous n'avons pas dit à la presse que c'est dans ces habits et dans cette position que nous avons découvert le cadavre de Cathcart. La robe était déchirée, ses chevilles et ses poignets enchaînés à la barque. Une parodie des tableaux de Millais et de Waterhouse, vous voyez, Ophélie et la Dame de Shalott.

Caroline s'obligea à masquer sa stupéfaction et à réprimer une furieuse envie de rire.

— Quel rapport avec Cecily Antrim ?

— J'y viens. Dans cette boutique, il y avait des photographies la montrant dans des postures obscènes. Et sur celle dont je viens de vous parler, elle portait exactement la même robe que Cathcart ; je pense qu'il s'agissait aussi de la même barque. Ce ne peut être une coïncidence. La personne qui a mis en scène le meurtre avait de toute

évidence vu la photographie.

Caroline sentit un frisson la parcourir. Elle pressa ses mains l'une contre l'autre.

— Vous croyez qu'elle est mêlée à cette affaire de meurtre ? murmura-t-elle, pensant à Joshua qui admirait tant le courage et l'intégrité de Cecily Antrim. Y a-t-il de nombreuses épreuves en circulation ? Les aurait-on utilisées pour la faire chanter ?

— Le marchand m'a fourni la liste de ses clients, mais elle n'est sans doute pas exhaustive. Certains acheteurs ont fort bien pu revendre ces cartes postales. Dieu sait où elles finiront...

Caroline se sentit soudain très lasse ; les horreurs qu'elle apprenait depuis deux jours bouleversaient son existence heureuse et protégée.

— On ignore entre quelles mains ces clichés peuvent échouer, poursuivit Pitt. Des jeunes garçons innocents...

Caroline repensa à la conversation qu'elle avait eue avec Lewis, le fils de Hope et Rafe Marchand, qui s'était troublé quand elle avait évoqué *Hamlet*. Serait-il par hasard tombé sur ces cartes postales ? Elle se dit qu'elle devait aller avertir les Marchand.

— Thomas, il faut absolument arrêter ce commerce, le supplia-t-elle.

— J'en ai bien l'intention. Nous avons saisi les cartes postales délictueuses. Mais cela n'empêchera pas le revendeur d'en acheter d'autres. Et l'on ne peut interdire aux peintres de peindre, de dessiner, ou aux photographes de prendre des photographies ! Tout ce que la police peut faire, c'est en empêcher la vente au public. Tant que les personnes servant de modèles agissent de leur plein gré et ne subissent pas de violence, nous ne pouvons intervenir.

Caroline pensa à ses petits-enfants, Daniel et Jemima, à leur innocence, à leur ignorance de la cruauté et de la dépravation du monde ; elle pensa aussi à Mariah Ellison qui, toute sa vie, avait dû subir nuit après nuit, terrifiée, les immondes assauts de son mari.

Si un homme avait fait subir ces violences à ses filles, elle l'aurait tué de ses propres mains. Et si l'on touchait à ses petits-enfants, ce serait sans l'ombre d'un regret qu'elle le ferait passer de vie à trépas.

Caroline réfléchissait à la manière d'aider son gendre, sans trop savoir comment s'y prendre. Ils restèrent longtemps silencieux, se comprenant sans avoir besoin de parler. Plus tard dans la soirée, ils évoquèrent le voyage de Charlotte à Paris, ses descriptions enthousiastes du Quartier latin, des habitants bohèmes du faubourg Saint-Germain, et des promenades sous les grands marronniers de l'avenue des Champs-Élysées.

CHAPITRE XI

Le lendemain matin, pas plus que la veille, Mariah Ellison ne descendit prendre son petit déjeuner. Caroline, quant à elle, avait perdu l'appétit depuis la visite de Pitt. Même la délicieuse confiture d'abricots ne la tentait pas.

— Vous ne prenez rien ? Que se passe-t-il ? demanda Joshua, en beurrant un toast.

Caroline ne lui avait pas encore parlé de la fameuse photographie, le sachant entièrement absorbé par sa nouvelle pièce. Lors des premières représentations, les acteurs étaient sur les nerfs : ils se demandaient quelle allait être la réaction des spectateurs, de la critique, du milieu théâtral ; ils n'étaient pas sûrs de faire salle comble tous les soirs ; chacun craignait une mauvaise prestation, et, dans les loges, on se gargarisait et suçait des pastilles au miel : sa voix étant l'instrument de son art, le mal de gorge, pour un comédien, est la pire des calamités.

Au début de leur mariage, Caroline s'adaptait difficilement à ces mouvements d'humeur. Aujourd'hui, elle savait quand il convenait de donner son avis ou quelques conseils appropriés, mais surtout avait appris à se taire. Joshua ne supportait pas les encouragements qui sonnaient faux. C'est dans ces moments qu'elle se rendait compte à quel point il était vulnérable.

— Thomas est venu ici hier soir. Il avait besoin de parler et la présence de Charlotte lui manque. Il paraissait très préoccupé par l'enquête qu'il mène sur la mort de Cathcart.

— C'est un policier consciencieux. Il est normal qu'il se fasse du souci, surtout si l'enquête piétine, remarqua Joshua en mordant dans son toast.

— Connaissiez-vous Cathcart ?

Il parut surpris.

— Moi ? Non. Seulement de réputation. Mais j'ai vu ses photographies. Un brillant artiste. Pourquoi cette question ?

— Thomas oriente l'enquête vers sa vie privée ; si vous saviez quelque chose susceptible de l'aider...

— Je vous promets d'y réfléchir, ma chérie.

Caroline avait décidé de rendre visite aux Marchand, dans l'après-midi ; en attendant, elle alla prendre des nouvelles de sa belle-mère.

Comme la veille, celle-ci était encore au lit.

— Je ne reçois pas de visiteurs, déclara-t-elle avec froideur.

— Je ne suis pas un visiteur, répondit Caroline en s'asseyant sur le bord du lit. Je suis ici chez moi.

La vieille dame lui jeta un regard mauvais.

— Essayez-vous de me rappeler que je n'ai plus de maison ? Que je dépends de la charité de ma famille ? Que je n'ai plus de toit ?

— Ce n'est pas nécessaire, belle-maman. Vous vous en êtes plainte si souvent que je pense qu'il est inutile d'en reparler.

— C'est une chose que l'on n'oublie pas, rétorqua Mariah Ellison. Les gens trouvent toujours le moyen de vous le rappeler. Vous verrez, un jour vous serez vieille et seule vous aussi, quand tous ceux de votre génération auront disparu.

— Dans la mesure où j'ai épousé un homme beaucoup plus jeune que moi – ce que vous ne vous laissez jamais de souligner – je crois n'avoir que peu de chances de lui survivre, riposta Caroline du tac au tac.

La vieille dame la fixa d'un air méchant, yeux plissés, lèvres pincées. Prise à son propre jeu, elle ne savait que répondre.

Caroline soupira.

— Si vous ne vous sentez pas capable de vous lever, je vais appeler un médecin. Vous pourrez lui raconter ce qu'il vous plaira, mais il n'est pas sûr qu'il vous croira. Ce n'est pas bon pour vous de rester alitée. Vous allez vous affaiblir.

Mariah Ellison la défia du regard.

— Je suis parfaitement capable de me lever !

— Plus vous retarderez ce moment, plus cela deviendra difficile pour vous. Tenez-vous à ce que l'on jase à votre sujet ?

La vieille dame haussa les sourcils.

— Qui s'intéresse à mon état de santé, je vous le demande ? Je préfère être seule. Vous ne pouvez pas comprendre. Accordez-moi au moins la liberté de souffrir sans être vue.

Caroline hésita. Elle aurait voulu la reconforter, mais la pensée que sa belle-mère avait bien failli détruire son bonheur l'en empêcha.

— Vous m'avez entendue ? Sortez de ma chambre ! grinça Mariah Ellison.

Caroline regarda longtemps ces doigts noueux agrippés à la couverture, ce visage ravagé sur lequel coulaient des larmes d'humiliation et de haine. Finalement, elle se leva, quitta la pièce et referma la porte derrière elle, la gorge serrée.

Elle décida alors qu'il était temps de se rendre chez les Marchand. Surprise de la voir, Mrs. Marchand l'accueillit néanmoins avec chaleur. Elles s'installèrent dans le petit salon et bavardèrent de choses et d'autres ; au bout d'un moment, réalisant que son

interlocutrice ne l'écoutait que d'une oreille distraite, Hope Marchand s'interrompit et la regarda.

— Chère Mrs. Fielding, que nous vaut l'honneur de votre visite ? Vous semblez soucieuse...

Caroline, embarrassée, observa ce joli visage aux grands yeux bleus qui la fixaient avec une droiture innocente. Hope Marchand était si sûre des conventions et des règles de son monde ! Le genre de femme à mettre des feuilles de vigne sur les statues grecques et à rougir en regardant la Vénus de Milo en présence d'individus de sexe masculin ; elle n'aurait pas remarqué la perfection de la nudité, mais seulement l'indécence d'une poitrine féminine exposée au regard de tous.

— Je vous trouve un peu pâlotte, reprit Mrs. Marchand, en fronçant les sourcils. Auriez-vous des soucis de santé ?

— À dire vrai, j'ai été récemment confrontée à quelques problèmes familiaux. Pardonnez ma distraction. Je ne voulais pas paraître discourtoise.

— Puis-je vous aider ? proposa aussitôt Hope Marchand. Il suffit parfois de se confier à une oreille amie pour que les petits ennuis de l'existence vous paraissent plus légers.

Caroline scruta son petit visage sérieux et n'y vit qu'une grande compassion. Peut-être se trompait-elle ? Le malaise qu'elle avait deviné chez le jeune Lewis n'était-il que le fruit de son imagination ?

— Eh bien, voilà : comme vous le savez, mon gendre est commissaire de police. En ce moment, il enquête dans le milieu de la photographie et...

Elle s'interrompit pour avaler sa salive. L'explication s'avérait bien plus ardue qu'elle ne l'avait cru de prime abord.

— Je me suis souvenue de la conversation que j'avais eue ici même avec votre fils. Il me semble que Lewis a fait allusion à un détail qui pourrait faire avancer l'enquête. M'autorisez-vous à lui parler ?

Hope Marchand écarquilla les yeux.

— Lewis ! Mais il n'a que seize ans ! S'il savait quelque chose susceptible d'aider la police, il nous en aurait parlé !

— Je me trompe peut-être, se hâta de poursuivre Caroline, mais si je me fie à mon intuition, je pense que son témoignage pourrait aider les enquêteurs. Puis-je lui parler, seule à seul ?

Mrs. Marchand hésita. Caroline n'osa pas insister, de crainte d'éveiller ses soupçons.

— Eh bien, pourquoi pas ? fit enfin Hope Marchand en clignant des yeux. Mais j'ignorais que Lewis s'intéressât à la photographie.

— Il se peut qu'il ait eu entre les mains un cliché d'un genre assez particulier. S'il pouvait me dire où il l'a vu, j'en ferais part à mon gendre, sans mentionner la source, bien entendu.

— Lewis est dans sa chambre. Il révise une leçon de latin avec son

précepteur, dit Hope Marchand en se levant pour sonner la bonne.

Lewis descendit quelques minutes plus tard et suivit Caroline dans la bibliothèque, apparemment ravi de quitter les déclinaisons latines.

— Vous vouliez me parler, Mrs. Fielding ?

— Asseyez-vous, Lewis, fit celle-ci en s'installant dans un fauteuil en cuir, devant la cheminée. Je vous remercie de me consacrer un peu de votre temps. Je ne vous aurais pas interrompu si l'affaire n'avait pas été importante.

— Si je peux vous être utile, murmura-t-il poliment en prenant place dans l'autre fauteuil.

À cette minute, Caroline regretta de ne pas avoir eu de fils. Ses frères étaient plus âgés qu'elle et leur adolescence lui avait paru un mystère impénétrable. Comment trouver les mots justes face à un garçon de seize ans ? Comment se montrer assez directe pour se faire comprendre, sans le plonger dans l'embarras ? Elle ne voulait surtout pas l'humilier et risquer, par maladresse, qu'il se bute et refuse de lui répondre.

— Lewis, commença-t-elle en s'éclaircissant la gorge, je n'ai pas tout dit à votre mère. Mon gendre, commissaire de police, enquête sur une affaire très sérieuse. Il s'agit d'un meurtre.

L'adolescent ne parut ni choqué, ni alarmé. En revanche, une étincelle d'intérêt éclaira son regard.

— Ah ? Et en quoi puis-je vous aider, Mrs. Fielding ? s'enquit-il d'une voix raffermie.

— Souvenez-vous... quand je suis venue dîner ici il y a quelques jours, vous avez fait une remarque qui, rétrospectivement, me laisse penser que vous êtes peut-être au courant de quelque chose... d'intéressant...

Il hocha la tête, attentif.

— Afin que vous compreniez la situation, je me dois d'évoquer les circonstances de ce meurtre, qui, à ce jour, ne sont connues que de la police... et du criminel, bien sûr. Ce que je vais vous dire est donc strictement confidentiel.

Il hocha à nouveau la tête.

— Je comprends... Je n'en parlerai à personne, je le jure.

— Merci. Voyez-vous, c'est assez délicat...

Lewis se redressa sur son siège et prit une profonde inspiration.

— Ne vous inquiétez pas pour moi. Je vous écoute.

— Voilà : la victime était vêtue d'une robe... mais c'était un homme... que l'on a allongé dans une barque, chevilles et poignets enchaînés à l'embarcation... puis on a éparpillé des fleurs artificielles autour de lui. Ses... genoux étaient pliés, écartés...

Elle n'eut pas besoin d'en dire plus. Les joues écarlates de Lewis et l'affolement dans son regard montraient bien qu'il avait vu la

photographie et qu'il n'était pas près de l'oublier.

— Comment avez-vous eu cette carte postale entre les mains, Lewis ? demanda Caroline à voix basse. Je dois le savoir. Vous comprenez que, de toute évidence, le meurtrier l'a vue lui aussi. Ce n'est pas le genre de cliché que l'on se procure aisément...

Il déglutit avec peine.

— Vous savez, enchaîna Caroline, cette photographie est destinée à des gens malades, qui prennent plaisir à voir les autres souffrir. Où l'avez-vous trouvée, Lewis ?

L'adolescent secoua la tête de toutes ses forces, ravalant ses larmes, pour ne pas pleurer devant une inconnue. Mais il était piégé.

— Je ne vous poserais pas la question s'il n'y avait pas eu un meurtre, ajouta Caroline avec douceur. C'est précisément l'auteur de la photographie qui a été assassiné. Voilà pourquoi nous cherchons à savoir qui a eu ce cliché entre les mains.

— Je... je l'ai trouvée... dans une boutique... du côté de Piccadilly, bégaya-t-il. Une librairie de Half Moon Street, où l'on peut aussi acheter du tabac. Je... je ne me souviens plus de son nom.

Elle faillit lui demander comment il savait que l'on pouvait s'y procurer ces cartes postales, qui n'étaient évidemment pas exposées en devanture, puis y renonça, craignant de perdre sa confiance.

— C'est sans importance, Lewis. La police la découvrira.

Il gardait les yeux baissés. Caroline sentait qu'il avait encore quelque chose à lui dire.

— Je suppose qu'il y avait d'autres photographies ? lui souffla-t-elle.

— Oui, répondit-il sans la regarder.

— Des femmes, des jeunes filles ?

Lewis devint cramoisi.

— Oui, et des hommes aussi, qui se...

Il ne termina pas sa phrase.

— Lewis, les images que vous avez vues n'ont rien à voir avec l'amour. Il faut que vous sachiez que les femmes normales ne font pas ce genre de chose. Un jour, vous rencontrerez...

— N'en parlez pas à mes parents, surtout ! l'interrompit-il, au désespoir. Mon père est si rigide, il me tuerait ! Je l'ai toujours entendu dire que les gens qui font ces photographies et qui les vendent devraient être pendus !

— Je vous promets de ne rien dire. Mais un jeune homme doit apprendre les choses de la vie, un jour ou l'autre. C'est à votre père de s'en charger.

Lewis, affreusement mal à l'aise, s'efforçait d'éviter son regard.

— Je crois que vous devriez vous confier à lui. Il comprendra, affirma Caroline, priant pour que ce fût vrai.

Si Rafe Marchand menait croisade contre la pornographie, il refuserait certainement de parler de « ces choses-là ».

Jugeant inutile de mettre plus longtemps l'adolescent au supplice, elle quitta la bibliothèque et s'avança sur la pointe des pieds jusqu'au bureau de Rafe Marchand. Elle frappa légèrement à la porte.

— Entrez.

Il était assis à son bureau, derrière une montagne de papiers. Un grand encrier, ouvert, voisinait avec des plumes d'oie, de la cire à cacheter et des chandelles.

Il se leva en la reconnaissant.

— Mrs. Fielding ? Quelque chose ne va pas ? demanda-t-il d'un ton soucieux.

— Rien de très grave, répondit-elle en allant directement s'asseoir sur une chaise devant le bureau. Je viens de m'entretenir avec votre fils. Lewis est un garçon charmant, mais je crois qu'il traverse une période difficile. Il aurait grand besoin de votre soutien et de vos conseils. Si vous l'interrogez, je pense qu'il vous dira ce qui le préoccupe.

Rafe Marchand se rassit, tout en la dévisageant avec stupéfaction.

— Mes conseils ? Mais de quoi parlez-vous ? Que se passe-t-il, Mrs. Fielding ?

Que répondre ? Elle avait donné sa parole à Lewis.

— Voyez-vous... fit-elle en rougissant, l'un des moments les plus difficiles dans ma vie de mère a été d'expliquer à mes filles... avant le mariage... les rapports entre les hommes et les femmes. Mais je tenais à les mettre au fait de ces choses, sans... sans entrer dans les détails, bien sûr, mais je leur ai parlé de don, d'amour, de tendresse mutuelle...

— Mrs. Fielding...

Caroline regarda ses mains, puis releva brusquement la tête.

— Si les parents ne répondent pas aux questions que se posent les adolescents, ils prennent le risque que ceux-ci aillent chercher les réponses ailleurs, et en soient gravement perturbés.

Devant l'embarras manifeste de son interlocuteur, elle se permit d'ajouter :

— Mr. Marchand, il y a tant de laideurs en ce monde ; elles ne sont le fait que d'un petit nombre, mais elles peuvent faire beaucoup de mal...

Rafe Marchand pâlit et serra les poings.

— Vous voulez dire que mon fils est au courant de choses qu'il ne devrait pas connaître ?

Elle n'hésita pas à mentir.

— Bien sûr que non ! Mais mon gendre, qui est policier, m'a raconté de telles horreurs... La meilleure protection que nous

puissions offrir à nos enfants est de leur dire la vérité, et leur montrer la bonté, la beauté, afin de les détourner du mal.

Rafe Marchand demeura si longtemps silencieux qu'elle crut qu'il n'allait jamais lui répondre.

— Je comprends, dit-il enfin en hochant la tête. Vous avez peut-être raison. Mais je me battrai jusqu'à mon dernier souffle contre la vague de pornographie qui envahit notre pays...

Il s'interrompit, gêné. Caroline lui sourit et se leva.

— C'est un combat courageux, Mr. Marchand. Pardonnez-moi d'être venue vous parler d'un sujet aussi gênant, mais il est parfois difficile de communiquer avec nos enfants...

Il se leva à son tour, soulagé.

— Merci, Mrs. Fielding.

Il fit le geste de lui tendre la main, puis se retint.

— Merci encore, répéta-t-il en lui ouvrant la porte.

En sortant de chez les Marchand, Caroline décida de profiter de cette belle journée ensoleillée pour rentrer chez elle à pied, afin de retarder le moment d'affronter sa belle-mère.

Il lui serait difficile de ne rien dire à Emily et à Charlotte qui n'allaient pas tarder à rentrer de voyage. Elle devrait leur donner une explication au changement survenu chez leur grand-mère au cours de ces trois semaines. Et comment leur révéler la véritable nature de l'homme qui avait été leur grand-père ? Elle avait besoin de conseils. Si seulement elle pouvait s'en ouvrir à une personne de confiance ! Certainement pas à Joshua, ni à Pitt. Ce n'était pas un problème que l'on pouvait évoquer devant un homme, surtout beaucoup plus jeune que soi.

Alors qu'elle réfléchissait, un superbe attelage la dépassa, conduit par un cocher portant une magnifique livrée ; les armoiries de sa portière étaient surmontées d'une couronne.

Cocher... livrée... armoiries... Lady Vespasia Cumming-Gould ! Elle seule pouvait l'aider. Mais Caroline hésita : la grand-tante d'Emily considérerait-elle sa visite comme impertinente et déplacée, venant d'une relation qu'elle connaissait fort peu ?

L'heure convenant à une visite de courtoisie, Caroline héla un cab et donna l'adresse au cocher.

Lady Vespasia la reçut dans le salon qui donnait sur le jardin, une pièce claire et spacieuse aux tonalités apaisantes.

— Chère Mrs. Fielding, dit-elle dès qu'elles eurent échangé les salutations d'usage, je me doute que vous n'êtes pas venue me parler de la pluie et du beau temps. J'espère qu'il n'est rien arrivé à Emily et Charlotte au cours de leur séjour parisien ?

— Rassurez-vous, elles vont très bien. Je crois que Charlotte s’amuse beaucoup.

— Alors dites-moi ce qui vous préoccupe, fit Vespasia en souriant. J’ai fait prévenir que je n’étais là pour personne. Venez-en au fait, que diable ! À mon âge, la vie est courte, et j’ai bien l’intention de m’amuser encore un peu. Or, à voir votre mine, vous n’êtes pas porteuse d’une bonne nouvelle.

— Eh bien... J’aurais besoin de vos conseils. Je ne suis pas sûre de bien faire...

— Et qu’avez-vous fait, jusqu’à présent ?

Caroline lui résuma brièvement les événements : sa rencontre avec Samuel Ellison au théâtre et les fréquentes visites de ce dernier à son domicile. Vespasia l’écouta en silence jusqu’au moment où Caroline évoqua la fameuse lettre et la confrontation douloureuse qu’elle avait eue avec sa belle-mère.

— Je crois que vous devriez tout me dire, lui conseilla Vespasia. Mariah Ellison n’en serait pas arrivée à une telle extrémité si elle n’avait pas eu quelque chose de très grave à cacher.

Caroline regarda ses mains, posées sur ses genoux. Elle éprouva toutes les peines du monde à formuler à voix haute les horreurs que celle-ci lui avait avouées.

— Je dois admettre que je n’ai jamais aimé ma belle-mère. C’est une femme amère et cruelle. Pendant les années où j’ai été mariée à Edward, j’ai pu constater qu’elle cherchait toujours à blesser son entourage. Aujourd’hui, j’éprouve de la pitié à son égard et de la colère contre moi-même, car je ne peux l’aider. Elle étouffe de rage et d’humiliation, et je ne parviens pas à briser la barrière qui nous sépare.

Elle releva les yeux.

— Pourtant je devrais y arriver ! Ce n’est pas moi qui ai subi toutes ces humiliations !

— Ma chère, répondit Vespasia après un long silence, des blessures telles que celles que vous évoquez peuvent être guéries lorsqu’elles sont soignées à temps. Si Mariah Ellison s’était remariée avec un homme tendre et aimant, elle aurait pu se remettre. Mais je pense que pour elle il est trop tard maintenant. Elle se hait depuis si longtemps qu’elle ne peut revenir en arrière.

Caroline se sentit affreusement désappointée. Ce n’était pas ce qu’elle aurait voulu entendre.

— Inutile de vous torturer l’esprit parce que vous ne parvenez pas à l’aider, reprit Vespasia. Vous n’y êtes pour rien. La seule chose que vous pouvez faire, c’est lui montrer du respect et lui laisser sa dignité.

— Mais ce n’est pas suffisant ! s’exclama Caroline.

— Ma chère, croyez-en mon expérience... Quand un événement

tragique se produit, l'attitude la plus sage est de réagir de façon pragmatique. Ne gâchez pas une énergie précieuse à tenter de réparer une injustice contre laquelle vous ne pouvez rien. Tenter de soulager la douleur est un acte charitable, mais il faut bien réfléchir avant d'agir.

Caroline savait que Vespasia avait raison ; cependant elle ne put s'empêcher de protester.

— Vraiment, vous croyez ? Pourtant il devrait y avoir une façon de l'aider !

Vespasia eut un léger hochement de tête.

— Laissez-lui du temps. Sait-on jamais... un miracle peut encore se produire. Elle peut trouver seule la voie de la guérison. Il ne faut pas désespérer.

— Vos paroles ne sont guère encourageantes, soupira Caroline.

— Les séquelles morales de ce genre de sévices sont bien plus profondes que les souffrances physiques. Une personne qui ne s'aime pas est incapable d'aimer...

Vespasia haussa ses frêles épaules, faisant chatoyer la soie de sa robe.

— Le Christ nous a demandé d'aimer les autres comme nous-mêmes. C'est ce « nous-mêmes » le plus important ; en général, nous l'oublions.

Caroline repensa alors aux photographies de Cecily Antrim et au visage du jeune Lewis. Malgré sa gêne, elle s'en ouvrit à Vespasia, qui l'écouta sans l'interrompre.

— J'imagine que l'entrevue avec les Marchand a dû être un moment difficile pour vous, dit-elle quand Caroline eut fini d'exposer les faits. Mais je vous le répète, ma chère, l'on a beau plaider, prier, implorer, argumenter, vient un moment où l'on ne peut plus rien pour autrui. Souvenez-vous : « Aide-toi, le Ciel t'aidera. »

— Tout de même, il faut interdire le commerce de ces photographies ! s'insurgea Caroline. Les gens ont peut-être raison de se battre contre la censure, mais savent-ils les ravages que ces images peuvent provoquer ? S'ils avaient des enfants, ils réaliseraient...

Elle s'interrompt, se souvenant que Cecily Antrim avait un fils.

— Suis-je donc si vieux jeu, si conservatrice ? J'ai l'impression de devenir une aïeule sentencieuse...

— La vieillesse n'est pas une tare, ma chère, affirma Vespasia avec vigueur. On peut y trouver certaines compensations. Relisez donc Robert Browning. Il vous redonnera confiance en la vie.

— Selon vous, pourquoi Cecily Antrim a-t-elle posé pour ces photos ? Quand Joshua l'apprendra, il sera bouleversé. Il la tient en si haute estime.

À peine avait-elle prononcé cette phrase que Caroline fut prise d'un

terrible doute : et si justement Joshua pensait que c'était elle qui avait des idées d'un autre âge ?

Sous le regard aigu de Vespasia, elle se sentit mise à nu, transparente.

— Vous jugez bien mal votre époux, ma chère... Certes, il sera touché ; il n'est jamais agréable de perdre ses illusions. Mais c'est précisément à ce moment-là qu'il aura besoin de vous, de vos certitudes. Vous êtes plus âgée que lui et c'est ce qui vous trouble. Mais il vous a choisie pour ce que vous êtes. Ne détruisez pas ce lien précieux en vous faisant passer pour ce que vous n'êtes pas.

Caroline ne chercha pas à la contredire. Elle savait que Vespasia avait raison.

— Si, dans cette triste affaire, enchaîna celle-ci en se penchant vers elle, Joshua perd une amie qu'il admirait, il aura besoin de votre force, de votre honnêteté et de votre capacité à défendre les valeurs que vous représentez pour lui. La maturité est une chose précieuse. Usez de votre expérience, mettez vos doutes de côté, battez-vous ! Sans toutefois perdre votre sang-froid. C'est très inconvenant.

Malgré elle, Caroline se mit à rire.

— Je vais vous prêter une plume et du papier à lettres, reprit Vespasia. Vous indiquerez à Thomas l'adresse de ce revendeur de cartes postales. Mon cocher ira porter le message à Bow Street. Ah, enfin, un peu de couleur dans la grisaille quotidienne ! Dieu que je m'ennuie depuis que Charlotte est partie à Paris ! Aucune affaire criminelle à me mettre sous la dent ! J'ai tellement pris goût à ces enquêtes que les mondanités ne m'intéressent plus. Tout ce beau monde se contente de reproduire ce que nous faisons déjà il y a un demi-siècle, en croyant innover ! Comment supposent-ils qu'ils sont venus au monde ? Dans les choux ?

Cette fois, Caroline rit de bon cœur. Elle n'essuya même pas les larmes qui coulaient sur ses joues. Elle se sentait si réconfortée qu'elle se surprit à avoir une faim de loup.

Pendant ce temps, Pitt, assis à la table de la cuisine, lisait la dernière lettre de Charlotte, qui venait de lui arriver. Il était si absorbé dans sa lecture qu'il laissa son thé refroidir.

Thomas chéri,

J'essaie de profiter au mieux de ces derniers jours à Paris et d'emmagasinier le plus de souvenirs possible, afin de pouvoir tout vous raconter à mon retour : les lumières sur la Seine, le soleil jouant sur les vieilles pierres... Cette ville est tellement ancrée dans l'histoire. Quand je pense à tous les gens qui s'y sont battus pour la

liberté !

Je me demande si les touristes qui viennent visiter Londres éprouvent aussi l'impression de rencontrer les fantômes du passé : Charles I^{er} marchant calmement vers l'échafaud, Anne Boleyn décapitée après avoir été injustement accusée d'adultère... Que d'exécutions, d'effusions de sang, de sacrifices glorieux !...

À propos de sacrifice, il faut que je vous dise ce dont parlent les journaux parisiens, ces jours-ci : un jeune diplomate français en poste à Londres est revenu à Paris témoigner au procès de l'homme dont je vous avais parlé dans mes précédentes lettres, vous savez, celui qui, accusé de meurtre, jurait s'être trouvé au Moulin-Rouge à l'heure du crime ? Eh bien, le jeune diplomate a fini par accepter de confirmer ses dires ; il serait resté avec lui au Moulin-Rouge pour assister au spectacle de la Goulue et aurait passé le reste de la nuit en sa compagnie dans l'un des endroits les plus mal famés de la capitale. Paris en fait déjà des gorges chaudes ! J'imagine que l'ambassadeur de France ne va pas être content en apprenant la nouvelle. J'espère que ce pauvre Mr. Bonnard ne perdra pas son poste pour autant.

Ce soir, nous allons à l'Opéra. Le Tout-Paris sera là, évidemment. Comme à Londres, les belles courtisanes paradent au fond de la salle pour attirer les clients, mais je ne suis pas censée le savoir...

Je suppose que vous n'avez pas de nouvelles de Gracie. Je crains qu'elle ne maîtrise pas encore assez bien l'écriture pour oser rédiger une lettre ; quant à Jemima et Daniel, j'imagine qu'ils chassent les crabes dans les rochers, bâtissent des châteaux de sable et s'amusent comme des fous en s'empiffrant de bonbons.

Où en êtes-vous de votre enquête sur cet horrible meurtre ? Vous devez travailler sans relâche ! Vous nourrissez-vous correctement, au moins ? La maison vous paraît-elle affreusement silencieuse ou, au contraire, merveilleusement paisible ? Je sais que vous ne négligez pas Archie et Angus. De toute façon, ils savent réclamer leur pitance !

Thomas chéri, vous me manquez. Je suis heureuse de rentrer bientôt à la maison.

Affectueusement,

Votre Charlotte.

Pitt lut et relut la lettre. Il avait l'impression d'entendre le pas léger de Charlotte dans le couloir, et s'attendait presque à la voir passer la tête dans l'entrebâillement de la porte.

Le mystère de la disparition d'Henri Bonnard était enfin élucidé. Il avait donc bien traversé la Manche pour gagner la France, contrairement aux conclusions de l'enquête de Tellman. Une qualité telle que la loyauté envers un ami pèserait-elle plus lourd dans la balance que les échos d'une nuit de débauche dans un cabaret mal famé ? Pitt espérait que l'ambassadeur de France à Londres se montrerait clément à l'égard du jeune diplomate. Restait à savoir pourquoi Bonnard s'était disputé avec Orlando Antrim. Orlando avait-il cherché à le convaincre de partir à Paris pour témoigner au procès de son ami ?

Pitt but une gorgée de thé et fit la grimace – il était froid – puis se leva, oubliant qu'Archie dormait sur ses genoux.

— Désolé, s'excusa-t-il. Tiens, termine mes tartines beurrées. Tu sais, quand ta maîtresse reviendra, plus question d'avoir du supplément, ni de dormir dans mon lit ! Vous retournerez tous les deux dans votre corbeille !

Pitt n'avait d'autre solution que d'aller montrer la fameuse photographie à Cecily Antrim. Il aurait aimé éviter cette confrontation afin de pouvoir garder ses illusions en se disant que l'actrice n'avait pas posé de son plein gré, qu'elle y avait été contrainte par un maître chanteur – ce qui aurait en outre l'avantage d'expliquer le train de vie de Delbert Cathcart et de Lily Monderell. Mais il ne parvenait pas à s'imaginer Cecily en victime.

En début d'après-midi, il partit au théâtre, accompagné de Tellman que l'idée d'entendre du Shakespeare avait mis de méchante humeur. Comme la fois précédente, le portier ne les laissa entrer qu'au prix de mille recommandations ; ils ne devaient surtout pas perturber les répétitions. Les deux policiers attendirent donc en coulisses que Cecily Antrim sortît de scène. Ce jour-là, la troupe répétait le début de l'acte V : deux bouffons en tenue de fossoyeurs creusaient la tombe d'Ophélie en se demandant si une suicidée peut avoir droit à un enterrement chrétien. Ils plaisantèrent un moment, puis l'un d'eux s'en alla chercher un cruchon d'eau-de-vie. L'autre continua à creuser en chantonnant ; Hamlet et Horatio entrèrent alors dans le cimetière.

Les acteurs, revêtus de leurs costumes de scène, jouaient avec passion, habités par leur texte, comme s'ils étaient seuls au monde. Tous savaient que la générale approchait. Pitt jeta un coup d'œil vers son adjoint qui, pour la première fois de sa vie, voyait jouer Shakespeare ; les yeux écarquillés, Tellman regardait Orlando Antrim tenant dans ses mains un crâne de plâtre.

— Hélas, pauvre Yorick ! Je l'ai connu, Horatio ; c'était un loustic d'une drôlerie infinie, d'une invention très brillante... Allez prendre place maintenant dans la chambre de madame...

La voix d'Orlando était dure, chargée d'ironie et de douleur.

—... et dites-lui qu'elle aura beau se mettre un maquillage d'un pouce d'épaisseur, il lui faudra en venir à ce visage. Faites-la rire de cela. S'il te plaît, Horatio, dis-moi quelque chose.

— Quelle chose, monseigneur ?

Tellman se pencha en avant, attentif, le regard rivé sur la flaque de lumière au milieu de la scène.

— À quels vils usages nous pouvons retourner, Horatio ! Par exemple, ne pourrions-nous pas imaginer le chemin suivi par la noble poussière d'Alexandre jusqu'à la trouver bouchant la bonde d'un tonneau ?

Quelqu'un fit du bruit dans les coulisses. Tellman eut une expression agacée, mais ne se retourna pas. La voix d'Orlando n'était plus qu'un murmure.

— L'impérial César, mort et changé en boue, pour arrêter le vent pourrait boucher un trou.

Ce terreau qui jadis fit trembler l'univers, en colmatant les murs, chasse le froid d'hiver.

Mais silence ! Silence ! Écartons-nous. Voici venir le roi.

Entrèrent alors la procession des prêtres, vêtus d'habits sombres et somptueux, le cercueil d'Ophélie, Laërte son frère, puis le roi du Danemark et la reine Gertrude, interprétée par Cecily, attirant tous les regards par sa beauté lumineuse et l'intense émotion qui émanait de son personnage.

Tellman, cloué sur place, ne quittait pas la scène des yeux. En l'espace de quinze minutes, ses préjugés s'étaient envolés ; un monde nouveau s'entrouvrait à lui.

À la fin de la scène I, Pitt sortit des coulisses, traversa le plateau et s'approcha de Cecily.

— Navré de vous déranger, Miss Antrim, mais je dois vous entretenir d'un sujet qui ne peut attendre.

— Pour l'amour du ciel, monsieur ! s'écria Bellmaine, furieux, vous n'avez donc aucune pitié ? La générale est dans deux jours ! Vous pouvez attendre jusque-là, non ?

— Non, Mr. Bellmaine. Mais soyez sans crainte, je ne retiendrai pas longtemps Miss Antrim. Et moins vous discuterez, plus vite nous en aurons fini.

Bellmaine lâcha une bordée de jurons, tout en leur faisant signe d'aller bavarder dans les loges. Tellman, lui, n'avait pas bougé d'un pouce, pressé d'assister à la scène suivante.

La loge de Cecily était encombrée de portemanteaux et de cintres

sur lesquels étaient suspendus d'innombrables costumes de velours et de satin brodé. Une tête en bois surmontée d'une perruque trônait sur la table de maquillage au milieu de pots de crème, de brosses, de poudres et de rouge à joues.

— Eh bien, lança-t-elle avec un sourire narquois, l'affaire doit être urgente pour que vous osiez défier Anton Bellmaine ! Je meurs de curiosité, commissaire. Mais je ne sais toujours pas qui a tué ce pauvre Cathcart.

— Moi non plus, Miss Antrim, répondit Pitt en enfonçant ses poings dans ses poches. Cependant, je sais que l'assassin a vu une photographie de vous qui avait beaucoup d'importance pour lui.

Cecily, intriguée et amusée, le dévisagea de ses grands yeux bleus.

— On a pris des dizaines de photographies de moi, commissaire. J'ai déjà une longue carrière, hélas. Plus longue que je ne veux bien l'admettre ! N'importe qui peut les avoir eues entre les mains.

Elle n'ajouta pas qu'elle le trouvait naïf, mais cela se devinait dans sa voix.

Pitt sortit la carte postale de sa poche et la lui tendit.

Elle écarquilla les yeux.

— Mon Dieu ! Où l'avez-vous dénichée, celle-là ? Oui, c'est bien Delbert qui l'a prise. Ne me dites pas qu'il a été tué à cause d'elle ! C'est grotesque ! On peut se la procurer dans n'importe quelle arrière-boutique de marchand de cartes postales, enfin, dans certains quartiers. Si mes souvenirs sont exacts, j'avais souffert le martyre pendant la séance de pose. Cette robe en velours était trempée et glaciale !

Pitt, désespéré, ne répondit pas.

— Mais l'effet est bien rendu, n'est-ce pas ?

— Bien rendu, oui, répéta-t-il d'une voix blanche. Je... je n'avais jamais vu une image aussi... suggestive.

— À vous entendre, commissaire, je sens que vous désapprouvez ce genre de cliché. Mais au moins, il vous aura marqué et vous fera réfléchir. Une image qui n'est pas dérangeante ne fait pas évoluer les mentalités.

— Les mentalités ?

— Commissaire, l'évolution des mentalités est la seule chose qui compte pour moi. Si le Grand Chambellan n'avait pas interdit la pièce que vous avez vue récemment, Lord Warriner n'aurait peut-être pas perdu courage et aurait déposé son amendement au projet de loi sur le divorce. Si vous parvenez à faire évoluer les idées, vous pouvez changer le monde, conclut-elle avec douceur.

Pitt enfonça un peu plus ses poings dans ses poches.

— Et quelles idées pensiez-vous faire évoluer avec cette photographie, Miss Antrim ?

— L'idée que la femme se satisfait d'un rôle passif dans l'amour, parce que c'est l'opinion des hommes depuis la nuit des temps ! Être prisonnier de ses propres préjugés est déjà bien triste, mais être prisonnier de ceux des autres est à mes yeux une monstruosité ! Vous ne comprenez donc pas ? s'écria-t-elle avec véhémence, agacée par le silence du policier. Personne, vous m'entendez, personne n'a le droit de décider pour autrui !

Elle était si proche qu'il sentait sa chaleur, son parfum. Il essaya d'imprimer une nuance sarcastique à sa voix, sans être sûr d'y parvenir.

— Mais ces photographies, Miss Antrim ? Ne sont-elles pas blasphématoires ?

— Pour vous, peut-être, cher commissaire. Mais quelle est la définition du blasphème ?

Pitt se redressa de toute sa hauteur. Il n'allait pas se laisser intimider par cette femme, sous prétexte qu'elle était belle, intelligente, cultivée et sûre d'elle.

— C'est se moquer des croyances des autres, Miss Antrim. Détruire leur conception du beau et du bien, ne leur laisser que le doute...

— Oh... soupira-t-elle après un silence, je crois que je viens de me faire clouer le bec par un commissaire de police. Ne le dites à personne, je n'y survivrais pas. Si telle est votre définition, alors je ne commettrai plus jamais de blasphème. Je veux seulement que mes contemporains se posent des questions, qu'ils ne se disent pas simplement « c'est une femme, donc elle ressent ceci ou cela, et si ce n'est pas le cas, il faut qu'elle le ressente », ou bien « c'est un prêtre, donc c'est un homme bon, ce qu'il dit doit être vrai, il ne peut avoir de faiblesses, ni céder à la tentation ». Vous me comprenez ?

— Oui, je vous comprends, Miss Antrim.

— Mais vous n'êtes pas d'accord avec moi ! Je le lis dans vos yeux. Vous pensez que je veux choquer par plaisir. Or vous êtes justement là pour faire respecter l'ordre établi, protéger les faibles, prévenir tout changement violent auquel les masses n'auraient pas consenti.

Elle tendit les mains en avant, des mains fortes et belles.

— L'art doit précéder les idées, commissaire, non les suivre. C'est mon rôle de bouleverser les conventions, de défier les hypothèses admises, de suggérer que le progrès naît du désordre. S'il n'en tenait qu'aux gens comme vous, l'humanité n'aurait pas découvert l'usage du feu, sans parler d'inventer la roue !

— J'aime le feu, Miss Antrim, non allumer des bûchers ; le feu peut détruire autant qu'il peut créer.

— Il en va ainsi pour tout ce qui a réellement du pouvoir. Avez-vous vu Maison de poupée ?

— Pardon ?

— Ibsen ! Maison de poupée ! répéta-t-elle d'un ton impatient.

Pitt n'avait pas vu la pièce, mais Joshua lui en avait parlé avec enthousiasme. L'héroïne se rebellait et finissait par quitter son foyer pour vivre une vie dangereuse et solitaire. La pièce avait suscité un tollé, certains la jugeant subversive et amoral, d'autres considérant au contraire qu'elle ouvrait la voie de la libération pour les femmes. Quelques-uns l'avaient décrite comme l'œuvre brillante d'un homme qui avait su traduire la sensibilité et l'intuition féminines.

— Eh bien ? reprit Cecily, impatiente, qu'en pensez-vous ?

— À mon avis, répondit-il, il y a une différence majeure entre cette pièce et vos photographies. Les gens vont au théâtre par choix ; ces cartes postales, elles, peuvent tomber entre toutes les mains. Imaginez la réaction de jeunes garçons qui ne connaissent rien à l'amour, découvrant ces images...

Elle balaya l'argument d'un geste de la main.

— Il y a toujours un risque, commissaire. Tout a un prix. Le fait de naître signifie prendre le risque de vivre ! Et ne me demandez pas qui a vu cette image, je n'en sais rien ! Croyez-moi, je suis désolée que Delbert Cathcart soit mort, c'était un grand artiste. Mais encore une fois, j'ignore qui l'a tué !

Sur ces paroles, elle tourna les talons et sortit de sa loge, laissant la porte grande ouverte ; il entendit le bruit de ses pas s'éloigner dans le couloir.

Pitt resta un moment seul, à réfléchir, en regardant la photographie ; il partageait certaines des opinions de l'actrice et pourtant cette image le choquait ; une telle violence, une telle obscénité étaient-elles nécessaires, pour faire voler en éclats tous les préjugés ? Il n'en savait rien.

Par précaution, il enverrait Tellman vérifier les allées et venues de Cecily Antrim la nuit du meurtre de Cathcart, même s'il était persuadé qu'elle ne l'avait pas tué. Non seulement elle avait posé de bonne grâce pour lui, mais elle avait aussi laissé entendre que l'idée venait d'elle. L'idée que les cartes postales soient vendues ne lui déplaisait pas, au contraire : elle détestait les représentations sans spectateurs. Comme il ne devait négliger aucune piste, aussi ténue soit-elle, Pitt se promit de faire vérifier l'emploi du temps de Lord Warriner ; celui-ci était peut-être plus amoureux de l'actrice qu'il n'y paraissait.

Il rempocha la carte postale et quitta la loge, se frayant un chemin jusqu'à la scène, entre des toiles de fond empilées, des arbres et des murs en carton-pâte et plusieurs décors de bois magnifiquement sculptés.

CHAPITRE XII

Caroline rentra chez elle le cœur plus léger et alla directement frapper à la porte de la chambre de sa belle-mère. N'entendant pas de réponse, elle entra.

Mariah Ellison était dans son lit, adossée à ses oreillers. Les rideaux tirés ne laissaient entrer aucune lumière. Si Caroline n'avait pas vu ses paupières frémir, elle l'aurait crue assoupie.

— Comment vous sentez-vous ? s'enquit-elle en s'asseyant sur le bord du lit.

— Je dormais, répondit la vieille dame sans ouvrir les yeux.

— Non, vous ne dormiez pas ! Et vous n'allez pas rester au lit jusqu'à ce soir. Voulez-vous venir au théâtre avec nous ?

Mariah Ellison ouvrit brusquement les yeux.

— Au théâtre ? Pour quoi faire ? Voilà des années que je n'y suis pas allée. Vous le savez très bien.

— Pour quoi faire ? Voir la pièce, suggéra Caroline, ironique. Et regarder autour de vous. Le spectacle n'est pas seulement sur la scène !

— Je ne vais plus au théâtre, bougonna la vieille dame. Ces pièces modernes sont absurdes et sans intérêt.

— En l'occurrence, il s'agit *d'Hamlet*. L'actrice qui joue Gertrude est très belle et pleine de talent. Elle me terrifie. Devant elle, j'ai toujours l'impression d'énoncer des stupidités. Nous irons la voir dans sa loge après le spectacle. Joshua et elle sont de grands amis.

Une lueur d'intérêt passa dans le regard de Mariah Ellison.

— Tiens donc ! Si mes souvenirs sont bons, Gertrude est la mère d'*Hamlet*. Votre actrice ne doit pas être de la première jeunesse !

— Joshua apprécie les femmes d'âge mûr, répliqua Caroline. Je pensais que vous l'aviez remarqué.

— Et vous êtes jalouse, naturellement...

— Un peu, avoua Caroline. Elle est si sûre d'elle, de ses convictions...

— Quelles convictions ? la coupa la vieille dame en se redressant contre ses oreillers. Je croyais que c'était une actrice, pas une suffragette !

— Elle se bat contre la censure, pour la liberté de pensée... Si je me compare à elle, je me sens très terne et très vieux jeu.

— Balivernes ! Défendez-vous, que diable ! Vous aussi, vous avez

des idées à défendre, non ?

— Oui, je crois...

— Alors, ne soyez pas aussi mollassonne ! Vous devez bien avoir quelques certitudes, à votre âge, tout de même !

Caroline sourit.

— À la réflexion, je crois que plus je vieillis, moins j'ai de certitudes. Pas vous ?

Mariah Ellison émit un grognement.

— Dans ce cas, vous êtes plus sage que cette actrice, qui s'imagine tout savoir. Allez donc le lui dire.

Caroline se leva et gagna la porte. Elle s'apprêtait à quitter la pièce, quand la vieille dame la rappela.

— Caroline ?

— Oui ?

— Passez une bonne soirée.

— Merci, belle-maman.

— Faites-vous belle et mettez votre robe rouge. Elle vous va bien.

— Merci, répéta Caroline sans se retourner. Bonne nuit.

Écoutant les conseils de sa belle-mère, Caroline s'habilla avec soin pour la première. Elle hésitait à demander à sa camériste de sortir la robe lie-de-vin, qu'elle jugeait un peu trop voyante.

Assise à sa coiffeuse, elle regarda son reflet dans le miroir pendant que la domestique la coiffait : malgré sa minceur, le bas de son visage s'empâtait légèrement et de nouvelles rides venaient flétrir son cou. Comme elle se trouvait laide et terne, comparée à Cecily Antrim ! Elle poussa un profond soupir et s'agita sur sa chaise. La camériste, surprise, faillit laisser tomber les épingles à cheveux.

— Excusez-moi, murmura Caroline en frissonnant.

— Je vous ai fait mal, Madame ?

— Non, c'est ma faute. Je ne bougerai plus, promis !

Elle tint parole ; la camériste s'affaira un long moment en silence et, quand elle s'écarta, Caroline dut reconnaître que la coiffure était très réussie.

— Merci, dit-elle. C'est parfait. Pouvez-vous m'aider à passer la robe rouge ?

Elle n'aimait pas l'idée de se rendre seule au théâtre, mais Joshua, qui était en représentation ce soir-là, lui avait promis d'arriver à temps pour assister au dernier acte d'*Hamlet*.

Caroline se fraya un chemin dans le foyer bondé, souriant à des personnes de connaissance, et même parfois à des visages inconnus, puis se rendit directement dans la loge que Joshua avait réservée. Une

fois installée, elle prit ses jumelles de spectacle et regarda le public prendre place dans la salle. Un seul coup d'œil lui suffisait à jauger le statut social, les revenus, les aspirations et les goûts des arrivantes : les jeunes filles, vêtues de rose ou de bleu pâle, cherchaient gauchement à se faire remarquer ; les femmes sûres d'elles et de leur beauté arboraient des couleurs vives, jaunes ou rouges. Les plus timides ou modestes portaient des toilettes à la coupe simple, bleu ou vert foncé. Si elles en avaient eu le courage, auraient-elles opté pour des tenues plus extravagantes ? se demandait Caroline. Cette sobriété était-elle leur propre choix, ou l'avaient-elles adoptée par crainte de déplaire à leur mari, à leur belle-mère ? Dans quelle mesure s'habillait-on pour se conformer aux désirs des autres ? S'était-elle vêtue de rouge pour masquer sa propre insignifiance ?

Non. Elle aimait cette robe. Et le rouge seyait à son teint.

Peu à peu, les lumières du théâtre diminuèrent d'intensité. Chacun retenait son souffle. Le rideau se leva sur les remparts d'Elseneur. Caroline sentit son cœur battre en pensant à Orlando Antrim, qui jouait là, pour la première fois, le rôle le plus important de sa jeune carrière. Hamlet n'était-il pas le personnage le plus écrasant susceptible d'être interprété par un acteur, mais aussi celui de ses rêves ?

Dès qu'il entra sur le plateau, au début de la scène n, Caroline se pencha en avant, priant pour qu'il insuffle à son texte toute la passion, la douleur et la confusion du prince d'Elseneur.

Au début, il parut hésitant. Caroline sentit sa gorge se serrer. Serait-il éclipsé par le jeu de sa mère, dont la seule présence enflammait toutes les scènes de théâtre sur lesquelles elle s'avancait ?

Le roi, la reine et Polonius quittèrent la scène ; Orlando marcha alors dans la lumière, pâle, hagard, exprimant une souffrance infinie.

— Oh, si cette chair trop solide pouvait fondre,

Se liquéfier et se résoudre en rosée !

Ou si l'Éternel n'avait imposé

Sa loi contre le meurtre de soi-même !

Sa douleur était palpable. Les mots sortaient de sa bouche sans la moindre hésitation, avec tant de naturel que l'on aurait dit qu'il était le premier à les formuler, sans jamais les avoir répétés.

— Mais brise-toi, mon cœur, car je dois tenir ma langue...

À la fin du premier acte, l'auditoire demeura longtemps silencieux, comme hypnotisé ; puis soudain, un tonnerre d'applaudissements retentit dans la salle immense. Caroline avait rarement ressenti une telle émotion dans un théâtre.

Joshua entra sur la pointe des pieds dans la loge et effleura son épaule, au moment où la reine Gertrude buvait la coupe empoisonnée.

Quand le rideau tomba, après la mort d'Hamlet, Caroline se leva

pour applaudir, les joues ruisselantes de larme. Les comédiens furent rappelés à de nombreuses reprises. Les lumières se rallumèrent et Caroline, bouleversée, se tourna enfin vers Joshua dont le visage exprimait un curieux mélange de joie et de tristesse ; bonheur d'avoir assisté à la fin d'une sublime représentation et, Caroline le savait, regret de ne pas posséder, lui, le comédien vif et léger qui savait si bien faire rire et émouvoir, le génie lui permettant de jouer un jour Hamlet.

— Quelle réussite ! s'exclama-t-elle avec enthousiasme. Je n'aurais jamais cru un si jeune acteur capable de traduire avec une telle vérité le sentiment de trahison qui habite Hamlet. Sa haine contre la reine est si intense et en même temps si proche de l'amour... À propos, allez-vous voir Cecily dans sa loge ?

— Bien entendu ! Pour rien au monde je ne manquerais les retrouvailles de la mère et du fils. Cecily était excellente, mais Orlando l'a surpassée. C'est bien la première fois qu'elle est éclipsée par la présence d'un autre acteur, sauf par Bellmaine, peut-être, autrefois, quand elle était débutante. Elle doit être fière de son fils. Tous les parents ne sont-ils pas fiers de leurs enfants ?

— Détrompez-vous, répondit Caroline avec franchise. Parfois, on envie leur jeunesse. Toujours l'on souffre de leurs erreurs ; on ne cesse jamais de se sentir coupable, s'ils se fourvoient. On se sent responsable de leurs défauts, on se demande ce que l'on a fait, ou pas fait, ou ce que l'on aurait dû faire...

Joshua l'enlaça par la taille.

— Venez ! Allons féliciter Cecily, ou nous lamenter avec elle ! Nous aviserons en fonction de son humeur du moment... conclut-il en souriant.

La loge de l'actrice était pleine de monde, mais ils n'aperçurent pas Orlando, pas plus que Lord Warriner, qui avait sans doute pris ses distances vis-à-vis de Cecily, depuis l'interdiction de la pièce précédente par la censure. Deux des acteurs, l'air heureux et fatigué, recevaient les compliments d'un quinquagénaire arborant ses médailles militaires et d'une dame vêtue de noir, au cou paré d'un magnifique collier de diamants.

Cecily, encore en costume, se tenait le dos tourné à sa coiffeuse. Dès qu'elle aperçut Joshua, elle se précipita vers lui, bras tendus.

— Joshua chéri ! Je suis si heureuse que tu aies pu te libérer !

Après l'avoir embrassé sur les deux joues, elle recula d'un pas et aperçut enfin Caroline.

— Mrs. Fielding... Comme c'est aimable à vous d'être venue !

— Aimable n'est pas le mot, Miss Antrim, répondit Caroline en s'efforçant de sourire. Je tenais à voir la pièce. Et je ne le regrette pas ; c'est de loin le meilleur Hamlet auquel j'aie jamais assisté.

Cecily ouvrit de grands yeux.

— Vraiment ? Et l'avez-vous vu souvent ?

— Voyons... depuis l'école... une bonne vingtaine de fois ! Votre fils a su donner une nouvelle vie au personnage. Vous avez de quoi être fière de lui.

— Merci, je lui rapporterai le compliment, fit Cecily en se tournant à nouveau vers Joshua. Orlando était merveilleux, n'est-ce pas ? Quelle curieuse sensation de suivre les progrès de son fils sur scène, dans des rôles plus ou moins importants, et puis un soir de s'apercevoir que toute la salle est à ses pieds. Tu imagines ce que je ressens, conclut-elle avec un petit rire.

Comment osait-elle dire cela alors qu'elle savait qu'il n'avait pas d'enfants et qu'il avait épousé une femme trop âgée pour lui en donner ? Caroline, sans se départir de son sourire, intervint avant que Joshua n'ait eu le temps d'ouvrir la bouche.

— Il doit en effet être étrange de s'apercevoir que votre enfant a grandi et qu'il peut vous surpasser...

Cecily se figea.

— ... il faut dire que mis à part le rôle de Lady Macbeth, les œuvres de Shakespeare font la part belle aux personnages masculins, enchaîna Caroline, sans lui laisser le temps de réagir. Mais je ne doute pas que vous serez toujours la meilleure dans les grands rôles de la tragédie grecque. Je ferais la queue toute la nuit pour acheter un billet d'entrée, si vous interprétiez Clytemnestre ou Médée.

Un brusque silence envahit la pièce. Tous les regards étaient fixés sur elle. Personne n'avait entendu Orlando entrer dans la loge.

— Clytemnestre ! s'exclama-t-il. Quelle idée de génie, Mrs. Fielding ! Maman, tu n'as jamais joué Euripide ni Sophocle ! Une nouvelle carrière s'ouvre devant toi ! Tu n'as plus l'âge de jouer Antigone, mais pense à Jocaste, à Phèdre... Mrs. Fielding a bien raison : tu serais sublime en Clytemnestre.

Cecily dévisagea Caroline, la tête haute, les yeux brillants.

— Mrs. Fielding, dites-moi pourquoi vous me voyez dans le rôle de l'épouse d'Agamemnon. Pas seulement parce qu'elle a des enfants adultes, j'espère...

Caroline lui rendit son regard.

— Clytemnestre est le personnage central de la tragédie ; c'est autour d'elle que s'articule l'intrigue. Elle a tant souffert du sacrifice de sa fille Iphigénie que beaucoup de femmes peuvent s'identifier à elle quand elle décide d'assassiner Agamemnon. Pour endosser ce rôle, il faut une actrice capable de conquérir le public, sans pour autant susciter la pitié.

Caroline avait parlé d'une seule traite. Elle dut s'interrompre pour reprendre sa respiration.

Cecily la considéra avec intérêt.

— Vous êtes une femme surprenante, Mrs. Fielding, dit-elle enfin. J'aurais juré que vous n'étiez pas une révolutionnaire-née ! Et vous êtes là, à prendre fait et cause pour une criminelle ! Soutenir publiquement que l'assassinat de votre époux se justifie déclencherait l'ire de l'Église et de la royauté ! Et les lecteurs du Times enverraient des lettres de protestation !

Elle pivota vers Joshua.

— Joshua chéri, fais attention à la façon dont tu traites les filles de ton épouse ! Car vous avez des filles, n'est-ce pas, Mrs. Fielding ? Oui, bien sûr. L'une d'elles est mariée à ce curieux policier aux cheveux en bataille ! Pour l'amour du ciel, Joshua, ne les sacrifie pas aux dieux, ou tu te retrouveras avec un couteau planté dans le cœur ! Ta digne et paisible épouse cache un cœur de tigresse...

— Je le sais, fit Joshua, en effleurant affectueusement l'épaule de Caroline.

À ce moment, Anton Bellmaine entra dans la loge, encore habillé en Polonius.

— Merveilleux, les enfants ! lança-t-il à la cantonade, mais son regard était fixé sur Orlando. Merveilleux, vous vous êtes surpassés ! Cecily, ta Gertrude était parfaite ! Je ne l'avais jamais vue sous un jour aussi positif. J'ai vraiment cru qu'elle était inconsciente de ses actes ; jusqu'à la dernière minute, une femme prise dans les filets de sa passion. J'ai pleuré pour elle.

— Merci, Anton, accepta gracieusement Cecily. Si je parviens à t'arracher des larmes pour Gertrude, alors je suis capable de tout jouer.

Bellmaine se tourna vers Orlando avec un doux sourire.

— Que dire de toi, mon garçon ? Tu as été sublime. J'ai l'impression de comprendre Hamlet pour la première fois. Tu as su montrer sa folie, son sentiment de trahison, sans t'arrêter à la magie du verbe de Shakespeare. Grâce à toi, je ne suis plus le même homme, conclut-il en écartant les bras.

Caroline hocha la tête avec vigueur pour montrer qu'elle approuvait entièrement son propos. Cecily se tourna vers elle, l'air un peu agacé.

— Vous aimez donc être agressée par un texte, Mrs. Fielding ? Pourtant, lors de notre dernière rencontre, j'ai cru comprendre que vous ne désapprouviez pas une certaine forme de censure. Vous êtes donc d'accord avec moi quand je dis que l'art doit être libre, afin que l'homme puisse évoluer ?

Personne ne s'y trompa : l'orgueilleuse actrice lançait là un défi. Sans doute ne supportait-elle pas d'avoir été éclipsée sur la scène par son propre fils. Dans la loge, tout le monde attendait la réponse de

Caroline. Celle-ci regarda Joshua, qui lui adressa un sourire encourageant. Elle devait répondre honnêtement, sans le décevoir, ni l'embarrasser. Elle chercha longtemps ses mots.

— Je crois que nous évoluons chacun à notre rythme, Miss Antrim. Il ne faut rien généraliser pour justifier nos décisions personnelles.

— Oh, je vois... Que souhaitez-vous donc censurer, en général et en particulier ? D'après ce que j'ai cru comprendre, vous acceptez que Clytemnestre assassine son époux, que Médée tue ses enfants et qu'Œdipe épouse sa mère. Que désapprouvez-vous donc ?

Caroline se sentit rougir jusqu'aux oreilles.

— Dans ces tragédies, le spectateur éprouve pour les protagonistes une pitié mêlée d'admiration pour le courage avec lequel ils affrontent leur destin...

— Donc, selon vous, tout acte se justifie, dès lors que certaines valeurs morales sont sauvegardées ?

Caroline devina le piège.

— Quelles valeurs ? demanda-t-elle. Celles qui influenceront les générations futures ? Quelqu'un qui, comme vous, sait admirablement s'exprimer, doit montrer l'exemple en faisant preuve de sagesse et de mesure...

— Bien dit ! s'exclama Orlando en joignant les mains.

Son visage traduisait une intense émotion. À ses côtés, Bellmaine demeurait immobile, à la fois étonné et soulagé. Caroline fut surprise de le voir au bord des larmes.

— Le plus grand des pouvoirs consiste parfois à ne rien faire, conclut-elle en baissant la voix. Les gens vous écoutent, Miss Antrim. Vous avez le don de les émouvoir et de les faire réfléchir. Il ne faut pas abuser de ce pouvoir.

Cecily prit une inspiration, prête à lancer une réplique acerbe, puis changea d'avis et adressa à Caroline un sourire éblouissant.

— Je vous ai méjugée, Mrs. Fielding. J'aurais dû mieux vous écouter. Je vous promets, à l'avenir, de suivre vos conseils.

Elle se tourna vers toutes les personnes présentes dans la pièce.

— Allons-nous boire au succès d'Orlando ? Demain, tout Londres ne parlera que de lui. Soyons les premiers à le féliciter !

Elle frappa dans ses mains et aussitôt le portier entra, chargé d'un plateau de coupes de champagne. Bellmaine leva son verre.

— Pour Orlando...

— Hip, hip, hip, hurra ! fit tout le monde en cœur.

Le jeune homme paraissait épuisé. Sur son visage et dans ses yeux se lisait encore la folie qui habitait Hamlet. Ne disait-on pas que les grands acteurs entraient dans la peau de leur personnage jusqu'à s'identifier à lui ?

Assise aux côtés de Joshua dans le cab qui les ramenait chez eux, Caroline poussa un profond soupir. Elle se sentait fatiguée, mais, pour la première fois depuis très longtemps, en paix avec elle-même.

— Orlando était extraordinaire, n'est-ce pas ? fit la voix de Joshua dans la pénombre.

— Oui, mais je ne sais pas si ce succès le rendra plus heureux.

Il y eut un long silence.

— Que voulez-vous dire ?

— Il a su traduire la douleur d'Hamlet comme s'il avait rencontré sa folie et qu'il l'avait faite sienne. Je ne suis pas certaine que son personnage soit totalement un rôle de composition. Le baisser de rideau n'avait manifestement pas mis fin à ses souffrances. Vous savez, j'ai appris beaucoup de choses ces derniers jours. Les blessures secrètes ne cicatrisent pas...

Joshua lui prit la main, se pencha vers elle et l'embrassa doucement sur les lèvres. Caroline se blottit contre lui et lui rendit son baiser avec ferveur.

CHAPITRE XIII

Dès qu'il reçut le message de Caroline, mentionnant la librairie de Half Moon Street où Lewis Marchand s'était procuré la fameuse carte postale, Pitt se rendit sur les lieux, accompagné de Tellman.

Le commerçant, derrière son comptoir, regardait d'un œil furieux les deux policiers qui commençaient à fouiller ses rayons. Des clients avaient déjà discrètement quitté la boutique.

— Je vends que des cartes postales honnêtes, moi ! s'indigna-t-il.

— Je ne vous crois pas, répondit Pitt. Celles que vous cachez ne seront pas difficiles à trouver. Il me suffit d'envoyer chercher un agent, qui examinera méticuleusement le contenu de vos tiroirs. D'ici à quelques semaines, il en aura terminé.

L'homme pâlit et plissa les yeux.

— Vous voulez ma ruine ?

— Vous aurez droit à toutes nos excuses si nous nous sommes trompés.

L'homme jura dans sa barbe.

— À présent, enchaîna Pitt, auriez-vous l'obligeance de jeter un coup d'œil à cette photographie et de me dire quand et à qui vous l'avez achetée, combien d'exemplaires vous en avez vendus, et à qui, Mr...

— Hadfield ! Comment vous voulez que je me souvienne à qui je les ai vendues ?

— Voyons, des images comme celle-ci ne se vendent pas à n'importe qui. Si vous avez perdu la mémoire, vous pouvez toujours me fournir la liste de vos clients réguliers et j'irai les interroger un par un.

— Bon, d'accord, j'ai compris ! siffla Hadfield entre ses dents. Je pensais pas que vous seriez vicieux à ce point, inspecteur.

— Commissaire, corrigea Pitt. Bon, je veux les noms de ceux de vos clients qui aiment ce genre de photographies. Et si vous en oubliez quelques-uns, j'en conclurai que vous les protégez parce qu'ils sont impliqués dans une affaire d'homicide. Suis-je assez clair ?

— Évidemment ! Vous me prenez pour un imbécile ?

— Non, mais si je suis amené à vous arrêter, Mr. Hadfield, ce sera pour complicité de meurtre. Pendant que vous dressez cette liste, je vais jeter un coup d'œil à votre stock. Je trouverai peut-être un détail qui me permettra de retrouver l'assassin.

Hadfield écarta les bras, en geste d'impuissance.

— Faites comme chez vous ! Je vois qu'en Angleterre un homme est plus maître chez lui. Allez-y, vous gênez pas, rincez-vous l'œil gratuitement.

Pitt ne répondit pas et se mit à fouiller les tiroirs. Tellman fit de même, en commençant par le fond de la boutique. La plupart des photographies étaient ordinaires, semblables aux centaines qu'ils avaient vues la semaine précédente. Dans un tiroir, Pitt tomba sur un carnet de croquis, contenant des esquisses au crayon ou au fusain de personnages représentés dans des poses si obscènes qu'il le referma vivement, sans chercher à regarder les autres carnets. Il comprenait à présent pourquoi des gens comme Hope et Rafe Marchand s'étaient passionnément lancés dans le combat contre la pornographie.

De son côté, Tellman grommelait, jurait, furieux et dégoûté. Il avait dû tomber sur le même genre de dessins.

Dans le tiroir suivant, Pitt reconnut quelques clichés d'amateurs, assez originaux, pris par les membres du club de photographie et représentant des personnages de tragédie et de légende : une Ophélie à la chevelure sombre et aux yeux fous, des héros du cycle arthurien, une Jeanne d'Arc agenouillée devant un autel sur lequel brillaient un calice et une épée, la Dame de Shalott désespérée, fuyant le miroir dans lequel elle devait regarder le monde, Iphigénie s'apprêtant à être sacrifiée. Sur ces trois derniers clichés apparaissait le même décor de bois richement sculpté.

Pitt aurait juré l'avoir déjà vu, mais où ? Après plusieurs minutes, il se souvint que ce panneau de bois se trouvait dans les coulisses du théâtre ; il était passé devant lui en sortant de la loge de Cecily.

— Où avez-vous acheté ces clichés, Mr. Hadfield ?

Ce dernier ne daigna même pas relever la tête.

— Qui vous les a apportés ? insista Pitt.

Hadfield posa sa plume d'un geste las, répandant de l'encre sur la liste qu'il était en train de rédiger. Il alla regarder les cartes postales par-dessus l'épaule du policier.

— Je sais pas. Sans doute un jeune photographe amateur espérant se faire un peu d'argent. Pourquoi cette question ? Je vois pas en quoi ils vous dérangent ! Vous avez l'esprit tordu, vous.

— Qui vous a apporté ces clichés ? répéta Pitt d'une voix sourde, priant pour ne pas entendre une réponse qu'il était sûr de connaître.

— Mais puisque je vous dis que je sais pas ! Vous croyez que je demande le nom et l'adresse de tous les amateurs qui viennent me voir avec des photographies dans les mains ?

— Décrivez-le-moi.

— Y a rien à décrire ! Un jeune type qui se voyait déjà photographe, certainement. D'ailleurs, il est plutôt doué, non ?

— Grand, petit ? Brun, blond ? grinça Pitt entre ses dents.

— Grand et blond ! Voilà, vous êtes content ? Des photographies comme ça, vous en trouvez partout à Londres ! Je vois pas ce que vous leur reprochez !

— A-t-il vu les autres cartes postales ? Par exemple, celle d'Ophélie enchaînée dans une barque ?

Devant l'hésitation du commerçant, Pitt eut la certitude qu'Orlando Antrim, venu vendre ses photographies, était tombé par hasard sur le cliché pris par Delbert Cathcart. Jusqu'à cette minute, Pitt avait espéré que l'assassin serait Anton Bellmaine, ou un homme décidé à lutter contre la pornographie par tous les moyens, y compris le meurtre.

— Inspecteur Tellman ! fit-il à voix haute.

Celui-ci se redressa brusquement, laissant des cartes postales lui échapper des mains.

— Allez chercher un agent au poste le plus proche. Qu'il se tienne en faction devant la boutique et empêche quiconque d'entrer. Mr. Hadfield et moi-même allons poursuivre cette petite conversation à Bow Street.

— Bon, d'accord ! lâcha Hadfield. Il les a peut-être vues... J'en sais rien, moi.

— Son nom ?

— Faut que je consulte mon registre.

— Allez-y, je vous en prie...

Hadfield retourna à son bureau en marmonnant. Il revint quelques instants plus tard, en agitant un morceau de papier sur lequel l'on pouvait lire une brève description de la carte postale, son prix et une date, mais pas de nom.

— Merci, dit Pitt. Je le prends et je vous donne un reçu en échange des photographies que j'emporte.

Hadfield lui lança un regard haineux.

— Alors ? fit Tellman, une fois dehors.

— Orlando Antrim est venu ici vendre ses œuvres deux jours avant la mort de Cathcart. S'il a vu la carte postale de la barque et peut-être d'autres, pires encore, vous imaginez dans quel état d'esprit il a pu quitter la boutique...

Pitt essayait de se mettre à la place du jeune homme claquant la porte de la librairie, fou de haine et de douleur. Il avait dû se poser la même question que Pitt : pourquoi ? Pourquoi sa mère, cette femme intelligente et pleine de talent, en était-elle arrivée là ? La cause qu'elle défendait justifiait-elle que l'on puisse se battre avec de tels moyens ?

— D'après vous, Antrim connaissait-il l'auteur de la photographie ?

— Non, répondit Pitt en s'arrêtant pour laisser passer une lourde

charrette. Non, il a mis deux jours à le découvrir.

— Comment a-t-il deviné qu'il s'agissait de Cathcart ? Il n'a pas dû poser la question à sa mère ! À sa place, je n'aurais même pas pu lui adresser la parole !

— N'oubliez pas qu'il est acteur, lui rappela Pitt. Il sait mieux que quiconque cacher ses sentiments.

Il parcourut quelques mètres en silence.

— Et, étant aussi photographe, il a su reconnaître la griffe d'un professionnel, qui développe lui-même ses négatifs.

Tellman poussa un grognement dégoûté.

— Encore heureux !

— Donc, Orlando cherche discrètement dans le milieu de la photographie professionnelle. Par où commence-t-il ?

— Il n'a pas dû poser beaucoup de questions, s'il voulait rester discret, remarqua Tellman.

Pitt poursuivit son raisonnement à voix haute.

— À sa place, j'aurais tout d'abord étudié et comparé le style, la composition, la lumière, les ombres... Chaque photographe signe ainsi ses œuvres.

— Et comment a-t-il reconnu celle de Cathcart ?

— Je l'ignore, mais il l'a retrouvé en deux jours ! Son enquête a été efficace.

Tellman haussa les épaules.

— Ou il a eu de la chance...

— Une exposition ? suggéra Pitt. Il a peut-être passé de longs moments dans des galeries spécialisées, à étudier les différentes façons de travailler de ces professionnels...

— Donnez-moi une heure et je vous apporte la liste de toutes les expositions de photographies qui se tiennent dans la capitale, l'assura Tellman.

Deux heures plus tard, les policiers entraient dans une grande galerie de Kensington ; ils passèrent devant des clichés sépia représentant des jolies femmes, des messieurs bien habillés, des enfants aux grands yeux limpides photographiés dans un cadre bucolique. Ensuite, Pitt s'attarda longuement devant un cliché représentant des gamins dont les joues avaient encore les rondeurs de l'innocence, pieds nus, en haillons, serrés les uns contre les autres sous une porte cochère.

Il admira les rayons du soleil sur un champ fraîchement labouré, des branches d'arbres dénudées se découpant en filigrane sur le ciel, des nuées d'oiseaux ballottés par le vent, comme des feuilles mortes. Pitt s'intéressait surtout aux artistes qui, comme Cathcart, voyaient un symbole dans les objets ordinaires.

Tellman se tenait à quelques mètres de là, planté devant une grosse dame vêtue de noir et de mauve, accompagnée de sa fille qui s'ennuyait à mourir et jetait des coups d'œil désespérés vers la sortie. Il scrutait un cliché représentant une jeune bonne en train de battre un tapis dans une courette. Le photographe avait saisi son expression au moment où elle tournait la tête vers lui : mince et menue, comme Gracie.

Après l'avoir longuement observée, Tellman alla rejoindre Pitt.

— Des photographies intéressantes, mais qui ne nous mènent nulle part, remarqua-t-il.

Dans les salles suivantes se trouvaient exposées des œuvres dont certaines rappelaient celles accrochées dans le vestibule de Cathcart. Sur deux d'entre elles ils reconnurent à l'arrière-plan le saule pleureur, au bord de la Tamise.

— C'est bien le jardin de Cathcart, bougonna Tellman, mais comment Antrim a-t-il pu le deviner ?

Un peu plus loin, ils virent d'autres clichés de barques flottant sur l'eau, de pelouses ensoleillées, de jeunes femmes entourées de fleurs artificielles. L'une d'elles portait une longue robe de velours. Pitt se pencha pour lire le nom du photographe, un certain Geoffrey Lyneham.

— Je me demande si Antrim est allé le voir avant de rendre visite à Cathcart, observa Tellman d'un ton dubitatif. Si nous posions la question à ce monsieur ?

— Si vous voulez mon avis, il a d'abord vu Lyneham... N'oubliez pas qu'il a mis deux jours pour trouver Cathcart.

En fin d'après-midi, alors que les réverbères venaient de s'allumer, les policiers gravirent les marches du perron de Geoffrey Lyneham, dans Greenwich. Une bonne odeur de feu de bois, d'herbe mouillée et de terre fraîche montait du jardin voisin.

Lyneham, un homme d'une cinquantaine d'années, de petite taille, visage intelligent et tempes blanchissantes, les reçut sur le pas de sa porte.

— La police ? s'étonna-t-il. Je n'ai jamais enfreint aucune loi, que je sache !

— Nous aimerions vous parler, monsieur. Il s'agit d'une affaire importante, en rapport avec la photographie.

Les traits de Lyneham s'éclairèrent aussitôt. Il ouvrit la porte en grand et s'effaça pour laisser passer les policiers.

— Entrez, messieurs, entrez ! Il fait bon dans le salon. Que puis-je faire pour vous être utile ?

— J'ai vu quelques-unes de vos œuvres exposées dans une galerie de Kensington, expliqua Pitt.

Lyneham hochâ la tête, attendant un commentaire.

— J'aime la façon dont vous travaillez les reflets sur l'eau...

— Vraiment ? Oui, l'eau est une matière intéressante... C'est curieux, un jeune homme m'a fait la même observation, il y a une semaine ou deux.

Pitt s'efforça de garder une expression impassible.

— Ah bon ? Et comment s'appelle-t-il ? Je le connais peut-être.

— Un certain... Harris. Oui, c'est ça, Harris.

— Grand, blond, environ vingt-cinq ans ? Des yeux bleu très foncé ?

— Oui, c'est cela ! Vous le connaissez ? Un passionné de photographie. Un œil exercé, à en juger par ses commentaires. Il voulait mon avis sur tout : quels étaient mes paysages de prédilection, comment photographier une embarcation sans qu'elle soit floue. C'est difficile, car elles ne sont jamais vraiment immobiles. Il suffit qu'il y ait du vent et votre photo est à l'eau, c'est le cas de le dire. Les ingrédients de la réussite d'un bon cliché : lumière et netteté de la mise au point !

— Et quels endroits lui avez-vous conseillés ? Est-ce un secret, dans votre profession ?

— Oh, pas du tout ! Personnellement, je préfère les étangs du Norfolk. La lumière est très belle dans cette partie de l'Angleterre. Ce n'est pas pour rien que tant d'artistes les ont peints.

— Donc, vous prenez tous vos clichés dans le Norfolk ?

— Oui, j'y possède une maison. C'est pratique. Le temps est si changeant ! Et ces gros appareils sont si lourds. Quand vous habitez sur place, c'est plus simple. Dernièrement, j'ai fait de belles photos de cygnes. La lumière sur leur plumage... Sublime.

— Certainement, répondit Pitt. Vous ne travaillez jamais au bord de la Tamise ?

Lyneham fit la moue et secoua la tête.

— Non. Mais je connais d'excellents photographes qui n'opèrent qu'à Londres. John Lawless, par exemple, s'est spécialisé dans les portraits des enfants des bas-fonds. Et puis ce pauvre Cathcart. Il avait une maison au bord du fleuve. Quelle chance pour lui !

Il fronça subitement les sourcils.

— Mais je parle, je parle... Que voulez-vous savoir, messieurs ?

— Nous enquêtons précisément sur la mort de Delbert Cathcart, Mr. Lyneham.

Pitt sortit de sa poche une affichette de théâtre où l'on voyait nettement Orlando Antrim et la lui montra.

Lyneham l'observa avec attention.

— Oui, c'est bien lui. J'espère qu'il n'a rien fait de mal ? Il paraissait très correct, très honnête...

— Vous a-t-il semblé agité, inquiet ?

Lyneham n'hésita pas.

— Oui, très anxieux. Il s'efforçait de le cacher, mais il était évident que quelque chose le tracassait. Il n'a pas dit quoi, bien entendu. Il cherchait à en apprendre davantage sur la technique. Et il ne m'a pas parlé de Cathcart.

— Ce nom lui était alors inconnu. Quels conseils lui avez-vous donnés ?

— Je lui ai dit d'aller voir l'exposition de Warwick Square. Des épreuves d'excellente qualité. Mon Dieu, quelle triste affaire ! Ai-je indirectement contribué à ce... crime ?

— Non, Mr. Lyneham, rassurez-vous. Vous n'êtes aucunement responsable.

Le photographe hocha la tête.

— Quelle pitié ! Un jeune homme si aimable...

Pitt et Tellman arrivèrent à Warwick Square une demi-heure avant la fermeture de la galerie. Ils parcoururent les salles au pas de course et s'arrêtèrent finalement devant une photographie représentant une jeune fille assise dans une barque, entourée de fleurs, les cheveux flottant librement sur ses épaules.

— On dirait le tableau de ce peintre, là... Zut, j'ai oublié son nom, grommela Tellman.

— Waterhouse ? La Dame de Shalott ?

— Oui, c'est ça.

Ici, Orlando Antrim n'avait eu aucun mal à trouver le nom et l'adresse de Delbert Cathcart. Les coordonnées des photographes figuraient sur une carte de visite accolée à chaque cliché. Sur l'un d'eux, Pitt crut reconnaître la robe de velours, portée par une jeune fille mince aux longs cheveux noirs ; mais celle-là n'était pas déchirée.

Il se demanda ce qu'avait pu ressentir Orlando en apprenant non seulement le nom, mais aussi l'adresse de Cathcart. Il alla montrer le portrait du jeune acteur au gardien. Celui-ci se souvenait parfaitement de son visage.

Quand les policiers quittèrent la galerie, il faisait nuit. Ils se mirent à la recherche d'un cab.

— Demain, nous retournerons à Battersea pour demander si quelqu'un n'a pas cherché à se renseigner sur les habitudes et les allées et venues de Cathcart.

— Et surtout pour trouver l'arme du crime... soupira Tellman.

Pitt passa une mauvaise nuit. La maison lui paraissait glacée, bien qu'il eût laissé le poêle de la cuisine allumé. Il savait qu'il ne recevrait plus de lettres, Charlotte devant être de retour deux ou trois jours plus

tard, si le temps permettait la traversée de la Manche. Gracie et les enfants n'allaient pas tarder à rentrer, eux aussi ; la maison, à nouveau emplie de rires et de joie, sentirait bon la cire, les gâteaux cuits au four et le linge lavé de frais.

Restait à prouver comment Orlando Antrim avait tué Delbert Cathcart, puis à l'arrêter. Pitt ressentait une grande colère envers Cecily, dont l'arrogance et les certitudes avaient détruit son fils.

Le lendemain matin à neuf heures, il retrouva son adjoint au bout du pont de Battersea. La silhouette de Tellman se découpait dans la brume, col relevé et chapeau enfoncé jusqu'aux yeux.

— J'ai bien réfléchi, dit celui-ci. Antrim a d'abord dû vérifier un certain nombre de choses avant de s'introduire chez Cathcart : la présence de la domesticité, des voisins, les différentes issues... Vous n'entrez pas chez quelqu'un pour l'agresser si vous savez qu'un valet ou une soubrette risquent de donner l'alerte.

Pitt hocha la tête.

— Très juste. Je me demande si Orlando avait prévu de faire usage de la robe et des chaînes ou si l'inspiration lui est venue subitement, en les voyant.

— Nous ignorons toujours quelle est l'arme du crime, reprit Tellman, tandis qu'ils se dirigeaient à pas lents vers le domicile de Cathcart. À l'heure qu'il est, elle doit se trouver au fond de la Tamise. La jeter dans le fleuve, c'est ce que j'aurais fait à la place du meurtrier, pas vous ?

— À moins qu'elle ne lui ait échappé des mains et qu'il ne l'ait pas retrouvée, dans l'obscurité. J'aurais dû demander à Mrs. Geddes s'il manquait quelque chose au salon, en dehors du tapis et du vase.

— Il n'est pas trop tard pour le faire, souligna Tellman. Nous savons où elle habite. Je vais l'interroger. Rendez-vous à une heure au Crown and Anchor.

Pitt partit vers le centre de Battersea, où se trouvaient les boutiques et les pubs ; Orlando Antrim avait pu s'y renseigner sur les habitudes de Cathcart, voire s'y procurer l'arme du crime. Un objet suffisamment lourd pour tuer un homme, comme un tuyau de plomb ou un manche de pioche. Il interrogea le droguiste, la blanchisseuse, la modiste, le gantier, puis traversa la rue et alla questionner le marchand de vin, le laitier, l'épicier et le boucher : aucun ne se souvenait d'un jeune homme correspondant au signalement d'Orlando Antrim.

Arrivé le premier au Crown and Anchor, il commanda deux grands bocks de cidre. Bientôt Tellman le rejoignit, assoiffé, et vida la moitié de son verre.

— D'après Mrs. Geddes, rien ne manquait dans la maison.

Il huma le délicieux fumet qui s'échappait de la cuisine.

— J'ai une faim de loup ! Rien de meilleur qu'une tourte aux

rogions bien croustillante ! Ça vous dit ?

Une heure plus tard, ils quittèrent le pub et se mirent en quête d'un magasin où Antrim aurait pu se procurer l'arme du crime. Ils commencèrent par la quincaillerie qui recelait tout ce dont on pouvait avoir besoin dans une maison, de la cuisine au jardin : chancelières pour se réchauffer les pieds, compotiers, chausse à filtrer la gelée, tire-bouchons, gongs de table, porte-toasts, corbeilles à gâteaux, rafraîchisseurs à beurre, mais aussi pelles, fourches, faux, arrosoirs, landaus, nouveaux modèles de lessiveuses, bassines étamées, assortiment de couteaux, aiguilles à brider la volaille, lardoires, évidoirs à navets, fouets à œufs et scies à viande. Avisant un lourd rouleau à pâtisserie en céramique, Pitt le prit dans sa main ; une arme parfaite, dure, solide et maniable.

— Il est superbe, dit-il au quincaillier. En avez-vous vendu récemment ?

— C'est le dernier qui me reste, monsieur. Je vous le laisse pour neuf pence.

— En avez-vous vendu un il y a environ deux semaines ? répéta Pitt.

— Nous en vendons beaucoup. C'est de la très bonne qualité. Vous ne regretterez pas de l'avoir acheté, insista le quincaillier.

— Je n'en doute pas. Commissaire Pitt, de Bow Street. J'enquête sur le meurtre d'un habitant du quartier, Mr. Delbert Cathcart. Pourriez-vous répondre à ma question ? Avez-vous vendu un rouleau à pâtisserie, il y a exactement deux semaines, à un jeune homme blond, de haute taille ?

Le quincaillier pâlit.

— Il y a deux semaines ? Voyons... oui, je crois... bredouilla-t-il. Il... il avait l'air bien élevé, très poli. Blond, je ne pourrais pas le jurer, plutôt...

— Bon, la couleur des cheveux n'a pas d'importance, s'impatienta Pitt. Très grand, mince, jeune, environ vingt-cinq ans ?

À peine avait-il dit cela, qu'il songea qu'Orlando avait pu se grimer et se déguiser.

— Je... j'aurais du mal à vous le décrire, mais je suis certain d'avoir vendu un rouleau à pâtisserie ce jour-là. Je vérifie régulièrement mes stocks, pour être sûr de ne jamais être en rupture.

— Merci. Il se peut que l'on vous demande de témoigner. Gardez vos registres à jour.

— Ça, vous pouvez compter sur moi !

Une fois dehors, Tellman se tourna vers Pitt, l'air sombre.

— On n'a plus grand-chose à faire dans le quartier. Antrim a peut-être attendu que la nuit tombe, dans un pub des environs. Si vous voulez, je peux aller demander si on l'a vu...

— Je n'en vois pas l'utilité. Cherchons plutôt le rouleau à pâtisserie, qui serait une preuve tangible. Mais il doit être au fond du fleuve, à mon avis.

Tellman remonta le col de sa veste. Ils repartirent en silence en direction de la maison de Cathcart. S'ils voulaient retrouver l'arme du crime, il fallait la chercher avant la nuit : il leur restait environ deux heures.

Mrs. Geddes les attendait sur le seuil, bras croisés, l'air méfiant. Pitt lui expliqua qu'ils allaient tenter de reconstituer la scène du meurtre. Lui-même jouerait le rôle d'Orlando et Tellman celui de la victime.

— Il devait se tenir ici, dit ce dernier, en se plaçant près du piédestal où était posé le vase.

— Je me demande pourquoi il tournait le dos à son agresseur, fit Pitt pensivement. Et aussi comment Orlando avait dissimulé son arme. Personne ne rend visite à quelqu'un avec un rouleau à pâtisserie à la main, même enveloppé de papier d'emballage !

— Il a pu dire qu'il venait de l'acheter en chemin et qu'il comptait en faire cadeau à sa mère.

Pitt haussa les sourcils.

— Vous imaginez Cecily Antrim en train d'étaler une pâte à tarte ?

— Il a pourtant bien fallu qu'il le dissimule ! Peut-être enroulé dans du papier, comme s'il portait des dessins.

— C'est probable. Donc, si Cathcart se tenait là où vous êtes et Orlando ici... cela veut dire que l'attention de Cathcart a été attirée par quelque chose, sinon il aurait vu Orlando brandir le rouleau...

— Ou Cathcart précédait Antrim et celui-ci l'a assommé par derrière. Essayons.

Pitt leva le bras et fit mine de le frapper. Tellman tomba à genoux sur le parquet puis se laissa glisser en avant, face contre terre.

— Et maintenant ? N'essayez surtout pas de m'enfiler une robe, sinon...

Il voulut se relever, mais Pitt l'arrêta d'un geste.

— Restez allongé et ne bougez pas ! À moins que vous ne préfériez changer de rôle ? Bon, d'après vous, où se trouvaient la robe verte et les chaînes ? Pas ici, au rez-de-chaussée.

— Là-haut, dans le studio, avec tous les accessoires, fit Tellman, le nez sur le parquet. Une chose me chiffonne : comment Orlando savait-il qu'une barque était amarrée au fond du jardin ?

Pitt ne répondit pas. Une petite idée commençait à germer dans son esprit.

— Bon, je peux me relever ? grogna Tellman en se laissant rouler sur le côté.

— Il ne s'est certainement pas aventuré dans le jardin alors qu'il faisait nuit. Il avait dû repérer les lieux auparavant. Ou il connaissait

déjà la maison... ou il n'était pas seul.

— Vous pensez qu'il avait un complice ? Ou qu'il n'était pas le seul à vouloir se débarrasser de Cathcart ?

— Je n'en sais rien, avoua Pitt. Mais je n'arrive pas à croire qu'après avoir assommé le photographe, Antrim se soit mis en tête de fouiller la maison à la recherche de la robe, des chaînes, de la barque, pour reproduire l'image exacte de sa mère sur la photographie. Et quand Mrs. Geddes est arrivée le lendemain matin, elle n'a rien remarqué, ce qui veut dire que si Orlando a fouillé la maison, il a ensuite tout remis en place. Cela ne correspond pas à l'état d'esprit d'un homme fou de rage.

— Non. Mais en attendant, Cathcart est mort, habillé en femme et enchaîné. Son assassin le haïssait à cause de la photographie de Cecily Antrim. Or, nous savons qu'Orlando a acheté un rouleau à pâtisserie il y a deux semaines chez le quincaillier de Battersea.

— Eh bien, cherchons-le ! proposa Pitt. Il nous reste une heure.

Mrs. Geddes les regarda s'éloigner vers le fond du jardin.

Les deux policiers arpentèrent la rive du fleuve. Il commençait à faire nuit, quand le pied de Tellman glissa sur un objet long et arrondi. Il le sortit de la boue, le rinça dans l'eau et le brandit d'un geste triomphal et coléreux.

— Nous avons de la chance ! Il ne l'a pas jeté dans le fleuve ! Ou bien il lui a échappé des mains.

Ils retournèrent chez le quincaillier, qu'ils dérangèrent en plein dîner ; l'homme leur ouvrit la porte à contrecœur, sa serviette glissée dans l'échancrure de son gilet. Il observa le rouleau avec attention.

— Oui, c'est bien l'un des miens, constata-t-il. Regardez, il porte ma marque, ajouta-t-il en désignant un petit signe bleu à l'extrémité, près du manche. Est-ce celui qui a servi à...

Il laissa la phrase en suspens.

— En effet, répondit Pitt. Vous confirmez l'avoir vendu à un grand jeune homme blond le jour de la mort de Cathcart ?

— Oui.

— En êtes-vous certain ?

— Bien sûr. Sinon pourquoi je vous le dirais ? Toutes mes ventes sont consignées dans mes registres. Vous n'avez qu'à vérifier.

— Merci, ce ne sera pas la peine. Désolé de vous avoir dérangé.

— Alors ? fit Tellman d'un ton las, lorsqu'ils ressortirent dans la rue. Nous en savons assez pour arrêter Antrim ?

Pitt ne sut que répondre. Une chose était sûre : Orlando avait très violemment réagi à la découverte de la photographie de sa mère. Il avait cherché et trouvé la maison de Cathcart, puis s'était procuré l'arme du crime. En revanche, Pitt l'imaginait mal déshabillant puis

rhabillant le cadavre, le transportant dans la barque et répandant des fleurs artificielles autour de lui.

Qui d'autre aurait pu venir ce jour-là chez Cathcart ? Pitt ne croyait guère aux coïncidences.

— Alors ? On l'arrête ? répéta Tellman.

— Je ne sais pas.

— Mais ça ne peut être que lui ! Il avait une bonne raison de tuer Cathcart. Que nous faut-il de plus, sauf découvrir où il a trouvé la robe et les chaînes ?

— Et le bateau.

Tellman s'impatienta.

— Voyons, qui aurait perdu du temps à déguiser le cadavre d'un homme qu'il n'aurait pas tué ? Cela n'a pas de sens ! Il augmentait le risque de se faire prendre !

— Le risque n'était pas énorme. Au fond d'un jardin, par une nuit de brouillard... Mais il lui fallait une sacrée dose de ressentiment contre Cathcart.

Ils traversèrent lentement la rue et se dirigèrent vers le pont de Battersea.

— Il s'agit peut-être de quelqu'un que Cathcart faisait chanter, suggéra Tellman. Ou bien de quelqu'un qui savait qu'il vendait des cartes postales pornographiques et qui avait décidé de mettre un terme à ce commerce.

Pitt pensa à Rafe Marchand. L'hypothèse était plausible, mais une autre idée cheminait dans son esprit, encore incertaine.

Il héla un cab et, au grand étonnement de son adjoint, ne donna pas l'adresse du théâtre, mais celle de la morgue.

En arrivant devant le bâtiment, il demanda au cocher de bien vouloir patienter et monta quatre à quatre les escaliers. Par chance, le médecin légiste était encore là.

— Y avait-il de l'eau dans les poumons de Cathcart ? lui demanda aussitôt Pitt.

Le médecin parut étonné.

— Oui, un peu. Mais je ne vois pas ce que cela change à l'affaire.

— D'après vous, a-t-il succombé au coup porté sur la tête ou est-il mort par noyade ? insista Pitt.

Le médecin réfléchit.

— Cliniquement, je dirais qu'il a péri noyé. Pure spéculation de ma part. Il serait mort de toute façon des suites de ses blessures ou de froid. Quelle importance pour votre enquête ?

— Je l'ignore encore, répondit Pitt. Merci de votre aide. Tellman, venez, vite !

Il dégringola les marches et s'engouffra dans le cab, son adjoint sur les talons.

Durant tout le trajet jusqu'au théâtre, Pitt, silencieux, se tint penché en avant, comme s'il voulait faire avancer la voiture plus vite. Il en descendit avant même qu'elle fût complètement à l'arrêt. Laissant Tellman régler la course, il passa devant le portier médusé, traversa le foyer en brandissant sa carte et se rua dans la salle.

Sur la scène se jouait la fin du dernier acte. La reine Gertrude et le roi Claudius étaient morts après avoir bu la coupe empoisonnée. Une salve d'artillerie se fit entendre.

— Quel bruit martial est-ce là ? demanda Hamlet en se retournant.

— Le jeune Fortinbras, qui revient victorieux de Pologne, salue les ambassadeurs d'Angleterre de cette salve guerrière, répondit Osric.

Hamlet se tourna vers la salle, les yeux écarquillés de douleur, fixant un point droit devant lui, exactement à l'endroit où se tenait Pitt.

— Oh, je meurs, Horatio,

Ce puissant poison accable mon âme tout entière,

Je ne vivrai pas assez pour entendre les nouvelles d'Angleterre,

Mais je prophétise que l'élection se fixera

Sur Fortinbras. Je lui donne ma voix mourante,

Dis-le-lui, avec les incidents de grande ou de moindre importance qui m'ont poussé à ce choix...

Sa voix se fit rauque.

— Le reste est silence.

Il tomba lentement en avant. La tension du public était palpable.

— Voici que se brise un noble cœur, fit Horatio d'une voix pleine de larmes. Bonne nuit, doux prince. Et que des chœurs d'anges t'accompagnent vers ton repos.

Entrèrent alors Fortinbras, les ambassadeurs anglais et des soldats avec tambours et drapeaux. Une marche funèbre se fit entendre. Les soldats emportèrent les cadavres.

Le rideau tomba. Un silence absolu régnait dans la salle ; puis soudain un tonnerre d'applaudissements explosa et tous les spectateurs se levèrent d'un seul mouvement en hurlant des bravos.

Le rideau se releva et la troupe vint s'aligner pour saluer, Orlando au centre, Cecily, radieuse, à ses côtés et Bellmaine, blême, le teint cendré, comme si Polonius venait de sortir de sa tombe.

Pitt, suivi de Tellman, descendit l'allée centrale, longea les premiers rangs de l'orchestre et poussa la petite porte qui donnait sur le couloir menant à l'arrière de la scène. Ils attendirent un bon quart d'heure, jusqu'à la fin des rappels. Le rideau tomba pour la dernière fois et les acteurs se dirigèrent vers les coulisses.

Quand Pitt s'avança sur la scène, Orlando lui fit face, hagard, épuisé, tremblant.

— Vous êtes venu me chercher, dit-il d'une voix claire et douce.

Merci d'avoir attendu jusque-là.

— Je ne suis pas un barbare, répondit Pitt sur le même ton.

Le jeune homme tendit les mains, comme s'il s'attendait à ce que le policier lui passât les menottes. Pas une fois il ne regarda sa mère.

— Que se passe-t-il ? demanda Cecily en observant les deux hommes tour à tour. Commissaire, que faites-vous ici ? Le moment est mal choisi. Orlando vient de jouer l'un des meilleurs Hamlet qu'il ait été donné de voir. Si vous avez des questions à nous poser, revenez demain, vers midi.

— Tu ne comprends pas, maman, fit Orlando d'un ton las, toujours sans la regarder. D'ailleurs, tu n'as jamais rien compris.

Elle voulut dire quelque chose, mais il l'interrompt.

— Mr. Pitt est venu m'arrêter pour le meurtre de Cathcart. Mais ce n'est pas moi qui l'ai mis dans la barque, je le jure.

— Ne sois pas ridicule ! fit Cecily en s'avancant vers Pitt. Mon fils est épuisé, commissaire. Je ne comprends pas. C'est absurde ! Pourquoi aurait-il assassiné Cathcart ? Il ne le connaissait même pas !

Orlando se tourna lentement vers elle, très pâle, les yeux cernés, comme s'il arrivait enfin au bout d'un long et terrible voyage.

— Je l'ai tué parce que je le haïssais pour ce qu'il a fait de toi. Tu es ma mère. Et quand tu t'avilis, tu m'avilis aussi...

— Mais de quoi parles-tu ? protesta-t-elle.

À en juger par son regard clair et étonné, Pitt comprit qu'elle était de bonne foi.

C'est alors qu'intervint Bellmaine, qui, passant devant Orlando, s'adressa à Cecily.

— Tu es partie en croisade sans te soucier du mal que tu pouvais faire à ceux qui t'aiment, dit-il d'une voix basse, chargée de douleur. Tu as posé pour des photographies afin de choquer les gens et les amener à penser comme toi, parce que tu croyais que c'était le bon choix, sans réfléchir aux conséquences de tes actes. Tu as brisé ton fils, Cecily, toi, sa mère !

Elle parut enfin comprendre et tourna vers Orlando un regard plein de douloureuses interrogations. La réponse se lisait clairement sur les traits hagards de son fils qui, se détournant brusquement, tendit ses poignets à Pitt.

— Non, fit Bellmaine avec douceur. Tu l'as frappé, mais tu ne l'as pas tué. C'est moi l'assassin.

— Toi, Anton ? s'écria Cecily. Mais pourquoi ?

— Parce qu'il me faisait chanter. À cause d'une photographie qu'il avait fait de moi il y a très longtemps quand j'étais jeune et désargenté. S'il l'avait montrée, ma carrière théâtrale aurait été ruinée. Mais je l'ai tué surtout pour protéger mon fils...

— Votre fils... commença Pitt qui prit soudain conscience de la

ressemblance entre Orlando et Anton Bellmaine.

Le silence de Cecily était un aveu. Et la stupéfaction qu'il vit dans le regard d'Orlando montrait qu'il ignorait que Bellmaine fût son père.

— Comment avez-vous su qu'Orlando était allé chez Cathcart ? demanda Pitt.

Bellmaine haussa les épaules.

— Je m'étais rendu compte la veille qu'Orlando n'était pas dans son état normal. J'ignorais pourquoi. Et puis, le lendemain, Cathcart m'a fait porter un message me demandant de ne pas venir lui payer la somme que je lui donnais chaque mois, parce qu'il avait un nouveau client qui désirait poser pour lui, un jeune homme nommé Richard Larch.

— Qui est Richard Larch ? demanda Cecily d'une voix atone.

— Tu ne t'en souviens pas ? Le premier rôle de théâtre d'Orlando. J'avais vu la photographie d'Ophélie, moi aussi. C'est pourquoi je l'ai déguisé...

Il déglutit puis reprit péniblement :

— ... je lui ai mis la robe et l'ai installé dans le bateau. Il était encore en vie mais je savais qu'il ne survivrait pas longtemps dans le froid. Vous comprenez... j'ai joué Hamlet il y a trente ans, peut-être moins bien qu'Orlando, mais à l'époque Cecily était mon Ophélie.

Pitt vit la sueur perler au front de l'acteur dont le visage devenait de plus en plus cireux. Il comprit ce que venait de faire Bellmaine et fut heureux de ne pas avoir eu le temps de l'en empêcher.

Bellmaine tomba à genoux.

— Oh, je meurs, Horatio, dit-il dans un souffle. Ce puissant poison accable mon âme tout entière... Le reste est... est...

Il ne termina pas la tirade.

Cecily ferma les yeux. Des larmes coulaient sur ses joues.

Orlando regarda Pitt puis s'agenouilla près du corps sans vie de son père.

— Bonne nuit, doux prince, chuchota-t-il. Que des chœurs d'anges...

Sa voix se brisa.

Pitt se détourna et quitta la scène. Tellman le suivit, tête baissée.

Imprimé en France

Dépôt légal : septembre 2006.

N° d'édition : 3878. – N° d'impression : 062990/1.

[1] Voir *Le Crucifié de Farriers' Lane*, 10/18, n° 3500, et *Le Bourreau de Hyde Park*, 10/18, n° 3542. (N.d.T.)

[2] En français dans le texte. (N.d.T.)

[3] En français dans le texte.

[4] Officier de la Cour chargé d'engager le personnel au service des souverains. Jusqu'en 1968, il avait également la charge d'autoriser ou de censurer les œuvres théâtrales. (N.d.T.)

[5] Sorte de pantalon large s'arrêtant aux genoux, mode lancée au milieu du XIX^e siècle par une féministe américaine, Amelia Bloomer. (N.d.T.)

[6] Voir *L'Étrangleur de Cater Street*, 10/18, n° 2852. (N.d.T.)

[7] Traduction de Henry Sihamy, Larousse, 2004. (N.d.T.)

[8] Le drame *Salomé*, publié en 1892, fut interdit de représentation. Audrey Beardsley l'illustra ensuite en 1894 et il fut interprété par Sarah Bernhardt en 1896. (N.d.T.)

[9] Voir *Le Crucifié de Farrier's Lane*, *op.cit.* (N.d.T.)

[10] En anglais, *unworthy* signifie indigne. (N.d.T.)